REMARQUES OU REFLEXIONS CRITIQUES, MORALES ET…

Laurent Bordelon, Adriaan Schoonebeek, …




NAZIONALE
BIBLIOTECA
VITT. EMANUELE
12
24 B
33

Du P. Dominique
Bouhours.

61


A. Schoonebeek del et fec

61 2

REMARQUES OU REFLEXIONS

CRITIQUES, MORALES ET HISTORIQUES,

Sur les plus belles & les plus agreables Pensées, qui se trouvent dans les Ouvrages des Auteurs anciens & modernes.



A PARIS,

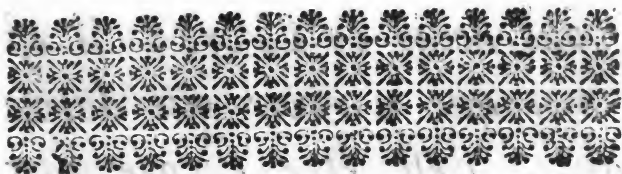
Chez ARNOUL SENEUSE, ruë de la Harpe.

M. DC. XCII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.







A MONSIEUR MONSIEUR DE LUBERT, FILS DE MONSIEUR DE LUBERT,

CONSEILLER DU ROY, Tresorier General de la Marine & des Fortifications des Places Maritimes de France.

MONSIEUR,

Vous êtes trop jeune, dites-vous, pour meriter que je

vous dedie ce Livre : il est vrai que n'avoir que douze ans, c'est être encore fort jeune ; mais il n'importe pas ici quel âge vous ayez, pourvû qu'il n'y ait rien dans cet Ouvrage qui soit au dessus de la capacité de vôtre esprit. Si vous le lisez entierement, vous serez obligé d'avoüer que vous n'y aurez rien trouvé de nouveau pour vous ; puis qu'il ne contient qu'une partie des Reflexions que vous m'avez engagé à faire sur quelques-unes des pensées auxquelles vous avez fait le plus d'attention dans vos differentes lectures, & dont

nous nous sommes souvent entretenus: ainsi jugez vous-même, si ce n'est pas avec justice que je vous presente un Ouvrage que vôtre loüable curiosité a fait naître. Je devrois suivant l'usage ordinaire de la plûpart des Auteurs envers ceux à qui ils adressent des Epîtres Dedicatoires, vous loüer beaucoup dans celle-ci; ce qui me seroit fort facile, si je voulois parler du progrés que vous avez déja fait dans la langue Latine, la langue Allemande, les Mathematiques, l'Histoire Sainte, la Geographie, la Mytholo-

vous dedie ce Livre : il est vrai que n'avoir que douze ans, c'est être encore fort jeune ; mais il n'importe pas ici quel âge vous ayez, pourvû qu'il n'y ait rien dans cet Ouvrage qui soit au dessus de la capacité de vôtre esprit. Si vous le lisez entierement, vous serez obligé d'avoüer que vous n'y aurez rien trouvé de nouveau pour vous ; puis qu'il ne contient qu'une partie des Reflexions que vous m'avez engagé à faire sur quelques-unes des pensées auxquelles vous avez fait le plus d'attention dans vos differentes lectures, & dont

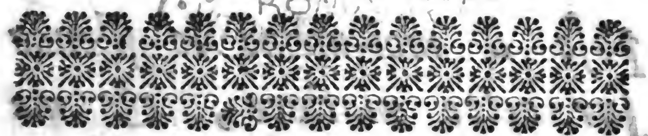
nous nous sommes souvent entretenus : ainsi jugez vous-même, si ce n'est pas avec justice que je vous presente un Ouvrage que vôtre loüable curiosité a fait naître. Je devrois suivant l'usage ordinaire de la plûpart des Auteurs envers ceux à qui ils adressent des Epîtres Dedicatoires, vous loüer beaucoup dans celle-ci ; ce qui me seroit fort facile, si je voulois parler du progrés que vous avez déja fait dans la langue Latine, la langue Allemande, les Mathematiques, l'Histoire Sainte, la Geographie, la My-

thologie des faux Dieux de l'antiquité, ſur une infinité de beaux endroits tirez des Poëtes & des Hiſtoriens anciens & modernes, que vous avez ſouvent placez fort à propos dans la converſation, ſur la Muſique, la Danſe, le Clavecin; & enfin ſur toutes les choſes auſquelles vous vous appliquez avec ſuccés pour vous perfectionner le corps & l'eſprit: mais comme j'ai remarqué que vous recevez les loüanges avec autant d'indifference que vous avez d'empreſſement à acquerir ce qui les fait meriter, je m'impoſe

pose à moi-même le silence sur cette matiere, & me contente de vous assurer que je suis,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obéissant serviteur B.



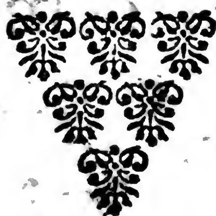
AVERTISSEMENT.

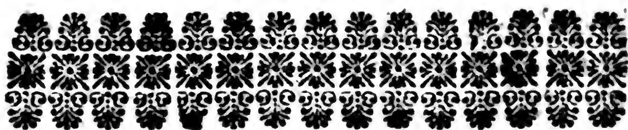
JE ne dirai point ici à quelle occaſion j'ai fait cet Ouvrage, on l'apprendra, ſi l'on veut prendre la peine de lire l'Epître Dedicatoire. Je ne dirai point auſſi la raiſon qui m'a engagé à le donner au Public, parcequ'elle n'a rien

de

de particulier, ni qui ſoit different de celle qu'apportent ordinairement ceux qui font imprimer, quand ils aſſurent que ce ſont leurs amis qui les ont engagé à faire cette perilleuſe démarche. Je me contenterai d'avertir ici, pour faire connoître les penſées ſur leſquelles je fais des Remar-

ques ou des Reflexions, que ce sont celles que l'on trouvera imprimées en lettres Italiques, & placées comme des titres de Chapitres. Il y en a 202.





REMARQUES OU REFLEXIONS CRITIQUES, MORALES ET HISTORIQUES,

Sur les plus belles & les plus agreables Pensées, qui se trouvent dans les Ouvrages des Auteurs anciens & modernes.

I.

Les choses qui paroissent les plus travaillées ne sont pas toûjours les plus agreables.

L'Esprit raisonne souvent ainsi: Cela est si travaillé, que je m'imagine qu'on a voulu me surprendre pour me plaire. Ceci est si naturel, que je me persua-

de qu'on a voulu me laiſſer la liberté de m'y plaire, ou de ne m'y pas plaire. Je ne veux pas qu'on me force à prendre plaiſir, mais je conſens qu'on me permette de prendre plaiſir. Il ſemble que l'Eſprit pretende que les choſes agreables luy ſoient obligées, pour ainſi dire, du plaiſir qu'il y prend; c'eſt pourquoi les Ouvrages qui paroiſſent les plus travaillez, ne ſont pas toûjours ceux qui ont le plus d'agrément pour luy. Le Sonnet ſuivant fait ſur ceux de Job & d'Uranie marque en quelque maniere que celuy qui en eſt l'Auteur étoit de ce ſentiment.

SONNET.

Deux Sonnets partagent la ville,
Deux Sonnets partagent la Cour,
Et ſemblent vouloir à leur tour
Rallumer la guerre Civile.

Le plus ſot & le plus habile
En mettent leur avis au jour,
Et ce qu'on a pour eux d'amour
A plus d'un échauffé la bile.

Châcun en dit ſon ſentiment
Suivant ſon petit jugement,
Et s'il y faut mêler le nôtre;

L'un

L'un est sans doute mieux rêvé,
Mieux conduit, & plus achevé,
Mais je voudrois avoir fait l'autre.

Voici les Sonnets sur l'esquels celui-ci fut fait, le Lecteur jugera par la lecture qu'il en pourra faire, si Monsieur de Corneille, c'est-à-dire, l'Autheur du Sonnet precedent avoit le goût juste.

SONNET DE VOITURE.

IL faut finir mes jours dans l'amour d'Uranie.
L'absence, ni le tems ne m'en sçauroient guerir.
Et je ne voi plus rien qui me pût secourir,
Ny qui pût rappeller ma liberté bannie.

Dés long-temps je connoy sa rigueur infinie,
Mais pensant aux beautez pour qui je doi perir,
Je benis mon martyre, & content de mourir,
Je n'ose murmurer contre sa tyrannie.

Quelquefois ma raison par de puissans discours
M'incite à la revolte & me promet secours,
Mais quand à mon besoin je me veux servir d'elle;

Aprés beaucoup de peine & d'efforts impuissans,
Elle dit qu'Uranie est seule aimable & belle,
Et m'y rengage plus que n'ont fait tous mes sens.

SONNET DE MONSIEUR DE BENSERADE.

JOb de mille tourmens atteint
Vous rendra ſa douleur connuë,
Mais raiſonnablement il craint,
Que vous n'en ſoyez pas émuë.

Vous verrez ſa miſere nuë,
Il s'eſt luy-même icy dépeint,
Accoûtumez-vous à la veuë
D'un homme qui ſouffre & ſe plaint.

S'il eût des extrêmes ſouffrances,
L'on voit aller des patiences
Plus loin que la ſienne n'alla;

S'il eut des peines incroyables,
Il s'en plaignit, il en parla,
J'en connois de plus miſerables.

II.

C'eſt une grande miſere que de n'avoir pas aſſez d'Eſprit pour bien parler, ny aſſez de jugement pour ſe taire.

IL faut de l'Eſprit pour bien parler, & du jugement pour parler à propos. Si

Si vous n'avez pas assez d'esprit pour bien parler, taisez-vous; vôtre silence vous fera honneur, on vous croira plus habile que vous n'êtes, ou du moins vous ne risquez rien, parce qu'on ne sçaura que juger de vous. Le silence est la sauve-garde de l'ignorance. L'Italien dit, *assai sà chi sà ma più sà chi tacer sà.*

III.

Une femme se promenant un jour au bord de la mer, écrivit avec son doigt ces mots sur le sable, plûtôt mourir que changer. Celui pour qui ces paroles étoient écrites vint un peu aprés, & ayant reconnu la main de la personne qu'il aimoit, il fut d'abord fort touché de voir des marques de sa fidelité & de sa constance, mais comme il prenoit plaisir à relire ces paroles, un flot de la mer les couvrit & les effaça en même temps : ce qui le fit rentrer en luy-même, & quelque violente que fût sa passion, il reconnut sur le champ qu'il n'étoit pas trop sage, d'adjoûter foy à des choses dites par une femme & écrites sur du sable.

ON accuse les femmes de foiblesse, & sur cette accusation on les con-

damne comme des inconſtantes: mais qui eſt-ce qui les accuſe? ce ſont les hommes: ils ſont dans cette cauſe juges, témoins & parties. C'eſt pourquoy les femmes diſent, nous avons droit d'en appeller de leur jugement, à qui en appeller? à la raiſon. Ecou-
„ tons les motifs de leur appel, voici
„ ce qu'elles diſent. Y-a-t'il bien des
„ hommes,qui pûſſent tenir auſſi long-
„ temps contre les ſollicitations des
„ femmes, ſi elles les aſſiegeoient, que
„ nous tenons contre celles des hom-
„ mes, quoy qu'ils ſe ſervent des plus
„ adroits, & des plus preſſans artifi-
„ ces pour nous ſurprendre? lorſque
„ les hommes aiment, ont-ils autant
„ de pouvoir ſur eux-mêmes, pour
„ cacher leur amour, que nous en
„ avons ſur nous pour cacher le nôtre,
„ quand nous aimons, quelques efforts
„ que l'on faſſe pour nous engager à
„ le faire paroître? Quand on voit un
„ homme aux pieds d'une femme luy
„ demander avec des proteſtations d'eſ-
„ clavage les plus humiliantes, ce que
„ cette femme combattant contre el-
„ le-même luy refuſe avec fermeté,
„ lequel des deux paroît avoir plus de
„ foibleſſe? qui des deux a le plus de
„ prudence, & de diſcretion en amour,
ou

où de l'homme qui s'engage presque « toûjours sans connoître bien ce qu'il « aime, ou de la femme qui faisant or- « dinairement de longues épreuves de « l'humeur & de l'esprit de son amant, « pour ne point risquer imprudemment « le témoignage des tendres sentimens « qu'elle a pour luy, veut connoître « avant que d'aimer? c'est la pudeur, « nous dit-on, qui nous retient. Hé « bien, ne nous est-il pas glorieux de « sçavoir moderer la force de nos pas- « sions par la pudeur, c'est-à-dire, par « la crainte de perdre l'honneur? peut- « on dire que nous manquons de « cœur? se peut-il faire que les hom- « mes nous accusent de foiblesse? eux « qui bien loin d'avoir une si grande « moderation, viennent avec autant « d'imprudence que d'empressement « nous declarer ce qu'ils sentent pour « nous, sans être assurez de nous plai- « re? foiblesse de cœur d'autant plus « lâche, qu'il est vaincu par les pre- « miers mouvemens de l'amour! foi- « blesse d'esprit d'autant plus honteu- « se, qu'il devient la dupe du cœur, « dont il devroit luy-même regler & « moderer les passions? c'est l'une & « l'autre foiblesse qui les rend incon- « stans & variables, parce qu'elle les «

„ rend ſuſceptibles de toutes ſortes de „ nouvelles impreſſions, & de nou- „ veaux attachemens.

Voilà une partie des raiſons qu'apportent les femmes pour ſe défendre. Si on veut leur répondre, il faut voir ſi les reproches qu'elles font aux hommes ſont fondés ſur la verité. Ainſi c'eſt une queſtion de fait, que tous ceux qui voudront un peu étudier le monde, & faire attention ſur ce qui s'y paſſe, pourront facilement decider.

I V.

Pour plaire dans la converſation, piquez vous moins d'avoir de l'Eſprit, que de faire paroître celuy des autres.

PLus vous donnerez aux autres occaſion de plaire, plus vous leur plairez. Ce qui fait que les grands parleurs ſont inſupportables dans les compagnies, c'eſt qu'ils ne donnent point cette occaſion. S'ils parlent avec eſprit, le merite de leur eſprit ſe perd & ſe noye, pour ainſi dire, dans le flux de leurs paroles, parce que comme ils veulent toûjours parler, il ſemble qu'ils pretendent paroître ſeuls être habi-

habiles, & c'eſt aſſez pour s'attirer plûtôt du mépris que de l'eſtime.

V.

La fermeté des grands hommes impoſe facilement à la foibleſſe du peuple.

NOus en avons un fameux exemple dans Scipion l'Afriquain. Ce grand Capitaine ayant eſté cité par les Tribuns, & accuſé de pluſieurs crimes, il ne daigna pas répondre à toutes ces accuſations; mais prenant un viſage de Mars, c'eſt-à-dire, ce viſage terrible qui faiſoit trembler au milieu des combats les ennemis du peuple Romain, il dit ſeulement, Meſſieurs à tel jour qu'aujourd'huy je " vainquis Annibal & Carthage, je " vais au Capitole ſacrifier à Jupiter, " pour luy rendre grace de cette vi- " ctoire, cependant on n'a qu'à faire " mon procez, ſi on le juge à propos, " je ne ſerai pas loin. Ayant pronon- " cé ces paroles avec fermeté, il prit le chemin du Capitole, où ſes amis l'ayant ſuivi, le peuple en fit de même, & au lieu de le condamner, on voulut qu'il joüit pour une ſeconde

fois

fois de l'honneur du triomphe. Il y a apparence que c'eſt dans cette occaſion qu'il dit aux Romains qui le vouloient juger, qu'il ne leur étoit pas bien ſéant de vouloir juger celuy qui leur avoit donné les moyens de parvenir à cette grandeur de pouvoir juger tout le monde.

V I.

Il n'eſt pas ſi aiſé de ſe faire un nom par un Ouvrage parfait, que d'en faire valoir un mediocre par le nom qu'on s'eſt déja acquis.

FAites imprimer vôtre livre, dit-on, chez C. ou chez P. il ſe vendra bien, quand même il ſeroit d'un fort petit merite. Pourquoi? c'eſt que ces Libraires ont la reputation de vendre de bons livres. Ne mettez point vôtre nom à la tête de vôtre Ouvrage, pourquoi? c'eſt que vôtre reputation n'eſt pas encore établie; croyez-moi, faites en ſorte en le donnant comme un livre anonime, qu'on croye que c'eſt Monſieur D. ou Monſieur S. qui en ſont les Autheurs: on reçoit tout avec eſtime de la main de ces Meſ-

ſieurs.

ſieurs. Mais mon Ouvrage eſt bon, tous mes amis, & même des perſonnes qui bien loin d'être d'humeur à me flater, ne cherchent qu'à me reprendre, m'en aſſurent; n'importe, doutez toûjours du ſuccez de ce que vous donnez au public, juſques à ce que vous ayez un nom dans le monde, qui vous mette en poſſeſſion d'impoſer à ce public. Le peuple louë ordinairement plûtôt ce qui eſt loüé que ce qui eſt loüable. Quand vous vous ſerez acquis de la reputation chez les plus habiles, ce peuple ſuivra leurs ſentimens, ſans examiner ce que vous luy donnerez, ou s'il l'examine, ce ſera toûjours avec une prevention favorable pour vous. Voilà les conſeils qu'on donne tous les jours aux nouveaux Autheurs, & que je trouve en effet qu'on a ſujet de donner. Ce n'eſt pas toûjours le merite qui donne un grand nom dans le monde. Un bon Patron ou une bonne Patrone fait ſouvent valoir les gens plus qu'ils ne valent en effet. Il arrive quelquefois que le merite ſuit la reputation; parce qu'on le juge neceſſaire pour la ſoûtenir. Quand on voit que l'on paſſe pour habile homme, quoy qu'on ne le ſoit pas, on trouve tant de plaiſir dans cette approbation, que de
crainte

crainte de la perdre, on veut l'être en effet.

VII.

La varieté est agreable, & il est bien plus aisé de faire successivement plusieurs choses que de faire long-temps la même.

EN faisant long-temps une même chose, on la fait bien, mais ordinairement on ne la fait pas avec plaisir. L'esprit étant toûjours occupé des mêmes objets, n'y trouve point l'agrément de la nouveauté & se dégoûte. Dans la varieté il se presente plus de matiere pour exercer sa capacité, il s'étend, pour ainsi dire, davantage, il fait de nouvelles découvertes, il n'est point comme emprisonné dans un même sujet, enfin il rencontre une certaine liberté qui luy donne du plaisir. C'est pour les mêmes raisons qu'il est necessaire que l'esprit prenne quelque divertissement aprés un long travail.

Les

VIII.

Les Dieux des Enfers pour punir Orphée de ce qu'il avoit suſpendu par ſon harmonie les peines des damnez, lui rendirent ſa femme, & pour le recompenſer de ſa muſique permirent qu'il la perdit aiſement.

ORphée ancien Poëte Grec étoit de Thrace, grande Province de l'Europe, appellée aujourd'huy Romanie. On croit qu'il vivoit avant Homere. On le fait Autheur de 39. Poëmes, dont-il ne nous reſte aucune choſe. Il y a quelques Hymnes & quelques fragmens qui portent ſon nom, mais les bons connoiſſeurs, les reſtituent à Onomacrite qui vivoit en la 66. Olympiade, parce qu'ils pretendent qu'il en eſt Autheur. L'Enjoüé Lucien le croit le premier qui ait appris l'Aſtrologie aux Grecs. N'eſt-ce point à cauſe de ce bien-fait qu'ils ont placé ſa Lyre dans le Ciel au nombre des étoiles? on ne pouvoit pas faire monter plus haut la reconnoiſſance. Plutarque & Platon aſſurent qu'Orphée ne mangea jamais de chair; Je ne ſçai ſi c'ê-

toit par ſcrupule, comme autrefois quelques Religieux Payens, ou par abſtinence, comme Pythagore & ſes Diſciples, ou par fantaiſie, comme à preſent bien des gens qui ne mangent pas de certaines choſes, parce qu'ils s'imaginent qu'ils ne les aiment pas. Les Poëtes qui font myſtere de tout, & qui ſeroient bien fâchez de dire la verité dans toutes ſes circonſtances, luy donnent la qualité de Fils d'Apollon & de Calliope, & cela parce qu'à ce qu'ils diſent, il étoit ſi habile dans la Muſique & à joüer de la Lyre, qu'il attiroit les foreſts à luy, arrétoit les fleuves les plus rapides, calmoit l'impetuoſité des vents, & menoit par tout avec luy les bêtes les plus farouches & les choſes les plus inſenſibles, comme les chênes & les rochers, tant il les rendoit attentifs à la douceur de ſon harmonie. Voicy comme en parle Horace.

Vocalem temeré inſequutæ
Orphea Sylvæ, *
Arte maternâ rapidos morantem
Fluminum lapſus, celereſque ventos,
Blandum & auritas fidibus Canoris
Ducere quercus.

Orphée

* L. 1. od. 12.

Orphée avoit épousé Euridice. Cette femme étant aimée d'Aristée fils d'Apollon & de Cyrene, & fuyant ses poursuites, fut piquée d'un serpent & mourut de cette picqueure, Orphée descendit aux Enfers pour l'en faire sortir, Pluton & Proserpine se laisserent toucher par ses chansons, & lui accorderent Euridice, mais à condition qu'il ne la regarderoit pas en la tirant des Enfers. Fâcheuse condition que de n'oser regarder ce qu'on aime! est-ce qu'on s'en peut empêcher? Orphée regarda Euridice, & Euridice aussi-tost luy échappa. Cette perte luy causa beaucoup de douleur, & cette douleur luy donna une telle aversion contre toutes les femmes qu'il ne les pouvoit souffrir. Les femmes qui n'entendent pas raillerie sur cette matiere, songerent à se vanger, ce qu'elles firent avec cruauté, puisqu'elles le tuerent & le mirent en pieces: ce n'est pas une petite hardiesse que d'oser témoigner à de certaines femmes qu'on les hait, parce que c'est leur dire qu'elles ne sont pas aimables, & que par consequent elles ne sont pas belles, & c'est là le plus grand outrage qu'on leur puisse faire. Dites, si vous voulez, à ces femmes dont je parle, qu'Euridice renduë à Orphée lui fut une puni-

 tion,

tion, qu'Euridice ostée à Orphée luy fut une recompense, elles riront avec vous du bon mot, mais si vous leur reprochez en quelque maniere que ce soit, qu'elles ne sont pas belles, elles vous feront pleurer, si elles peuvent, pour ce méchant mot, parce qu'elles ne peuvent entendre rien de plus desagreable. Clesides Peintre n'ayant pas esté reçû de la Reine Stratonice femme d'Antiochus, avec tous les témoignages d'estime qu'il croyoit meriter, il fit un Tableau, où il representa cette Princesse d'une maniere fort offensante pour elle, & l'ayant exposé publiquement sur le Port il se sauva dans un vaisseau prest à faire voile. La Reine ne se mit pas fort en peine du mauvais traitement qu'elle en avoit reçeu: car quoi que son tableau fût injurieux à sa reputation, elle s'y trouva si belle & si bien peinte, qu'elle souffrit volontiers qu'il demeurât exposé aux yeux de tout le monde, tant il est vray que la plufpart des femmes aiment si fort à paroître belles, qu'elles pardonnent sans beaucoup de peine toutes les autres injures, pourveu qu'on les flatte en cela.

Il y a eu une autre Euridice fille d'Amintas III. Roy de Macedoine & femme d'Aridée fils naturel de Philippe

de

de Macedoine. Cette Princesse fut si jalouse de la gloire d'Olimpias, femme de Philippe & mere d'Alexandre, qu'elle prit les armes contre elle pour la perdre. Olympias non seulement se défendit, mais encore la fit prisonniere dans un combat, & luy envoya une épée, un lacet & du poison, avec ordre de se servir de l'un de ces trois instrumens pour se faire mourir. Euridice choisit le lacet, & aprés avoir bien fait des imprecations contre son ennemie (comme c'est la coûtume de celles de son sexe, quand elles ne peuvent faire pire) elle s'étrangla.

IX.

Ayez trois choses ouvertes pour vôtre amy, sçavoir la bource, le visage & le cœur.

C'Est-à-dire, recevez-le en tout tems avec joye, aidez-le de vos richesses dans son besoin, ayez de la confiance en lui, on y ajoûte, sur tout assurez-vous de sa fidelité, avant que de luy ouvrir vôtre cœur. Ce dernier avis n'est pas d'une petite consequence pour la vie civile.

Il faut bien se ménager là-dessus. Chilon a dit, *Regardez vôtre amy, comme s'il devoit un jour devenir vôtre ennemy.* Quelques-uns ont blâmé cette maxime, comme entierement opposée à l'esprit de l'amitié ; mais à considerer combien les hommes sont inconstans, soumis à leurs passions, attachez à leurs interests, & susceptibles de toutes sortes d'impressions, on trouvera que cette maxime a son merite, parce qu'elle produit une grande sureté.

X.

Les larmes que l'on répand pour le malheur des autres se seichent bien-tost.

Pourquoi ? c'est que les peines que souffrent les autres font sur nous une impression si légere, qu'il faut fort peu de temps pour l'effacer.

XI. *Un*

XI.

Un Chimiſte ayant dedié à Leon X. un livre, où il ſe vantoit d'apprendre la maniere de faire de l'or, s'attendoit à recevoir un magnifique preſent, le Pape luy envoya une grande bourſe toute vuide, & lui fit dire, que puis qu'il ſçavoit faire de l'or, il n'avoit beſoin que d'un lieu où il le pût mettre.

LEon X. Fils de Laurent de Medicis & de Clarice d'Urſin, étant âgé de 36. ans, ſucceda à Jules ſecond en l'année 1513. il aimoit les ſciences & étoit le protecteur des ſçavans. Luther publia ſon hereſie pendant ſon Pontificat. Ce fut Leon qui attira à Boulogne en 1515. François premier, qui par le Conſeil de ſon Chancelier d'Antoine du Prat, y abolit la Pragmatique ſanction; & y fit le Concordat que les Papes avoient tant ſouhaité juſqu'alors. On dit que ce Pape mourut de joye, aprés avoir appris le bon ſuccés de la ligue faite entre luy & l'Empereur contre les François. Il fut Pape 8. ans, 8. mois & 20. jours.

Cette bourſe vuide donnée pour recompenſe eſt un veritable preſent à l'I-

talienne, on aime bien l'argent dans ce païs-là, c'eſt pourquoi on ne s'en défait pas volontiers, mais s'il y a quelqu'un en faveur de qui on ne s'en doive jamais défaire; c'eſt particulierement un Chimiſte, un chercheur de pierre philoſophale, un Charlatan, dont les riches promeſſes ne font qu'appauvrir les gens aſſez ſimples pour s'y fier. Ceux qui font profeſſion de cette ſcience oſent aſſurer que Salomon avoit trouvé cette pierre, & que toute la ſcience en eſt renfermée dans un livre ſuppoſé appelé la Clavicule de Salomon, ſi celà eût été vray, pourquoi faiſoit-il tant de dépence pour avoir de l'or d'Ophir? les Metamorphoſes du Paganiſme enſeignent ſelon eux celles des metaux, & le Cantique des Cantiques n'eſt qu'une eſpece d'Epithalame du Soleil & de la Lune, où Salomon a décrit les ſecrets de cette tranſmutation. Ils prétendent que Jacques Cœur de Bourges, qui vivoit dans le 15. ſiécle, & qui ſous Charles VII. s'étoit élevé de la condition de Marchand aux Charges les plus conſiderables des Finances, avoit trouvé cette pierre auſſi-bien que Nicolas Flamel de Pontoiſe Bourgeois de Paris. Pour moi je croi avec tous ceux qui ne croyent pas facilement les choſes

ses difficiles à croire, que Jacques Cœur & Nicolas Flamel, avoient trouvé la pierre philosophale dans un grand maniment des Finances. C'est la plus sure Chimie que celle cy. Les autres Chimistes ont leurs adresses, il est vray, les uns mettent de l'or dans les charbons, ou dans des baguettes, comme Bragadin qui avoit une verge de fer, au bout de laquelle un peu de cire arrêtoit la limaille d'or, qui tomboit dans le creuset, aussi-tost qu'il avoit feint de remuer ce qui étoit dedans; les autres ont des doubles creusets, mais enfin le terme de leurs finesses, c'est quelquefois d'être reduits à se mêler d'un metier qui fait pendre son maître. La Chimie dont je parle a esté definie, *ars sine arte cujus principium mentiri, medium laborare, & finis mendicare.* Si j'étois grand Seigneur, & si un Chimiste venoit m'assurer avoir trouvé la pierre philosophale, & me demander dequoi fournir à la dépense, j'agirois en galant homme avec lui, je ne le renvoirois pas avec chagrin, je lui donnerois tout ce qu'il me demanderoit, mais ce seroit à prendre sur les grands Thresors dont il m'auroit fait la promesse. Auroit-il sujet d'être mécontent de moy?

Le livre que le Chimiste dedia à Leon X. me fait ressouvenir de parler des Epîtres dedicatoires. Voici ce qu'en disoit un Autheur de bon goût. Les Epîtres dedicatoires ne sont point faites „ pour le public. S'il y a quelque chose „ pour lui, c'est tout au plus le com„ mencement & la fin, je veux dire *L'à* „ *Monseigneur*, *&c.* *& le vôtre tres-* „ *humble*, *&c.* afin qu'il sçache quel „ est l'esprit de l'Autheur envers celuy „ à qui il dedie son Ouvrage. On me „ repartira, le public n'a que faire de si „ longues loüanges, & moi je repeterai „ que ces loüanges ne sont pas pour le „ public. Pourquoi les mettre donc dans „ un Ouvrage public? est-ce pour faire „ connoître le merite de la personne „ que vous loüez? non, car je crain„ drois n'avoir pas assez de credit, pour „ qu'on m'en crût sur ma parole, s'il „ n'étoit déja connu. Est-ce pour don„ ner un protecteur à vôtre Ouvrage? „ encore moins, parceque, ou mon Ou„ vrage est bon, ou il est méchant; s'il „ est bon, il n'a pas besoin de prote„ cteur, s'il est méchant, j'agirois sans „ jugement de prendre un honnête hom„ me pour proteger un Ouvrage qui ne „ meriteroit que du mépris. Est-ce „ pour apprendre à tout le monde que

vous

vous avez d'illuſtres connoiſſances? “ non, car les grands hommes veulent “ bien deſcendre quelquefois plus par “ pitié que par eſtime, juſques à ceux “ qui n'ont aucun merite. Eſt-ce un in- “ tereſt mercenaire qui vous fait agir “ ainſi? helas! non, parce qu'outre que je “ ſuis d'une humeur extraordinairement “ déſintereſſée, c'eſt que quand même “ je ſerois le plus intereſſé de tous les “ hommes, j'ay tant fait d'attention ſur “ la petite fortune des ſçavans, que quand “ je ſerois aſſez heureux pour en être du “ nombre, je ne regarderai jamais l'uſa- “ ge des ſciences comme un trafic, dont “ on puiſſe tirer un grand profit. Mais “ enfin, puiſque ces loüanges ne ſont “ pas pour le public, pourquoi donc les “ donner dans un Ouvrage public; c'eſt “ parce que je ne les puis ſeparer du com- “ mencement & de la fin. “

XII.

Le plus grand mal que l'on puiſſe ſouhaiter à un avaricieux, c'eſt qu'il vive long-temps.

ON regarde ordinairement la vie d'un avaricieux comme la plus miſerable

du monde; mais on ne fait pas reflexion que le plaisir qu'il a de posseder son argent, de le voir, de le compter, d'y songer, luy tient lieu des plus grandes joyes qu'il puisse sentir tant qu'il sera possedé de l'avarice. Châque passion a ses plaisirs qu'on ne voudroit pas changer contre d'autres.

XIII.

Il n'y a point d'utilité, ny de plaisir à joüer à jeu découvert.

IL faut dans la vie civile beaucoup de prudence pour s'y bien conduire, & cette prudence consiste autant à cacher ses desseins, qu'à penetrer ceux des autres. Si vous dites sans dessein & sans attention ce que vous voulez faire; vous vous mettez en danger de ne pouvoir faire ce que vous aurez dit. On perd presque toûjours en joüant à jeu découvert, si on n'a pas jeu sûr.

XIV.

Si les Peintres donnoient la même liberté à leurs pinceaux que les Autheurs qui traduisent les Poësies Latines en prose Françoise, ils nous representeroient sans doute Alexandre à pied avec l'air d'un simple drille de son armée, lorsqu'il marchoit à la conquête des Perses.

CEtte pensée nous donne une si mauvaise idée des traductions des Poëtes Latins en prose Françoise, que je juge à propos d'y faire quelque attention. Il est vray que les Poëtes Latins ont une expression qu'il est difficile de traduire fidelement en prose Françoise; mais il est vray qu'une bonne traduction a sa force particuliere, & qu'elle n'est pas sans agrément; par exemple voici un passage d'Horace, qui paroît d'une adresse merveilleuse aux Grammairiens, parce qu'en trois petits vers il renferme d'une maniere noble quatre generations.

*Ætas parentum, * pejor avis tulit*
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosiorem.

Cela

* L. 3. Od. 6.

Cela eſt beau, je l'avoüe; mais la Traduction de ce même paſſage par Monſieur Dacier, n'a-t-elle pas auſſi ſes beautez? La voicy: „ Nous ſommes plus „ méchans que nos Peres, nos Peres „ étoient plus méchans que nos Ayeuls; „ & nous laiſſerons une Poſterité plus „ méchante encore. Ne prend-on pas encore plaiſir à lire la Traduction de ces deux autres Vers d'Horace par le même Autheur?

Regum timendorum in proprios greges,
*Reges in ipſos Imperium eſt * Jovis.*

„ Les Rois ont un Empire abſolu ſur „ tous les peuples; mais ils ſont eux- „ mêmes ſous l'Empire de Jupiter. Et encore celle-cy de ce paſſage.

Deſiderantem quod ſatis eſt, neque
Tumultuoſum ſolicitat mare,
Nec ſævus Arcturi cadentis
Impetus, aut orientis hœdi.

Non verberatæ grandine vineæ,
*Funduſque mendax: *arbore nunc aquas*
Culpante, nunc torrentia agros
Sidera, nunc hiemes iniquas.

Ce-

* Od. 1. l. 3. * Od. 1. l. 3.

“Celuy qui ne demande que le necessaire, n'est point allarmé du mugissement des flots & du sifflement des tempestes : il voit sans inquietude le coucher du violent Arcture, & le lever des Chevreaux : il ne sent point d'émotion, lors que la grêle a battu ses vignes, que la moisson a trompé ses esperances, & que les arbres accusent de leur sterilité, ou les pluyes, ou les excessives chaleurs de la Canicule, ou les rigueurs de l'hyver. Et encore celle qui suit.

Contracta pisces æquora sentiunt,
Jactis in altum molibus : huc frequens
Cæmenta demittit Redemptor
Cum famulis, Dominusque terræ.

Fastidiosus, sed timor & minæ
Scandunt eodem quo Dominus : neque
Decedit ærata triremi, &
Post equitem sedet atra cura. *

“Les poissons sentent la mer rétressie par les grandes masses de pierres, que l'on a jettées dans son sein ; par tout sur le rivage on ne voit que des entrepreneurs, que des ouvriers & des mai-

* Od. 1. l. 3.

„ maiſtres, qui dégoutez de la terre fer-
„ me font de ſuperbes bâtimens dans
„ la mer; mais la crainte, les frayeurs,
„ les menaces montent par tout avec
„ eux, elles les ſuivent dans leurs Vaiſ-
„ ſeaux, & lors qu'ils vont à cheval,
„ le ſoucy monte en trouſſe, & ga-
„ lope toûjours avec eux. Et encore
celle-cy.

Sic viſum Veneri; cui placet impares
Formas atque animos ſub juga ahenea *
Sævo mittere cum joco.

„ Telle eſt la volonté de Venus, qui
„ ſe fait un divertiſſement cruel de met-
„ tre ſous un joug d'airain des perſon-
„ nes & des cœurs, qui ne peuvent pas
„ s'accorder. Et encore celle-cy.

Pallida mors æquo pulſat pede pauperum
tabernas
Regumque Turres; * *ô beate Sexti,*
Vita ſumma brevis ſpem nos vetat inchoa-
re longam.

„ Hûreux Sextius, la mort renverſe
„ également les Palais des Rois, & les
„ Cabanes des pauvres, nôtre vie la plus
„ longue eſt ſi courte, qu'elle ne nous
„ per-

* Od. 33. l. 1. * Od. 4. l. 1.

permet pas de former de grands des-« seins, & de concevoir de longues espe-« rances. Et encore celle-cy.

Diis te minorem quod geris, imperas:
Hinc omne principium, huc refer exitum. *

Souviens-toy que tu ne regnes, que « parce que tu reconnois des dieux au « dessus de toy. C'est par eux qu'il « faut commencer ses entreprises, & « c'est à eux qu'il en faut rapporter le « succez. Encore cette Traduction du passage suivant de Terence par Madame Dacier.

Nam is postquam excessit ex Ephebis, Sosia,
Liberius vivendi fuit potestas. Nam antea
Qui scire posses, aut ingenium noscere,
Dum ætas, metus, magisterque, prohibebant?
Sic vita erat. * *Facile omnes perferre ac pati:*
Cum quibus erat cumque una, iis se dedere,
Eorum obsequi studiis, advorsus nemini,
Nunquam præponens se aliis. Ita facillime
Sine invidia invenias laudem, & amicos pares.

Pam-

* Od. 6. l. 3. * Andr. Act. 1.

„ Pamphile étant devenu grand, il
„ luy fut permis de vivre avec un peu
„ plus de liberté ; ce fut cette liberté
„ qui découvrit son naturel ; car avant
„ cela comment l'auroit-on pû connoî-
„ tre pendant que l'âge, la crainte,
„ & les maîtres le retenoient?........
„ Voicy la maniere dont il vivoit : il
„ avoit une complaisance extréme pour
„ les gens avec qui il étoit d'ordinaire,
„ il se donnoit tout à eux, il vouloit
„ tout ce qu'ils vouloient, il ne contre-
„ disoit jamais, & jamais il ne s'esti-
„ moit plus que les autres. De cette
„ maniere il n'est pas difficile de s'attirer
„ des loüanges sans envie, & de se fai-
„ re des amis. Enfin encore la suivan-
te par la même, & qui contient l'avis
que donne Parmenon à Phedrie, qui
paroissoit avoir envie de quitter sa maî-
tresse.

Si quidem hercle possis, nil prius, neque fortius :
Verum si incipies, neque pertendes naviter,
Atque ubi pati non poteris, cum nemo expetet,
Infecta pace, ultro ad eam venies, indicans

Te

Te amare, & ferre non posse; actum est, ilicet,
Periisti: eludet, ubi te victum senserit.
Proin tu, dum est tempus, etiam atque etiam cogita
Here, quæ res in se neque consilium, neque modum
Habet ullum, eam consilio regere non potes.
In amore hæc omnia insunt vitia, injuriæ,
Suspiciones, inimicitiæ, induciæ,
Bellum, pax rursum. Incerta hæc si tu postules
Ratione certa facere, nihilo plus agas,
Quam si des operam ut cum ratione insanias.
Et quod nunc tu te tecum iratus cogitas:
Ego ne illam? quæ illum? quæ me? quæ non? sine modo:
Mori me malim: sentiet qui vir siem,
Hæc verba me hercule una falsa lacrumula,*
Quam, oculos terendo misere, vix vi expresserit,
Restinguet: & te ultro accusabis, & ei dabis.
Ultro supplicium.

En verité, Monsieur, si vous pouvez gagner cela sur vous, vous ne sçaq-

* Eunuq. act. 1.

„ ſçauriez rien faire qui vous ſoit plus
„ avantageux , ny qui vous faſſe plus
„ d'honneur ; mais ſi une fois vous com-
„ mencez, & que vous n'ayez pas le
„ courage de continuer ; ſi dans vos im-
„ patiences amoureuſes vous allez vous
„ aviſer d'y retourner, lors que per-
„ ſonne ne vous demandera , & que
„ vous ne ſerez pas raccommodé ,
„ montrant par ces demarches que vous
„ l'aimez à ne pouvoir vivre ſans la
„ voir, vous étes perdu ſans reſource ,
„ c'en eſt fait , elle ſe mocquera de
„ vous , dés quelle s'appercevra que
„ vous étes vaincu: Enfin pendant qu'il
„ eſt encore temps, penſés & repenſés
„ à ce que vous devez faire ; car il
„ ne faut pas s'imaginer qu'une choſe
„ qui n'a en ſoy ny raiſon ny meſure,
„ puiſſe être conduite ny par meſure,
„ ny par raiſon ; Voyez-vous, Mon-
„ ſieur, en amour on eſt neceſſairement
„ expoſé à tous ces maux, à des rebuts,
„ à des ſoupçons , à des broüilleries;
„ aujourd'huy treve , demain guerre ,
„ & enfin l'on refait la paix. Si vous
„ pretendez que la raiſon fixe des cho-
„ es, q ui ſont tout-à-fait inconſtantes
„ & incertaines , c'eſt juſtement vou-
„ loir allier la folie avec la raiſon ; car
„ pour ce que vous dites en vous-mê-
mes

mes presentement que vous êtes irri- "
té: Moy, j'irois la voir? Elle qui m'a "
preferé mon rival? Qui m'a méprisé? "
Qui ne voulut pas hier me recevoir? "
Laisse-moy faire, j'aimerois mieux mou- "
rir, je luy feray bien voir qui je suis: "
tout ce grand feu sera éteint dans un "
moment par la moindre petite larme "
feinte qu'elle fera sortir de ses yeux "
avec bien de la peine, & en se les frot- "
tant bien fort, vous serez le premier "
à vous blâmer, & à luy faire telle sa- "
tisfaction qu'il luy plaira. "

Horace & Terence paroissent-ils des imiles de Poëtes dans ces Traductions, & dans une infinité d'autres que je pourrois rapporter icy? J'ay souhaitté bien souvent que quelque habile homme entreprît de nous donner une Tragedie en prose; ceux qui sont Partisans de la Poësie se mocqueront sans doute de mon souhait, parce qu'ils sont si prevenus en faveur des Vers, qu'ils se persuadent qu'il n'y a que cette maniere de parler qui puisse faire sentir les passions; mais si un habile homme vouloit faire l'essay d'un Poëme Dramatique en prose, je serois bien trompé, s'il ne réüssissoit pas. Tout le monde convient que la Poësie gehenne beaucoup l'esprit, c'est pourquoy Mon-

Monsieur des Preaux dit agreablement Sat. 2.

Maudit soit le premier, dont la Verve insensée
Dans les bornes d'un Vers renferma sa pensée
Et donnant à ses mots une étroite prison
Voulut avec la rime enchaîner la raison.

Il n'en est pas de même de la prose, elle donne une entiere liberté aux expressions de la pensée, & étant bien conduite peut produire & produit tous les jours de puissants effets sur l'esprit de ceux qui l'entendent prononcer. En effet quoique Demosthenes ne parlât pas en vers en public, * Quintilien n'a pas laissé de dire qu'il donnoit l'impression qu'il vouloit à ceux qui l'écoutoient, en leur inspirant ses sentimens, & ses passions, ou en augmentant celles qu'ils avoient déja, en leur faisant sentir tout son feu, & enfin en donnant de la colere, de l'envie, de l'indignation à ceux ausquels il parloit, & que c'étoit le plus grand art de son Eloquence. *Aut qui non est, aut majorem qui est faciat affectum. Hæc est illa rebus indignis, asperis, invidiosis*

* Instit. l. 6. c. 2.

diosis vim addens oratio, qua præter alios valuit plurimum Demosthenes.

Lucien fait dire ces mots par Antipater successeur d'Alexandre. Sans De- " mosthénes j'eusse pris Athenes plus ai- " sement qu'on n'a pris Thebes: mais " il se trouvoit par tout pour s'opposer " à mes desseins: on ne pouvoit le sur- " prendre, il étoit luy seul plus redou- " table que les flottes & les armées. Que " n'eust-il point fait, s'il eust eu le com- " mandement des armées, ou l'admini- " stration des finances, puisque nous " avions tant de peine à nous défendre " de la seule force de ses paroles? Denys d'Halicarnasse avoüe que dés qu'il lit une oraison de Démosthénes, il se sent si fort emû, qu'il ne se possede pas, il n'est possedé que de l'esprit de cét Orateur: il ressent ses haines, ses coleres, ses compassions, ses indignations & ses esperances. Ciceron ne parla jamais qu'en prose, & cependant ses discours publics ont merité que Tite-Live ait dit de luy chez Seneque decl. qu'il fit plus de bien à la Ville de Rome en la conservant, que Romulus en la bâtissant. *Non tantam Urbem fecit Romulus, quantam Cicero servavit.* Cesar dit chez Quintilien, que Ciceron avoit plus remporté de Triomphes par son Eloquence, que n'en

n'en avoient remporté tous les autres Romains par leurs armes. Enfin, dit le même Quintilien, on a honte quand il parle, de ne pas se rendre à ce qu'il dit. On a dit :

Le langage du cœur est le plus eloquent. Pourquoy ? Parce qu'il est le plus naturel. La prose qui est la maniere la plus naturelle du langage, est celle par consequent qui fait le plus d'impression. Il y en a qui pretendent détruire l'Opera, en disant qu'il n'est pas naturel de s'entretenir en chantant. Et est-il plus naturel de s'entretenir en rimant? Je trouve même que le premier est plus naturel que le dernier. Les Enfans chantent en leur maniere, dés le Berceau, & aussitôt qu'ils commencent à parler, mais nous ne les entendons pas parler en faisant des vers. Je ne pretends pas par ces petites reflexions déclarer la guerre à la Poësie, je penetre trop les consequences de cette entreprise, les coups de pied du cheval Pegase, dont je pourrois être maltraité, me font trop de peur. Je pretends seulement faire remarquer que l'on peut faire pour le spectacle des choses aussi agreables & aussi touchantes en prose qu'en vers : mais tous les raisonnemens pour prouver cette proposition seroient peut-être ici inutiles. Le public

est

eſt trop prevenu. La Poëſie eſt en une trop ancienne poſſeſſion. Une épreuve ſeroit plus convaincante que tout ce que je pourrois dire. Si l'illuſtre Monſieur Dacier vouloit donner au public ſa charmante Traduction en proſe Françoiſe de l'Oedipe de Sophocles, qui a fait déja tant verſer de larmes à des perſonnes tres-ſpirituelles & d'un tres-bon gouſt, à qui il a bien voulu en faire la lecture, nous aurions dans cette piece une épreuve qui juſtifieroit mon ſentiment, quelque nouveau qu'il paroiſſe.

XV.

Les défauts des diſciples font rougir les Maîtres.

ON a dit en Latin, *peccata diſcentium opprobria ſunt Doctorum.* Les Maîtres qui font leur devoir & ceux qui ne le font pas, rougiſſent également; ceux-cy comme des coupables reconnus; ceux-là comme des innocens accuſez; ceux-cy par confuſion; ceux-là par chagrin mêlé de colere.

XVI.

Lors qu'on fit le procez à Monsieur de Boutteville, Monsieur du Châtelet de l'Academie fit un Factum pour luy, qui fut trouvé également éloquent & hardy. Le Cardinal de Richelieu luy ayant reproché, que c'étoit pour condamner la justice du Roy : Pardonnez-moy luy dit Monsieur du Châtelet, c'est pour justifier sa misericorde, s'il a la bonté d'en user envers un des plus vaillans hommes de son Royaume.

MOnsieur du Châtelet étoit d'une ancienne maison de Bretagne. Il fut au commencement Avocat General au Parlement de Rennes, puis Maître des Requêtes, & enfin Conseiller d'Estat. Voici un autre bon mot de luy. Un jour comme il assistoit Monsieur de Saint Preüil, qui sollicitoit la grace du Duc de Montmorency, & qu'il témoignoit beaucoup de chaleur pour cela ; le Roy luy dit, Je pense que Monsieur du Châtelet voudroit avoir perdu un bras pour sauver Monsieur de Montmorency ; il répondit, je voudrois, Sire, les avoir perdus

tous-

tous-deux, (car ils ſont inutiles à vôtre ſervice) & en avoir ſauvé un, qui vous a gagné des Batailles, & qui vous en gagneroit encore.

XVII.

Narſes ayant vaincu les Barbares & les Gots ſe rendit prés de l'Empereur Juſtinien : l'Imperatrice Sophie envoya ce Capitaine parmy ſes Damoiſelles pour filer avec elles. Ce mépris ayant excité la colere & l'indignation de Narſes, l'obligea à dire ces mots. Je fileray une trame que ton Mary ne ſçaura défaire ; en effet, dans la ſuite il mit les Lombards hors de la Juriſdiction de l'Empire.

IL y a eu un Narſes Roy de Perſe, qui vivoit en 295. celuy dont nous parlons, étoit Perſan de Nation, & quoy qu'il fût Eunuque, il ne laiſſa pas d'être un tres-grand homme de guerre. Il défit les Gots en deux Batailles; dans la derniere leur Roy Totila fut tüé. Ce fut à cauſe qu'il étoit Eunuque, que Sophie, pour luy reprocher ce défaut, l'envoya filer avec ſes Femmes, s'il eſt vray qu'elle l'ait traité avec un ſi hardy mépris; Je dis,

 s'il

s'il eſt vray, parce que Baronius fondé ſur le témoignage de Corippe Hiſtorien de ce temps, croit que cette Hiſtoire a été inventée.

Quoy qu'il en ſoit, il ne ſeroit pas le ſeul qui auroit fait ſouffrir des Provinces entieres pour une injure particuliere ; nous en avons beaucoup d'exemples dans l'hiſtoire. Polybe dit l. 4. hiſt. que la cauſe de la grande guerre que les Grecs nommerent Sociale, ne fut que parce que Sciron Ephore des Meſſeniens donna à Dorimachus Capitaine des Etoliens le nom d'un miſerable coquin appellé Barbyrta, auquel il reſſembloit. La plûpart des guerres de nôtre Louïs XI. n'eurent point d'autre fondement, dit Monſieur de la Motte le Vayer, que quelques paroles de mépris qui furent dites de part & d'autre entre les François & les Eſpagnols, aprés des conferences où la ſimplicité de ſes habits le rendit en quelque maniere ridicule. Le même Auteur parle à propos d'Eunuque, d'un Prince nommé Hermias, qui ne pouvoit jamais ſouffrir que perſonne parlât en ſa preſence, de coûteau ny de ſection, parce qu'il s'imaginoit qu'à cauſe qu'il étoit Eunuque, ces mots luy étoient adreſſez.

Les

Les Gots étoient des peuples entre la Suede, la Norvegue. & la mer Baltique; quelques-uns les prennent pour les Getes d'Aſie. Ils ſe rendirent redoutables par les armes. Leur Roy Alaric prit Rome l'an 409.

Juſtinien ſecond ſucceda à l'âge de 16. ans à ſon pere Conſtantin le Barbu l'an 685. Ses cruautez envers ſon Peuple, & ſes violences contre le Pape Sergius qui n'approuvoit ny ſa foy ny ſa conduite, furent cauſe que ſes Sujets luy couperent le nez & l'envoyerent en exil dans la Cherſoneſe. Leonce fut fait Empereur en ſa place Tibere Abſimare chaſſa Leonce, & ſe mit en poſſeſſion de l'Empire; il fut enſuite chaſſé à ſon tour, & Juſtinien fut rétabli par le ſecours de Trebellius Roy des Bulgares, puis il fit couper la tête à Leonce & à Abſimare; mais comme l'injure qu'on luy avoit faite en luy coupant le nez, n'étoit pas une choſe qu'on pût oublier facilement, il s'en vengea en faiſant mourir quelqu'un de ceux qui luy avoient ainſi diffamé le viſage, toutes les fois qu'il ſe mouchoit. Enfin étant toûjours tres-cruel, il fut tué avec ſon fils Tibere par Philippicus Bardanes ſon ſucceſſeur.

Les anciens Grecs appelloient Barbares ceux dont le langage étoit grossier, & principalement les Etrangers ; c'est ainsi que nous appellons encore à present barbarisme tout ce qui est contre la pureté du langage. Ils ont aussi donné le nom de solecisme aux fautes contre les regles de la construction, à cause du langage corrompu des habitans de Soles Ville de Cilicie bâtie par Solon. Les Romains ayant conquis toute l'Italie appellerent aussi barbares les peuples qui étoient hors des limites de leur Empire.

Les Lombards étoient des peuples d'Italie. La Lombardie comprend le Piedmont, le Duché de Milan, le Mont-Ferrat, le Duché de Mantoüe, le Duché de Modene, le Duché de Parme, le Duché de Ferrare, les Territoires de Padoüe, Bresse, Cremone, Vicense, Veronne, Bergame, & Boulogne. Le Royaume des Lombards fut détruit l'an 774. par Charlemagne, qui détrôna leur Roy Didier.

XVIII.

Epicure disoit, Prenez plûtost garde avec qui vous mangez & beuvez, qu'à ce que vous mangez & beuvez.

NOtre ame nous est d'une plus grande consequence que nôtre corps, & ainsi avant que de faire attention à la qualité de la nourriture de celui-ci, voyons si ceux avec qui nous la prenons, ne peuvent point apporter quelque dommage à celle-là. Dans les festins on ne respire que la joye, il nous importe beaucoup de la partager avec des personnes qui la puissent regler. Le cœur s'ouvre à table. Prenons donc garde à qui nous ouvrirons ce cœur, afin de ne nous pas repentir dans la suite de nôtre sincerité. Combien de gens se sont-ils servis de la joye du repas & de la liberté qu'on y donne à ses sentimens, pour découvrir des secrets dont la découverte a été dans la suite funeste à ceux qui n'ont pas sçû se taire à propos.

Epicure nâquit à Athenes en la troisiéme année de la 109. Olympiade,

& la 412. de Rome. Il s'adonna à la Philosophie dés l'âge de 12. ans, & ce fut la lecture des œuvres de Democrite, qui l'engagea à quitter l'étude de la Grammaire pour devenir Philosophe. Le principal point de sa Morale, & celuy qui luy a attiré des ennemis, c'est qu'il faisoit consister le souverain bien dans la volupté. Ce seul nom de volupté qui est odieux aux gens de bien, donna occasion à ses envieux de le traiter d'infame & de pourceau; mais ceux qui se sont appliquez sans préocupation à connoître le veritable sentiment de ce Philosophe sur ce grand point de Morale, avoüent que la volupté dont il parloit, n'étoit autre chose qu'une volupté tranquille & inseparable de la vertu. Saint Jerôme ne l'auroit pas proposé, comme il a fait, aux Chrétiens de son temps, pour leur faire honte de leurs débauches, s'il l'eût regardé comme un Philosophe voluptueux dans le sens que le prenoient ses ennemis. Sa maniere de vivre & ses sentimens détruisent facilement les accusations de ses envieux. En effet on voit par ses lettres que ses meilleurs repas se faisoient avec un peu de fromage, joint au pain & à l'eau; voicy quel-

quelques-unes de ses Sentences qui fe-
ront voir si l'on avoit sujet de l'accu-
ser de sensualité.

Le Sage ne doit jamais rechercher "
d'amour une femme, dont les Loix "
luy défendent la joüissance. "

Il faut exposer sa vie hardiment, "
parce que la mort n'est pas une cho- "
se mauvaise. "

La santé doit être tenuë indifferen- "
te; & c'est cette raison qui l'engageoit
au souhait de bien faire, qu'il mettoit
au commencement de ses lettres, au
lieu de celui de se bien porter, selon
la coûtume.

Les douleurs sont preferables à la "
volupté, & celle-ci ne doit pas toû- "
jours être embrassée. "

Il vaut mieux être mal-heureux, "
& raisonnable, qu'heureux & sans "
raison. "

La bonne fortune se trouve rare- "
ment avec la sagesse. "

Si vous voulez vivre heureux, & "
avec plaisir, faites que vôtre feli- "
cité soit accompagnée de prudence, "
d'honnêteté & de justice. Ces trois "
vertus sont inseparables de la vraye "
& solide volupté. "

Les tourmens n'empêchent pas "
la felicité du Sage, quoi-que la "

 dou-

„ douleur luy puiſſe tirer quelques
„ ſoûpirs.

„ Les plus ſolides plaiſirs conſiſtent
„ en la memoire du bien paſſé, par-
„ ce que tout ce qu'on ſe promet de
„ l'avenir, eſt incertain, & ce qui
„ eſt preſent, ne ſe poſſede jamais
„ ſans crainte pouvant être facilement
„ alteré.

De bonne foy ſont-ce là les ſentimens d'un voluptueux, & d'un ſenſuel ? Ne ſont-ce pas plûtôt les opinions d'un homme qui ne ſonge à rien moins qu'à ſatisfaire ſes ſens ? Voilà la veritable doctrine d'Epicure, & il l'a ſoûtenuë en vivant & en mourant. Il eſt vray que Ciceron luy reproche que ſa vie ne répondoit pas à ſes ſentimens, & que s'il tenoit des diſcours judicieux & honnêtes, c'étoit pour faire avaller plus agreablement le poiſon de la volupté ; mais c'eſt un reproche qu'on a fait auſſi à Platon & à * Zenon, comme remarque fort-bien Seneque, & qu'on fait tous les jours aux plus honnêtes gens, lors qu'on n'a rien de plus preſſant à dire contre eux. Epicure mourut âgé de 72. ans, d'une retention d'urine cauſée par la pierre, avec des douleurs in-

* De vita beata.

incroyables, qui durerent pendant quatorze jours, ſans qu'il donnât aucune marque d'impatience. Seneque admire les diſcours qu'il tenoit au milieu de ſes maux, pour avoir eſté prononcez ſelon luy, dans le propre ſejour de la volupté. *Hæc vox in ipſa officina voluptatis eſt audita.* Deux raiſons ſont cauſe de la mauvaiſe reputation d'Epicure: la premiere parce qu'il parloit tres-mal de Platon, d'Ariſtote & des plus ſçavans: la ſeconde, c'eſt la vie ſcandaleuſe de ſes faux Diſciples, qui s'adonnoient à toutes ſortes de voluptez ſous pretexte du ſouverain bien. Ciceron, Quintilien, Athenée, & Sextus l'ont accuſé d'ignorance, mais ſes œuvres & le témoignage de Diogenes Laërce qui aſſûre qu'il a écrit plus qu'aucun Philoſophe, détruiſent cette accuſation.

Quelque ſçavant qu'il ait eſté, il eſt pourtant tombé dans de tres-grandes erreurs touchant la Phyſique & la Morale. Entre pluſieurs en voici quelques-unes. Le Soleil & les Aſtres ſelon luy n'étoient pas plus grands, ou peu s'en faut, qu'ils le paroiſſent aux yeux; il s'imaginoit une infinité de mondes ſubſiſtans tous à la fois dans un eſpace infini, &

avec de certains intervalles appelez intermondes. Il admettoit les ames corporelles & periſſables. Il a non ſeulement déclamé contre les Dieux de ſon temps ; mais il n'en a crû aucun, comme remarquent Sextus Empiricus & Ciceron *l.* I. *de Nat. Deor*. Ce qui a perſuadé qu'il ne croyoit point de Dieu (quoi-qu'il en ait parlé quelquefois en le nommant animal immortel & bien-heureux) c'eſt qu'il le repreſente ſourd & aveugle ſur tout ce qui nous regarde, & veut détruire ſa Providence ; les ſoins ne s'accordant pas, dit-il, avec un état parfaitement heureux, non plus que la colere & la miſericorde, qui ſont des paſſions d'une nature infirme ; & qu'on ne peut attribuer à Dieu ſans luy faire tort, & avec cette maxime odieuſe, & pluſieurs autres ſemblables, il ſe moquoit de toutes ſortes de Religions.

En

XIX.

En aimant bien l'on n'est jamais miserable, on croit l'avoir été, quand on n'aime plus.

UN Pere de l'Eglise a dit ; quand on aime, on ne souffre point ; ou si l'on souffre, ces souffrances sont bien agreables. *Ubi amatur, non laboratur, aut si laboratur, labor amatur.* Il faut que cela soit bien vray, même de l'amour prophane ; car les amans ne disent tous les jours autre chose. Ils baisent, disent-ils, leurs chaînes avec plaisir, ils craignent de recouvrer la liberté qu'ils ont perduë, ils n'apprehendent rien tant que d'être gueris de leurs blessures. Ils ressemblent à ce Philosophe, dont parle Pic de la Mirande, qui se faisoit foüetter par volupté ; ils trouvent des delices qu'ils ne peuvent exprimer, dans les inquietudes qui tourmentent leur esprit, dans les veilles & les assiduitez qui fatiguent leur corps, dans les dépenses excessives qu'ils sont quelquefois obligez de faire. J'ay connu un amoureux, qui ne mangeoit que dans la plus pressante necessité,

té, qui ne se divertissoit avec ses amis que par complaisance, qui ne joüoit que par force, qui n'étoit dans les compagnies les plus agreables que par contrainte, qui ne se promenoit qu'avec chagrin, qui ne dormoit qu'avec inquietude, & cependant, disoit-il, peut-on quitter le plaisir de songer à ce qu'on aime, pour s'occuper de ces sortes de divertissemens? Et quand on luy vouloit faire connoître les peines que donne l'amour, il disoit:

Tous les autres plaisirs ne valent pas ses peines.

Cét homme n'aime plus (car on n'aime toûjours que dans les Romans) & il avouë de bonne foy, qu'il étoit bien miserable; mais il ne l'avouë que parce qu'il n'aime plus; & il n'y aura aussi que ceux qui n'aiment plus, qui l'avouëront avec luy.



XX. L'es-

XX.

L'esprit ordinaire est peu favoroble aux grandes vertus, une sagesse élevée offense une commune raison.

C'Est ce qui fait la source de l'envie que les petits ont contre les grands, de la médisance dont les ames basses tâchent de noircir les personnes illustres, & du mauvais tour que les esprits mal-faits donnent aux plus belles & aux plus éclatantes actions de ceux qui sont au dessus du commun. On ne peut aller jusques à eux ; on tâche du moins en diminuant leur merite, de les faire descendre jusques à soy. Une veuë foible ne peut souffrir un trop grand jour.

XXI.

Si vous gardez bien vôtre langue, vous êtes bien gardé.

IL faut peu de Loix à ceux qui parlent peu, un ignorant trouve dans le silence un secret pour ne paroître pas ce qu'il est. Un Sçavant trouve en parlant

peu

peu le moyen de paſſer pour être encore plus habile qu'il n'eſt. Parce qu'étant ſçavant, & parlant peu, & ce peu étant bon, il fait croire qu'il eſt capable de dire encore de meilleures choſes. Un Politique en parlant peu ſe fait reſpecter de ſes Inferieurs, comme un homme myſterieux ; ſe fait admirer de ſes Superieurs, comme un homme d'une prudence extraordinaire ; ſe fait aimer de ſon Maître, comme un homme à qui l'on peut confier ſans danger ſes ſecrets les plus importans ; ſe fait eſtimer de ſes amis, comme un homme d'une diſcretion parfaite ; & enfin ſe fait craindre de ſes ennemis, parce qu'ils ſe perſuadent qu'il eſt comme le Soleil, qui ſe cache pendant qu'il fait des foudres ; c'eſt-à-dire, que ſon ſilence marque qu'il machine pour les détruire, quelque deſſein d'autant plus dangereux qu'il ne paroiſt pas. Peut-on ſe mieux garder ? Je me ſouviens d'avoir lû l'hiſtoire d'un Rabin nommé Jehuda, qui alla un jour en une Place publique & cria qu'il avoit du vray or potable capable de donner une vie longue & heureuſe. A cette nouvelle, chacun courut chez luy, & une grande multitude de gens s'y étant aſſem-
biez,

lez, il leur ouvre la Bible, & leur fait re ces paroles du Pſ. 33. *Quis eſt homo ui vult vitam, & diligit dies videre bo- os?* Il n'y en eut pas un qui ne luy ré- ondit que c'étoit luy. Hé bien, leur it-il, vous n'avez qu'à bien obſer- er ce qui eſt dans ces paroles ſuivan- es. *Probibe linguam tuam à malo, & labia tua ne loquantur dolum*, voilà, leur ajoûta-t'il, mon or potable, de la vertu duquel vous ne devez pas douter, puiſque c'eſt Dieu mê- me qui nous le donne dans l'Ecritu- re Sainte, & ainſi en gardant bien nôtre langue, nous nous garderons e pluſieurs dangers qui s'oppoſent à ôtre repos dans la vie civile, & à ôtre perfection dans la vie Chrétien- e. On a dit mille belles choſes ſur ette matiere, & on en pourra dire ſi on veut une infinité d'autres; mais ne étude de ſoy-même, un examen e ce qui ſe paſſe dans le monde, une tention ſerieuſe ſur l'utilité qu'on a rée du ſilence pendant le cours de ſa e, ou des dommages qui ont ſuivi trop parler, feront plus d'impreſ- on que tout ce qu'on en pourra dire. our moy j'ay obſervé depuis pluſieurs nnées une conduite là-deſſus, dont me ſuis toûjours bien trouvé. La

voi-

voicy. Il ne ſe paſſe point de jour, que je ne m'étudie à me taire dans de certaines occaſions, où je pourrois parler ſans agir contre la bien-ſéance, & ſans être en danger de me faire aucun tort. Je trouve toûjours dans ce ſilence un je ne ſçay quoy de plus ſûr pour moy que ſi je parlois; & je ſors de ces occaſions plus content que ſi j'avois parlé. Je prie ceux qui liront ces remarques de faire cet eſſay, & je ſuis le plus trompé du monde, s'ils n'en tirent la même ſatisfaction d'eſprit que moy. C'eſt le meilleur avis qu'on puiſſe leur donner ſur cette matiere.

XXII.

Mettez les faveurs que vous ferez ſous vos pieds, & celles que vous recevrez ſur vôtre cœur.

LAiſſez la memoire du bien que vous avez fait ſeulement à celuy qui l'a reçû, laiſſez l'oubli du bien qu'on vous a fait ſeulement à celuy de qui vous l'avez reçû. Oubliez les faveurs que vous ferez, ſi vous voulez en meriter une juſte reconnoiſſance. Reſſou-
venez-

enez-vous des faveurs qu'on vous fe-
a, si vous voulez en témoigner une
uste reconnoissance.

XXIII.

Les Loix sont des toiles d'araignées.

C'Est-à-dire qu'elles n'arrétent que les petites gens; mais les grands, les riches passent au travers, & s'échapent à leur autorité. On trouve pour eux des accommodemens. En voicy un exemple. Cambise étant devenu amoureux d'une de ses sœurs, & ayant resolu de l'épouser; comme c'étoit une chose nouvelle, & contraire aux mœurs des Perses, il assembla les Jurisconsultes pour sçavoir s'il n'y avoit point de Loy qui permît un tel mariage; tous répondirent en gens d'honneur, que bien loin d'y en avoir, cela étoit expressément défendu: Mais parce que leur vie couroit grand risque pour une réponse si hardie; ils ajoûterent tous en Courtisans lâches & flatteurs, qu'en recompense, il se trouvoit une autre Loy, qui permettoit aux Rois de Perse de faire tout ce qu'ils voudroient. Mais ce qu'on dit de la foiblesse des Loix n'est

pas

pas ſi general qu'il ne ſe trouve des exceptions. L'antiquité, auſſi-bien que nôtre temps, a donné des Princes qui en ont été tres-rigides obſervateurs. Entre pluſieurs exemples je ne choiſis que celuy cy. Zaleuque ayant ordonné chez les Locriens que celuy qui ſeroit convaincu d'adultere perdroit les deux yeux ; ſon fils étant tombé dans cette faute, pour mettre la Loy en execution, il luy fit crever ſeulement un œil, & s'en creva un autre à ſoy-même.

XXIV.

La nature ne fait rien en vain.

TOutes ſes productions ont leur fin. Cette fin ne nous eſt pas toûjours connuë ; mais elle n'en exiſte pas moins. *Multa ſunt quæ nos Deus mirari voluit, ſcire noluit.* Ceux qui ont étudié avec une particuliere attention les reſſorts de cette nature, y ont découvert des ſecrets qui nous font conjecturer qu'il y en a bien d'autres qui ſe dérobent à nôtre connoiſſance. Par exemple, à voir la difference qui ſe trouve pour la groſſeur & la grandeur en-

ntre les corps de tous les hommes; croiroit-on qu'il y ait dans chacun de ces corps une grandeur & une grosseur proportionnée? Cependant on y remarque une admirable proportion, que la nature suivant son cours ordinaire ne manque jamais d'y faire trouver. Vitruve est un de ceux qui ont le mieux remarqué cette proportion. Voici ce qu'il en dit: Pour que l'homme soit formé d'une parfaite grandeur, il ne doit pas passer sept pieds de long. L'homme se couchant sur terre, la face vers le Ciel, & étendant les bras & les mains, les jambes & les pieds autant qu'il peut, fait une figure ronde dont le nombril est le centre. La face de l'homme, à prendre du bas du menton jusques à la premiere racine des cheveux vers le front, doit avoir de longueur une dixiéme partie de tout le corps. La plus grande jointure du pouce est la mesure de la hauteur de la bouche, quand elle est entierement ouverte. La plus petite jointure du pouce est la distance de la lévre jusques au bout du nez. La grande jointure du second doigt nommé index, est la longueur du front à prendre depuis le haut des sourcils jusques à la premiere racine des cheveux. Les deux plus pe-

petites jointures du même doigt ſont la longueur du nez depuis le bout juſques aux ſourcils. La hauteur du front, la longueur du nez, & la longueur des lévres doivent toûjours être égales. La groſſeur de l'homme, à le ceindre deſſous les bras, doit être la moitié de ſa longueur. Pline dit que l'homme ne croît que juſques à 21. an; & que quand l'enfant a trois ans, il a la moitié de la hauteur qu'il pourra avoir dans la ſuite.

XXV.

On a dit d'un homme naturellement liberal, & qui cependant ne veut point prodiguer, il aime mieux contraindre la generoſité de ſon humeur que de tomber dans un état, où il ait beſoin de celle d'un autre.

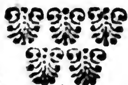
IL faut, quand on donne, que la main ſoit ouverte, mais non pas percée; qu'il en ſorte quelque choſe, mais qu'il n'en tombe rien, c'eſt-à-dire, il faut donner avec prudence & avec attention. La liberalité donne; la prodigalité perd. La diſcretion rend la liberalité utile; l'imprudence rend la prodigalité dom-

dommageable. La liberalité fait des amis; la prodigalité ne fait que des ingrats.

XXVI.

La coûtume impose à nôtre goût.

TOut se regle par la mode jusques à nôtre goût. Si nous voyions à present un homme avec un chapeau haut & pointu, rien ne nous paroîtroit plus ridicule. Pourquoy? c'est que ce n'est pas la mode. Nous n'allons pas où il faut aller; mais où l'on va. La coûtume fait les bien-séances, & les bien-séances font ce qui plaît; & ainsi nôtre goût qui trouve bon ce qui est selon la bien-séance, & qui trouve mauvais ce qui est contre, se regle donc par la coûtume.



XXVII.

Dans une Conference qui se fit en Angleterre en l'Assemblée generale des Etats entre la Noblesse & le Peuple touchant un Rolle de Comptables, on demanda que les terres dont ils joüissoient pûssent être arrétées pour les arrerages deûs à la Reyne. Sur quoy le Peuple étant d'avis que cela s'entendît de l'avenir, & non pas du passé; le grand Thresorier prit la parole & dit: quoy, Messieurs, si vous aviez perdu vôtre bource en chemin, lequel des deux voudriez-vous faire, ou regarder devant, ou derriere vous?

IL vouloit marquer par ces paroles que l'on devoit payer à la Reyne ce qui étoit resté en arriere, c'est-à-dire, les arrerages. Disons quelque chose de l'Angleterre.

L'Angleterre est un Royaume de l'Europe & une Isle des plus grandes de l'Ocean. Sa Capitale c'est Londres, sa principale riviere, c'est la Tamise, on n'y rencontre aucuns loups; les uns disent que c'est par une antipathie secrette; les autres, que comme la Noblesse y aime extré-

me-

nement la chasse, elle y a détruit tous ces animaux, & que ceux qui étoient exilez ne pouvoient revenir, qu'en apportant un certain nombre de testes de loups. Le Peuple y est cruel, seditieux, & ennemy des Etrangers, la prosperité le rend insolent.

Anglica gens est optima flens, sed pessima ridens.

Le langage Anglois est un mélange de vieux Saxon, de vieux Normand, & de François, avec un peu de l'ancien Breton, du Latin & du Danois. Ils ne comptent point leurs années selon la reformation du Calendrier faite en 1582. par le Pape Gregoire XIII. Jules Cesar est le premier des Romains qui soit entré en Angleterre; il la rendit tributaire à la Republique. Jacques VI. reünit l'Angleterre, l'Ecosse, & l'Irlande en une seule Monarchie sous le nom de la Grande Bretagne; les Anglois firent mourir en 1649. Charles I. son fils & son successeur, attentat que tous les peuples ont regardé avec horreur. Farfax & Cromvel furent les principaux Ministres de ce parricide. Le Roy d'Angleterre prend la qualité de Roy de

 Fran-

France. En voicy la raison. Aprés Philippe le Bel, trois de ses enfans succederent à la Couronne, Loüis Hutin, Philippe le Long & Charles le Bel, qui moururent sans laisser enfans mâles; ce qui donna occasion au Roy d'Angleterre de disputer la Couronne de France, pretendant qu'elle luy appartenoit par droit de representation à cause de la fille de Philippe le Bel Reyne d'Angleterre. Pour terminer ce differend, il se fit une assemblée considerable des Etats de France, d'Angleterre, & de plusieurs autres Princes; où l'on decida en faveur de la Loy Salique qui en France ne permet pas que la Couronne tombe en quenoüille; c'est-à-dire, que le Royaume soit gouverné par des femmes. C'est dans cette assemblée qu'on appliqua à cette Loy ces mots, *Videte lilia agri, quæ neque laborant, neque vent.* Le Parlement d'Angleterre a beaucoup de part au gouvernement. Les Anglois disent avoir reçû la foy de Joseph d'Arimathie. La pureté de cette foy s'y est conservée jusques à Henry VIII. qui y introduisit l'heresie aprés avoir été excommunié par Clement VII. à cause qu'il avoit repudié son Epouse legitime Catherine d'Ara-

d'Aragon, pour épouser Anne de Boulen. Il faut lire là-dessus Sanderus & Varillas.

XXVIII.

Ne parlez jamais de ce que vous ignorez, parlez peu de ce que vous sçavez.

IL ne faut jamais se mesler de raisonner sur ce qu'on ne sçait pas, si l'on ne veut pas s'exposer à se faire traiter de ridicule. Megabyse un des plus grands Seigneurs de la Cout du Roy de Perse étant allé un jour visiter Appelles jusques en sa boutique, voulut dire son sentiment sur ses ouvrages; Appelles lui dit hardiment : vois tu ces ieunes garçons qui broïent mes couleurs, quand tu ne disois mot, ils t'admiroient à cause de tes beaux habits & de tes riches chaînes; mais depuis que tu as commencé à parler, ils se sont pris à rire en se mocquant de toi, de ce que tu veux discourir des choses que tu ne sçais pas. Je parle ailleurs du silence.

XXIX.

Socrate se sentant émû de colere contre son Valet qui avoit fait quelque faute, luy dit, je te maltraiterois, si je n'étois pas en colere.

LEs châtimens tranquiles & sans emportement font plus d'impression que s'ils étoient accompagnez de la colere, parce qu'ils paroissent plus justes & plus raisonnables. Le châtiment qui vient d'un homme irrité, est plûtôt regardé comme une vengeance furieuse que comme une correction charitable. Un homme en colere est comme un insensé, qui ne sçait ce qu'il fait, & par consequent, dont toutes les actions sont sans raison.

Impedit ira animum, ne possit cernere verum.

Les naturels les plus sujets à la colere, sont ceux à qui toutes choses rient, & qui sont le plus dans les delicatesses de la vie. La moindre petite resistance les enflamme & les irrite. On dit que le

le vin doux fait le plus fort de tous les vinaigres. *Guardati d'aceto di vino dolce*, disent les Italiens. La colere la plus aigre & la plus dangereuse est celle qui sort d'un sujet dont la vie est molle & delicieuse. Les plus foibles sont les plus susceptibles des mouvemens de cette passion ; nous l'experimentons dans les enfans, les femmes, les ignorans, les malades & les vieillards. *Nusquam sine dolore ægra tanguntur*. On a attribué ce bon mot de Socrate à Cherillus ; je ne sçai si c'est ce Poëte, qui vivoit du temps d'Alexandre le Grand, & qui ayant convenu qu'il recevroit un écu pour chaque bon vers de sa façon, & un soufflet pour autant de mauvais qu'il en feroit, il fut si bien payé des derniers, qu'il mourut sous la main de ses debiteurs.

Socrate étoit d'Athenes, fils d'un Lapidaire & d'une Sage-Femme, & fut disciple d'Anaxagore. Il combattit dans sa jeunesse avec beaucoup de courage pour sa Patrie ; & dans la suite de son âge il s'appliqua entierement à la Philosophie Morale. Il y fit un si grand progrés, que l'Oracle le declara le plus Sage de toute la Grece. Aussi étoit-il si homme de bien que des Sçavans l'ont regardé

comme un modele d'une perfection digne d'un Chrétien. Erasme en a eu si bonne opinion, qu'il a ozé dire dans un de ses Dialogues, qu'à peine pouvoit-il s'empêcher de dire, ô Saint Socrate, priez pour nous. *Vix mihi tempero quin dicam, Sancte Socrates, ora pro nobis.* Socrate, quoi que tres-habile proposoit toûjours ses opinions comme des doutes. *Ita disputat Socrates, ut nihil affirmet, refellat alios.* Il se moquoit de la pluralité des Dieux du Paganisme; c'est pourquoi il fut accusé d'impieté, & fut contraint de boire du jus de Ciguë, dont il mourut âgé de 70. ans en la xcv. Olympiade. Il étoit si prudent, que prévoyant toutes choses, on a crû qu'il avoit un demon familier; mais son demon n'étoit autre chose que son attention sur le present, ses reflexions sur le passé, & sa penetration dans l'avenir fondée sur des conjectures que lui donnoit l'étude du monde. Je l'ai dit bien des fois, & je le dirai toûjours; c'est une étude bien utile que l'étude du monde; avec elle on devient plus penetrant dans l'avenir que les plus profonds Astrologues, & plus éclairé dans les choses presentes que les plus rusez poli-

olitiques. Quand on connoît bien le monde, les choses subites ne vous surprennent point, les dissimulées ne vous trompent point, les hardies ne vous ébranlent point, les éclatantes ne vous imposent point, & les grandes ne vous abaissent point; supposé que les passions ne dementent point cette connoissance. Je finis par une condition qui ne se trouve gueres, quand je dis, supposé que les passions ne dementent pas cette connoissance. C'est le défaut de cette condition qui dans la pratique rend nos connoissances si inutiles, que nous pouvons dire chacun avec verité ces paroles que Socrate disoit souvent par un mépris de lui-même, *je ne sçai qu'une chose, c'est que je ne sçai rien.*

XXX.

Une femme fort spirituelle disoit un jour qu'elle rendoit graces à Dieu tous les soirs de son esprit, & le prioit tous les matins de la preserver des sottises de son cœur.

L'Esprit connoît, le cœur aime ou hait; l'esprit a ses lumieres; le

cœur a ſes paſſions. Chacun veut être maître, & enfin le plus fort l'emporte; les exemples, les habitudes, les ſens ſe mettent du parti du cœur, & lui ſoûmettent les raiſonnemens de l'eſprit. Rien de plus facile que de faire de belles reflexions; rien de plus difficile que de les ſuivre. Ah que la victoire des paſſions eſt glorieuſe pour celui qui la remporte, dit un Philoſophe, accompagnant cette reflexion d'un grand nombre de fortes raiſons, contre leſquelles on ne peut rien dire. Mais patience, niez-lui cependant ſa propoſition avec quelque marque de mépris pour lui; Voilà nôtre Philoſophe vaincu par la colere, malgré ſes beaux ſentimens. On dit les plus belles choſes du monde ſur le mépris des richeſſes pendant que l'on eſt bien fâché de n'en avoir point, ou que l'on s'inquiete pour les conſerver, ou que l'on ſeroit au deſeſpoir ſi on les avoit perduës. De bonne foi l'eſprit de l'homme eſt bien gaſcon! On a dit: Les erreurs du cœur ſont bien plus dangereuſes que celles de l'imagination. L'imagination produit des extravagances que le jugement ſçait corriger: le cœur nous porte au mal & nous y attache

ache malgré toutes les lumieres du jugement. *Video meliora, proboque, deteriora sequor.*

XXXI.

Le Roy Archelaüs voulant rabattre le babil assez ordinaire aux Barbiers : un jour que le sien lui disoit, Sire, comment voulez-vous que je vous fasse la barbe ? sans dire mot, repliqua le Roy.

UN homme fort enjoüé me disoit un jour, je ne suis pas fâché qu'un Barbier m'entretienne en faisant auprés de moi son métier, pourvû qu'il ne m'interroge pas. Les Barbiers aiment à parler, parce qu'ils sçavent des nouvelles bonnes ou mauvaises, fausses ou vrayes : ils sçavent des nouvelles, parce qu'ils en entendent beaucoup dire. Quand on est entré dans la Boutique d'un Barbier, si l'on trouve la place prise, on regarde les images qui y sont ; mais comme on ne change pas tous les jours d'images, on les regarde seulement la premiere fois ; & dans la suite on cause, & de quoi causer, sinon de la guerre & autres nouvelles publiques ?

Ira-t-on entretenir des gens qu'on ne connoît pas de ſes affaires particulieres ? On dit donc des nouvelles ſur les affaires d'Etat : le Barbier qui les entend, les reçoit avec credulité, les va debiter avec confiance, & moi je les reçois avec bonté, ſans avoir deſſein d'en faire mon profit. Je dis que je les reçois avec bonté ; Car autrement ce ſeroit être bien temeraire de rejetter avec mépris ce que vous donne un homme qui vous tient le coûteau ſur la gorge.

Archelaüs étoit Roy de Lacedemone & mourut l'an 3204.

XXXII.

Quand on conſeille la vertu aux autres, on augmente les raiſons que l'on a de la pratiquer.

GRande foibleſſe, ou grande malice, de ne pas pratiquer le bien, dont on conſeille la pratique aux autres ! c'eſt pourquoi on a raiſon de dire, *dicta factis deficientibus erubeſcunt.* Vous pretendez que je vous croye quand vous me conſeillez la vertu, & il

il me paroît que vous ne vous croyez pas vous-même ; comment voulez-vous que je sois persuadé que vous croyez ce que vous me dites, puisque vos actions me convainquent que vous croyez le contraire ? Est-ce que vous avez dessein par vôtre conduite opposée à vos maximes d'augmenter le merite de ma foy ? En conseillant la vertu aux autres vous augmentez les raisons que vous avez de la pratiquer, parce que vous vous prouvez à vous-même par ce conseil, que vous en connoissez le merite, que vous sçavez l'obligation dans laquelle tous les hommes sont de la suivre, que vous n'ignorez pas les moyens de s'acquiter de cette obligation, & qu'enfin vous devez montrer par vôtre exemple la pratique de ce que vous conseillez aux autres de faire. Voici une maxime bien necessaire dans le monde, & qu'on a bien des occasions de pratiquer. *Faites ce qu'ils disent & non pas ce qu'ils font.*

XXXIII.

Loüis XI. qui ne vouloit point d'autre conseil que lui-même, allant un jour à la chasse monté sur un tres petit cheval, le sieur de Bresay Senéchal de Normandie qui l'accompagnoit, lui demanda où il avoit pris un si puissant cheval & si fort? Comment, dit le Roy, il est tres foible & tres petit. Sire, lui repartit Bresay, il faut qu'il soit bien fort, car il vous porte avec tout vôtre conseil.

LOüis XI. Roy de France étoit fils de Charles VII. Il nâquit à Bourges en 1423. sa passion dominante étoit celle de regner; c'est pour la contenter qu'il fit la guerre à son pere. Etant Roy, il fit mourir le Connétable de S. Paul, le Duc de Nemours, & enfin il détruisit si bien tout ce qui pouvoit affoiblir l'autorité Royale, qu'on disoit de lui, qu'il avoit mis les Rois hors de Page. Il étoit penetrant, politique, vindicatif, & défiant. C'est sa défiance qui l'empêchoit de prendre conseil de personne dans ses affaires les plus importantes. La dissimulation faisoit le

plus fin de sa politique; il disoit souvent, *celui qui ne sçait pas dissimuler, ne sçait pas regner*, il établit la commodité des Postes & donna la naissance à l'Ordre de S. Michel. Ce fut lui, si nous en croyons Robert Gaguin, qui institua la Salutation Angelique à midi pour demander à Dieu la paix par l'intercession de la Sainte Vierge. Je ne sçai si c'est par avarice ou par negligence, qu'il étoit ordinairement fort mal vétu, quoi qu'il en soit; l'histoire nous apprend qu'il se rendit méprisable par ses méchans habits & ses chapeaux gras. * On trouve dans les Registres de la Chambre des Comptes un article de vingt sols pour deux manches neuves dont on rhabilla l'un de ses vieux pourpoints, & un autre de quinze deniers pour graisser ses bottes. C'est le premier qui a rendu les Suisses pensionnaires de la France.

* M. L. V. t. 8.

XXXIV.

Diogene disoit qu'en considerant la Philosophie, la Politique & la Medecine, il prenoit l'homme pour le plus sage de tous les animaux; mais qu'en voyant d'autre côté les Devins, les Astrologues, & les Interpretes de songes, il le prenoit pour le plus fou.

ON trouvera dans les Remarques qui sont dans cet Ouvrage & dans un entretien curieux & nouveau contre l'Astrologie Judiciaire de quoi confirmer la pensée de ce Philosophe.

Diogene étoit de Sinope Ville de Paphlagonie dans l'Asie Mineure. Il nâquit l'an de Rome 341. On dit qu'ayant été convaincu de faire de la fausse monnoye, il fut chassé de sa Patrie & se retira à Athenes, où il étudia sous Antisthenes Fondateur de la Secte des Ciniques. Il embrassa ensuite une pauvreté volontaire, preferant aux richesses le repos & la liberté de l'esprit. Un tonneau étoit sa maison; une besace, un bâton, & une écuelle, étoient tous ses meubles, ençore rompit-il l'écuelle

comme une chose inutile, aprés qu'il eut veu un jeune païsan boire dans le creux de sa main. Les Auteurs rapportent diversement sa mort. Les uns disent qu'il mourut d'une morsure de chien; les autres d'avoir mangé un pied de bœuf crû; quelques autres qu'il se fit mourir lui-même en retenant son souffle. Quoiqu'il en soit, tous conviennent qu'il a vécu 90. ans. Monsieur de la Motte le Vayer a fait une Dissertation fort curieuse sur la vie de ce Philosophe, & sur les sentimens qu'on doit avoir de sa Morale. Cette Dissertation se trouve dans son Livre intitulé, *De la vertu des Payens*.

Les Réponses de Diogenes étoient tres ingenieuses & tres subtiles, & ses corrections fort à propos. Voici les meilleures. Voyant un jour Dioxippus, qui faisoit son entrée sur un Chariot de Triomphe dans la Ville, pour avoir gagné le prix aux jeux Olympiques, & remarquant qu'il avoit toûjours les yeux attachez sur une jeune Damoiselle, Voyez, dit-il à ceux qui étoient auprés de lui, nôtre Champion victorieux & triomphant qu'une jeune fille emmene où elle veut par le colet.

Ale-

Alexandre l'ayant trouvé dans son tonneau exposé au Soleil, lui demanda s'il vouloit quelque chose de lui, je ne te demande autre chose, lui répondit-il, sinon que tu t'ôtes de devant moi pour me rendre mon Soleil. Alexandre surpris de ces paroles dit, si je n'étois Alexandre, je voudrois être Diogene.

Quand on lui demandoit de quel païs il étoit, il répondoit qu'il étoit Cosmopolite, c'est-à-dire, habitant de tout le monde. Anaxagore montroit le Ciel du bout du doigt, lors qu'on lui faisoit la même demande.

Platon ayant défini l'homme un animal à deux pieds qui n'a point de plumes, Diogene pluma un coq, & le jettant dans l'école dit, voila l'homme de Platon.

Trouvant un bain fort sale, où se va-t-on baigner, dit-il, au sortir d'ici?

Il nommoit un mauvais Musicien, le coq, parce que quand il chante, disoit-il, tout le monde se leve.

Etant blâmé d'avoir versé du vin de son verre, il repartit, j'aime mieux le verser qu'à ce qu'il me verse.

Il disoit que pour faire un homme de bien, il faut qu'il ait de bons amis

amis & de méchans ennemis, parce que ceux-là lui apprendront à faire le bien, & ceux-ci l'empêcheront de faire le mal.

Il dit aux Myndiens qui avoient une petite Ville, & de tres grandes portes: Myndiens, fermez vos portes, de peur que vôtre Ville ne sorte par icelles.

Un jour lavant des choux & voyant passer Aristippe, il lui dit, si tu sçavois vivre de choux, tu ne ferois pas la cour à un Tyran; Aristippe lui répondit, si tu sçavois vivre avec les Rois, tu ne laverois pas des choux.

Voyant par un écriteau que la maison d'un Prodigue étoit à vendre, il assûra qu'il se doutoit bien que les excés de ce logis lui feroient enfin vomir son maître.

Sur le refus qu'il fit d'aller trouver Alexandre qui le demandoit, Perdicas le menaça fierement de le tuer s'il n'obeïssoit: hé bien, répondit-il froidement, vous ne ferez pas un grand coup, une araignée en peut bien faire autant.

Un jour paroissant en plein midi dans une place publique avec une lanterne à la main, il répondit à ceux qui lui demandoient ce qu'il en vouloit faire, qu'il cherchoit un homme de bien.

Com-

Comme il n'avoit aucun serviteur, quelqu'un lui demanda qui enterreroit son corps aprés sa mort? ce sera, répondit-il, celui qui aura besoin de ce logis-ci. Ses amis lui demanderent comment il vouloit être enseveli? il témoigna qu'il desiroit qu'on jettât son corps sans l'enterrer; quoi, lui dirent-ils, voulez-vous être dévoré par les bêtes? non, repartit-il, vous mettrez mon bâton prés de moi, afin que je les puisse chasser. Comment le feriez-vous? vous n'aurez alors aucun sentiment, lui dit-on, hé bien donc, repliqua-t-il, qu'aurois-je à craindre de leurs morsures? c'est folie de s'en inquieter.

XXXV.

Quelques precautions jalouses que prenne un Prince, il ne peut jamais faire perir celui qui sera son successeur.

CE bon mot me fait ressouvenir d'une ancienne maniere de deviner l'avenir appellée *Alectriomancie*, & dont un Prince se servit pour connoître celui qui lui devoit succeder, afin de le faire mourir. Cette divination

se

se pratiquoit par le moyen d'un coq qui mangeoit des grains de bled posez sur les lettres de l'Alphabet. Voici en quoi consistoit la ceremonie de cette superstition. On divisoit un certain lieu en parties égales, & à chacune de ces parties on écrivoit une lettre de l'Alphabet, ensuite aprés avoir mis un grain de bled sur chaque lettre on faisoit entrer un coq, & on prenoit garde aux lettres, dont il avoit premierement avallé les grains, puis on tiroit des conjectures. Le Prince dont je viens de parler qui se servit de cette divination, fut l'Empereur Valens, qui fit cruellement mourir ceux qui s'appelloient Theodose, Theodore, Theodate, Theodule, & Theodiste; à cause que le coq avoit mangé les grains qui s'étoient trouvez sur ces quatre lettres t, e, o, d. Il eut neanmoins malgré ses cruelles precautions Theodose le Grand pour successeur. Cette divination m'excite à parler ici de toutes celles qui ont été en usage chez les Anciens, & qui sont venuës à ma connoissance. Je vais les y mettre par ordre Alphabetique; mais ce ne sera pas sans indignation contre ceux qui ont ou introduit, ou pratiqué ces ridicules superstitions.

Aëromancie. Ce mot comprend toutes les divinations qui se font par l'inspection de ce qui se passe dans l'air, comme par les spectres qui y paroissent, par les tonnerres qui s'y font entendre, ou par les oyseaux qu'on y voit voler. Je parlerai dans la suite de ces differentes especes d'aëromancie.

Alomancie. Divination par le sel. Elle est encore en usage à present. Bien des gens regardent une saliere renversée comme un tres mauvais augure. Les anciens Payens ont été les auteurs de cette superstition. Ils croyoient que le sel étoit sacré & divin. Voici une remarque fort curieuse qu'a fait Monsieur Dacier sur cette matiere dans l'explication de l'Ode 16. du Livre second d'Horace. Les Anciens
„ croyoient que le sel étoit sacré, c'est
„ pourquoi Homere l'a appellé divin;
„ & Platon θεοφιλὲς σῶμα. Ils sanctifioient même leurs tables par les salieres. Arnobe, *Sacras facitis mensas salinorum appositu & simulacris deorum.* Vous sanctifiez vos tables en y mettant les salieres & les statuës des Dieux. De là vient que si on avoit oublié de mettre la saliere, la table étoit prophanée, & l'on étoit

„ me-

menacé de quelque malheur, aussi- «
bien que quand on la laissoit sur la «
table, & qu'on s'endormoit avant «
que de l'avoir serrée. Festus rap- «
porte sur ce sujet l'histoire d'un Po- «
tier, qui fut puni tres severement «
de la même faute. Car s'étant mis «
à table avec ses amis prés de la four- «
naise toute allumée, & s'étant en- «
fin endormi plein de vin & acca- «
blé de sommeil, un débauché qui «
couroit la nuit, vit la porte ouver- «
te, entra, & jetta la saliere au mi- «
lieu de la fournaise : ce qui causa «
un tel embrasement, que le Potier «
fut brûlé avec la maison, & tous «
ceux qui étoient dedans. Les Po- «
tiers depuis ce temps-là n'oserent «
plus se servir de saliere. Cette su- «
perstition trouve encore place aujourd'hui dans l'esprit de beaucoup de personnes, même fort spirituelles, qui ne peuvent s'empêcher d'avoir du chagrin, si un Laquais a oublié une saliere, ou s'il en a versé le sel. Les Romains avoient pris ce scrupule des Grecs, qui avoient une veneration singuliere pour la table. C'est sur cela qu'est fondé le reproche qu'Archilochus fait à son beau-pere Lycambe, en ces termes : Tu as violé ton serment,

ment, tu as prophané le ſel & la table. J'ajoûterai à cette remarque, que des Hebreux même ſont aſſez ridicules pour dire chez Lyranus que la femme de Loth fut changée en une ſtatuë de ſel, parce que lors que ſon mari traita les Anges, elle n'avoit pas mis du ſel ſur la table, à cauſe de la haine qu'elle portoit aux Etrangers. Les Prêtres d'Egypte n'en mettoient jamais ſur leurs tables, parce qu'ils pretendoient que c'étoit l'écume de leur grand ennemi Typhon.

Alphitomancie. Elle ſe faiſoit par l'orge, le froment, ou par la farine dont on ſe ſervoit dans les ſacrifices.

Alveromancie. C'étoit à peu prés la même choſe que l'Alphitomancie. Elle ſervoit à découvrir les larcins des Eſclaves ſoupçonnez. Pour la pratiquer on les menoit aux Preſtres qui leur donnoient une croûte de pain enchantée, laquelle leur demeurant dans la gorge étoit une marque qu'ils étoient coupables du larcin dont on les ſoupçonnoit. C'eſt ce qui donna occaſion à un Ancien de dire voyant quelqu'un qui mangeoit toute la croûte du pain, que c'étoit pour prouver qu'il

qu'il étoit homme de bien. L'art de deviner dont ſe ſervit Eſope en beuvant & en faiſant boire de l'eau chaude à ceux qui étoient ſoupçonnez avec lui d'avoir mangé les figues de ſon Maître, étoit une divination bien plus naturelle.

Amniomancie. C'eſt une divination que les Sage-Femmes ont introduite pour connoître la fortune de l'enfant qui vient de naître par la conſideration de la membrane que les Grecs appellent *amnios*, dont il eſt quelquefois revétu. Cette ſuperſtition a donné lieu au proverbe qui eſt ici en uſage, quand pour témoigner qu'un homme a du bon-heur, on dit qu'il eſt né coëffé. Chez les Romains les Avocats achetoient bien cher cette coëffe, ſe perſuadant qu'elle étoit d'un grand ſecours pour gagner les cauſes qu'on plaidoit. Monſieur Naudé nous apprend dans ſon Apologie des grands hommes accuſez de magie, qu'il y a des Superſtitieux qui pretendent que les enfans qui naiſſent aux jours des Quatre-temps apportent ordinairement leurs coëffes avec eux.

Anagrammatiſme. Elle ſe fait en cherchant dans les lettres d'un nom quelque choſe qui doive arriver à celui dont on fait

fait l'Anagramme; comme on pretend qu'il arriva à un nommé André Pujon qui fut pendu à Rion, aprés qu'on eut trouvé dans son nom ces trois mots; *pendu à Rion.*

Antropomancie. Cette divination consistoit dans l'inspection des entrailles des hommes immolez. Heliogabale & Julien l'Apostat la pratiquoient, si nous en croyons quelques Historiens. Aprés la mort de celuy-cy on trouva dans des caves, dans des puits & dans d'autres lieux secrets du Palais d'Antioche plusieurs corps d'hommes égorgez, ausquels on avoit arraché les entrailles. Il avoit fait bâtir dans la Ville de Carres un Temple, dont l'entrée étoit connuë à lui seul & aux Ministres de sa cruauté; c'étoit là qu'il faisoit ses sacrifices de corps humains pour en contempler les entrailles. Peu de temps aprés sa mort on trouva dans ce Temple le corps tout frais d'une femme fenduë depuis la poitrine jusques au ventre, & penduë par les cheveux à une poutre.

Apantomancie. Divination par les choses qu'on rencontre. Monsieur Gassendy parlant de Tycho-brahé dans la vie qu'il en a fait, dit que si ce sçavant hom-

homme rencontroit en sortant de chez-lui une vieille, ou un liévre, il prenoit cette rencontre à mauvais augure, & retournoit dans sa maison. On apprend dans Horace l. 3. Od. 27. que c'étoit un présage funeste de rencontrer une chienne pleine, ou une louve rousse, ou un renard, &c. sur son chemin. Pierre de Blois Archidiacre dit Ep. 65. qu'il y a des gens qui croyent que c'est un méchant présage de rencontrer une femme échevelée. * Le Comte d'Armagnac avoit la même opinion de la rencontre d'un Anglois.

Arcomancie. Elle se faisoit par la consideration des nüées.

Arithmancie. Elle consistoit à examiner les nombres. Les Grecs pretendoient que la victoire étoit pour celui dont le nom contenoit un plus grand nombre de lettres, & qu'à cause de cet avantage Hector fut vaincu par Achilles. Mais pourquoi le même Hector, dont le nom Grec ne contient que cinq lettres, fut-il victorieux de Patrocles dont le nom en contient neuf?

Aruspicine. Ce mot vient des mots Latins *ara*, & *inspicio*; parce que cette divination consistoit dans la considera-

 tion

* Matth. Vie de Loüis XI.

tion des entrailles des hosties. Elle en comprenoit d'autres dont je parleray dans la suite. Les Anciens pratiquoient souvent cette maniere de deviner, quoi-qu'il soit tres vrai que c'étoit un grand abus, & que tout ce qu'on peut accorder à la cabale de ces fameux Aruspices, c'est qu'ils pouvoient avoir par l'inspection des entrailles des animaux quelque legere connoissance des qualitez de l'air, des eaux, ou de la terre qu'ils habitoient; mais le peuple qui aime de l'extraordinaire, ne s'en tenoit pas là. On pretendoit qu'ils avoient la connoissance de l'avenir par la même inspection. On croyoit que les entrailles d'un veau apprenoient mieux le temps auquel il falloit donner bataille, que la capacité d'un Annibal, comme ce grand Capitaine le reprocha au Roy * Prusias. On étoit si persuadé de la verité de ces sortes de predictions, que cette persuasion ne servit pas peu à Agesilaüs pour encourager ses troupes qui étoient intimidées par le grand nombre des ennemis qu'il leur falloit combattre. Voici l'artifice dont se servit cet habile Capitaine, ainsi que nous le rapporte Plutarque dans ses Oeu-

* Cic. l. 1. de divinat.

Oeuvres Morales. Il écrivit à l'envers dans sa main gauche ce mot, *Victoire*, & prenant des mains du Devin le foye d'une bête qu'on venoit d'immoler pour le succés de ses armes, il le mit dans cette même main; puis faisant semblant de faire quelque profonde reflexion, jusqu'à ce que les caracteres des lettres pûssent être imprimez sur la superficie du foye, il le montra ensuite à ses Soldats, comme un présage que les Dieux leur accorderoient la victoire. Ce qui leur rendit le courage qu'ils avoient perdu. On dit que les Hetruriens inventerent cette divination Aruspicine.

Alpidomancie. Divination pratiquée aux Indes, & dont nous apprenons les usages dans des relations de la Floride.

Astragalomancie. Elle se pratique par une espece de sort avec de petits bâtons ou des dez, ou des tablettes écrites & jettées en l'air.

Astrologie Judiciaire. Elle pretend faire connoître comme necessaires les évenemens futurs & contingens par l'inspection des Astres, & sur des principes variables, comme on l'a fait voir depuis peu dans un entretien contre cette superstitieuse science. Voici

 dix

dix Vers de Monsieur D. G. qu'on peut y ajoûter,

Scrutateurs des choses futures,
Curieux des secrets divins,
Ne consultez plus les Devins
Pour apprendre vos avantures.
L'art est faux & pernicieux,
Qui dans les grands chiffres des Cieux
Croit découvrir nos destinées,
Dieu seul comme Roy des humains
Tient le compte de nos années,
Et le destin du monde est l'œuvre de ses
mains.

Astronomie. Elle pretend par des principes universaux & invariables faire connoître la revolution des saisons, le cours des astres, leurs stations, retrogradations, aspects, conjonctions, &c.

Augure. Cette sorte de divination se pratiquoit en remarquant le vol, le chant, & la maniere de manger des oyseaux. Elle a été particulierement défenduë par l'Ecriture Sainte *Levit.* 19. *Deute.* 18. *Jeremie* 27. *Isaïe* 2. Il s'est toûjours trouvé entre les peuples superstitieux quelques grands hommes qui se sont moquez des sottises du Vulgaire,

gaire. Nous en avons un exemple dans Valere Maxime * au sujet de cette divination. Le voici. Publius Claudius étant prest de donner un combat sur la Mer du temps de la premiere guerre Punique, eut recours aux Devins selon la coûtume; mais celui qui nourrissoit les poussins dont on tiroit les augures pour decider sur les affaires les plus importantes, l'avertit, comme d'un tres mauvais présage, qu'ils ne vouloient pas sortir de leur cage pour venir manger; Claudius se mettant en colere les fit jetter dans la Mer, en disant, *puis qu'ils ne veulent pas manger, qu'ils boivent.* Polydore Virgile nous aprend sur la même matiere une histoire qui n'est pas moins agréable que celle de Valere Maxime. Un Juif, dit-il, nommé Mossolame étant dans une armée, & ayant entendu qu'un Augure avoit commandé de s'arrêter pour considerer un oyseau qui voloit, il le tua, sans rien dire, d'un coup de fléche, & voyant que le Devin & plusieurs autres se fâchoient contre lui; il leur dit, Pourquoi « vous mettez-vous en colere? dites- « moi, je vous prie, comment cet « oyseau eut-il pû prédire le succés de «

 « nôtre

* L. 1. c. 6.

„ nôtre voyage ; puis qu'il ignoroit
„ sa propre fortune? Voilà de quelle
„ maniere on devroit combattre ces
sortes d'abus, en s'en moquant ; parce qu'en les combattant d'une maniere serieuse, on leur donne plus de poids qu'ils n'en ont par eux mêmes. Ce sont des erreurs de l'esprit de l'homme si ridicules, qu'elles ne meritent que du mépris. Socrate se moqua aussi agréablement que Claudius & Mossolame, d'un pretendu mauvais présage qu'on vouloit tirer de ce que ses souliers avoient été rongez par des sou-
„ ris ; Il y auroit bien plûtôt de quoi
„ s'étonner, dit-il, si mes souliers
„ avoient rongé les souris. Il faut remarquer que ce présage étoit un augure, quoi qu'il fût tiré des souris ; parce que l'on a pris le mot, *augure*, pour toutes sortes de divinations, ou conjectures. *O mea semper frustra verissima auguria rerum futurarum*, dit Ciceron. Il faut lire là-dessus Festus Pompeïus avec les sçavantes Remarques de Monsieur Dacier sur cet Auteur. La raillerie de Socrate me fait ressouvenir de celle-ci rapportée par Quintilien. Ceux de Terragone ayant envoyé à l'Empereur Auguste des Ambassadeurs pour luy apprendre comme

me un bon présage, qu'un palmier étoit né sur l'Autel du Temple qu'ils lui avoient fait bâtir, ce Prince leur répondit en se moquant, qu'il voyoit bien qu'on ne faisoit gueres brûler de Victimes sur cet Autel.

Axinomancie. Une hache, ou une coignée étoit l'instrument de cette divination. On la fichoit dans un pieu rond, & en observant son branle & son mouvement, on croyoit connoître les auteurs des larcins ou autres crimes. On s'en servoit d'une autre maniere, selon Pline, pour connoître les choses futures.

Blefaromancie. Divination en remarquant le mouvement des paupieres. L'histoire des Incas observe que ceux du Perou prennent à bon augure le tremblement de la paupiere d'en haut.

Botanomancie. Pour pratiquer cette divination on se servoit d'herbes, particulierement de la sauge, en écrivant sur leurs feüilles les demandes & les noms de ceux qui souhaitoient sçavoir l'avenir; puis on les exposoit aux vents, & on remarquoit celles qui n'avoient point changé de place.

Brecomancie. Divination ou augure

en

en remarquant la pluye. Monsieur de la Motte le Vayer dit t. 11. que les Turcs croyent que c'est un bon présage pour eux, si la pluye les surprend en sortant de leur logis.

Cabale. Science occulte, ou doctrine mysterieuse des Rabins. On divise cette science en trois parties, que l'on nomme *Gametria*, *Notarica*, & *Themura*. La Gametrie se pratique en expliquant la transposition des lettres d'un mot. Par exemple, il est dit dans l'Exode, *præcedet te Malachi* (*id est Angelus meus*) les Cabalistes trouvent que cet Ange est *S. Michel*, parce que les lettres du mot, *Malachi*, étant transposées, font le mot, *Michaël*. La Notarique fait de chaque lettre un mot entier, ou explique un mot par un autre, qui contient le même nombre, par exemple, on lit dans le Pseaume 3. ces mots, *multi insurgunt in me*. Parce que le mot Hebreu qui signifie *multi*, est composé d'un R, d'un B, d'un I, & d'un M, de là les Cabalistes conjecturent que ces gens sont les Romains, les Babyloniens, les Ioniens, & les Medes. L'art Themura consiste dans le changement des lettres que l'on fait équivalentes dans de certaines combinaisons.

ſons. Cette ſcience dans ſes trois parties n'eſt qu'un amuſement de petits eſprits, faiſeurs d'Acroſtiches, &c. puiſque dans un même mot on peut trouver differentes explications, par exemple, au lieu de *Michaël*, on peut lire *Chamiel*, *Kimaël*, *&c.* C'eſt-à-dire Ange de feu, Ange de playes, &c. & par les quatre lettres R. B. I. M. on peut entendre les Rabins, les Bactriens, les Iduméens, & les Moabites. Liſez le P. Kircker dans le 2. tome de ſon Oedipus Ægyptiacus.

Capnomancie. Cette divination conſideroit les fumées des ſacrifices & des buchers, leurs tours, leurs élevations, leurs mouvemens droits ou obliques, & leurs odeurs. Theophilacte dit ſur Oſée que les Juifs remarquoient la fumée des ſacrifices en conſiderant ſi elle montoit droit ou non. * Stace parlant du Devin Tireſias qui conſideroit la fumée d'un ſacrifice, dit qu'il embraſſoit les feux qui couronnoient les Autels, & qu'avec un viſage enflammé, il humoit la vapeur qui faiſoit prophetiſer.

Ille coronatos jam dudum amplectitur ignes,

 Fati-

* L. 10. Theb.

Fatidicum ſorbens vultu flagrante vaporem.

Catoptromancie. Cette divination conſiſtoit à faire remarquer par un petit enfant dans un miroir ce qu'on vouloit ſçavoir. Spartian dit que Julien s'en ſervoit. *Carmina prophana incantaverunt, & ea quæ ad ſpeculum dicunt fieri, in quo pueri præligatis oculis incantando futura reſpicere dicuntur.* Si nous en voulons croire Cælius, & le Loyer, Pythagore prévoyoit l'avenir en expoſant à la Lune un miroir concave, ſur lequel il avoit écrit quelques caracteres avec du ſang humain. Aporta nous veut perſuader en ſa magie naturelle que François I. faiſant la guerre à Charles-Quint, un Magicien faiſoit ſçavoir aux Pariſiens ce qui ſe paſſoit à Milan, en écrivant ſur un miroir ce qu'il vouloit qu'ils appriſſent, & l'expoſant à la Lune; de ſorte qu'on liſoit en cet aſtre ce qui étoit écrit ſur le miroir. Je ne ſçai s'il y aura beaucoup de gens qui croiront cette hiſtoire; pour moi, quand je conſidere l'inconſtance & le changement continuel de la Lune, j'ai de la peine à croire qu'elle ſoit aſſez fidelle pour faire part d'un ſe-

secret seulement à celui à qui on veut qu'elle le confie. Cette reflexion est une plaisanterie, me dira-t-on ; mais pourquoi ne pas plaisanter sur des histoires si plaisantes & si badines ?

Castronomancie. On pratiquoit cette divination en prononçant certaines paroles entre les dents au dessus d'un verre plein d'eau, & avec un cierge allumé.

Cephalaionomancie. Pour pratiquer cette divination, on mettoit la tête d'un âne rôtir sur les charbons ardens, en prononçant quelques paroles dessus. Si les mâchoires de cette tête se remuoient, & si les dents faisoient du bruit, on tenoit pour auteur du malefice celui qui en étoit soupçonné. Les Allemands se servoient souvent de cette divination aussi-bien que les Juifs, c'est pourquoi Appion & Tacite reprochoient à ceux-ci qu'ils adoroient la tête d'un âne. Les Lombards se servoient d'une tête de chévre pour cette superstition.

Ceromancie. Cette divination consistoit dans la consideration des differentes figures de la cire fonduë & jettée dans l'eau.

Chiromancie, ou *Chiromance*. (Monſieur d'Ablancour dit le premier & Monſieur de la Chambre le ſecond), c'eſt une divination par l'inſpection de la main. Que de Chiromanciens qui n'exercent cette ſuperſtition que pour faire trafic de galanterie !

Clidomancie. Pour mettre cette divination en uſage on attachoit étroitement une clef ſur la premiere page de l'Evangile de ſaint Jean, de telle ſorte que l'anneau de cette clef paroiſſoit en dehors : puis on faiſoit mettre ſur cet anneau les doigts de ceux qui s'informoient de quelque choſe, & aprés avoir prononcé quelques paroles, & exprimé le nom de celui qui étoit ſoupçonné ; s'il étoit innocent, la clef, à ce qu'on dit, demeuroit immobile ; mais s'il étoit coupable, la clef ſe tournoit d'elle-même avec une telle violence, qu'elle rompoit la ficelle qui la tenoit attachée au Livre. Quelle impieté ! de prophaner l'Ecriture Sainte, ce Livre divin, par des ſuperſtitions ſi ridicules !

Cleromancie. C'eſt-à-peu prés la même choſe que l'Aſtragalomancie.

Coſci-

Cosciromancie. C'eſt ce qui s'appelle tourner le ſas. Cette divination étoit fort en uſage chez les Anciens, & c'eſt ce qui a donné lieu au proverbe Latin, *Cribro divinare.* Lucien en parle & Theocrite. Je me ſuis trouvé un jour dans une maiſon à Bourges dans le temps qu'on pratiquoit cette ſorte de divination, pour ſçavoir ſi une Servante avoit dérobé quelque vaiſſelle d'argent que l'on ne pouvoit trouver. Pour tourner le ſas on ficha des ciſeaux dans ſon chaſſis, puis deux perſonnes le tenant ſuſpendu en l'air, chacune ſur un de leur pouce mis ſous chaque anneau des ciſeaux, prononçoient quelques paroles avec le nom de la Servante, pretendant que ſi ce ſas tourna, elle étoit coupable. Le ſas tourna, & cependant la ſervante ſe trouva dans la ſuite tres innocente du larcin dont on la ſoupçonnoit.

Cromniomancie. C'eſt une ſuperſtition aſſez commune en Allemagne, quand les filles veulent ſçavoir entre ceux qui les recherchent en mariage le nom de celui qu'elles doivent épouſer. Pour la pratiquer, elles portent un certain jour de l'année des oignons dans un certain lieu aprés avoir écrit ſur leurs écorces

écorces les noms de leurs amans ; & se persuadent que l'oignon qui germera le premier, portera le nom de celui qu'elles auront pour époux.

Cristallomancie. C'est une divination par le moyen de quelques vaisseaux cilindriques faits de cristal, qu'on pretendoit devoir répondre à ceux qui les consultoient.

Crithomancie. Cette divination est fondée sur les gâteaux dont on se servoit dans les sacrifices.

Cubomancie. Divination par les dez.

Dactilomancie. * Divination par des anneaux enchantez. L'anneau de Gigés étoit apparamment de ce nombre.

Daphnomancie. Divination par le laurier. S'il petilloit en brûlant, c'étoit un bon signe, & au contraire mauvais signe, s'il ne petilloit pas. On appelloit le laurier, *symbolum divinationis.*

Demonomancie. C'étoient les réponses que les demons rendoient, à ce qu'on dit, dans des grottes, dans des statuës, dans des bois, ou par le moyen des bêtes, des femmes & des hommes.

Extipicine. Divination par l'inspection

* Ammian.

ction de tous les membres de l'hostie.

Fabanomancie. C'étoit plûtôt une espece de magie que de divination, pour chasser des maisons les phantômes, en jettant des féves avec quelques ridicules ceremonies.

Garosmancie. C'est une divination qu'on pratiquoit avec une phiole assez large, pleine d'eau, dans laquelle aprés quelques conjurations on faisoit mirer un petit enfant, ou une femme grosse, qui disoit voir dans cette phiole des figures qui apprenoient ce qu'on souhaitoit sçavoir. Remarquez que c'étoit une femme grosse ou un petit enfant, c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus credule, & de plus susceptible des impressions qui se puissent faire dans l'imagination.

Geomance. Elle se fait par le moyen de certaines figures & de certains points formez sur la terre. C'est une espece de divination tres superstitieuse, comme on le peut voir chez Peucer l. 9. c. 6.

Hepatoscopie. Divination par l'inspection du foye d'une bête sacrifiée.

Hieroscopie. C'est l'observation des démarches des bêtes qu'on alloit sacrifier.

Hy-

Hydromancie. Divination par l'eau qui servoit à faire cuire les victimes. Virgile en parle au 4. livre de l'Eneïde. De Lancre remarque huit sortes d'hydromancie. La premiere se fait avec une bague suspenduë par un fil dans un verre plein d'eau, frappant les côtez de ce verre. La seconde en jettant des pierres dans une eau dormante, & en observant les cercles qui se font autour de ces pierres. La troisiéme en considerant la diverse agitation de la mer. La quatriéme en remarquant la couleur des eaux. La cinquiéme en prononçant certains mots sur une coupe pleine d'eau, & en observant si l'eau boüillante d'elle-même ne se répand point hors la coupe. La sixiéme se pratique chez ceux de Fez en Afrique. Ils versent de l'eau dans un verre, y mêlent une goute d'huile, & ensuite regardant dans ce verre, ils disent qu'ils y voyent des choses fort extraordinaires. La septiéme se pratique en Allemagne par les femmes, au rapport de Clement Alexandrin, quand elles pretendent connoître l'avenir en observant le bruit & les boüillons des vagues. La huitiéme se fait en jettant dans l'eau des boulles, sur

lesquelles on a écrit les noms de ceux qu'on soupçonne de quelque larcin.

Icthiomancie. Divination par l'inspection des entrailles des poissons.

Jeduimancie. Ce nom vient d'un animal appellé jeduin, dont les os portez dans la bouche avec certaines ceremonies faisoient deviner, si nous en voulons croire quelques Juifs.

Lampadomancie. Divination avec des chandelles.

Lecanomancie. Divination par le moyen d'un bassin plein d'eau, dans lequel on a jetté des pierres precieuses, ou des lames d'or & d'argent, ou du plomb fondu. Nicetas & Tacite parlent de cette divination. Cedrenus dit que le Precepteur de l'Empereur Theophile s'en servoit. Elle est en usage chez les Turcs. Strabon remarque l. 6. Geogr. qu'elle étoit aussi en usage en Perse.

Libanomancie. Divination par l'encens. Si aprés l'avoir jetté dans le feu, il en étoit consommé & reduit en une fumée d'agreable odeur, c'étoit bon signe; mais c'étoit mauvais signe, si le contraire arrivoit.

Lithomancie. Divination par les pierres.

Logarithmancie. C'eſt une eſpece d'arithmancie. On la pratique en convertiſſant les nombres en mots, & les mots en nombres.

Margaritonomancie. Divination par le moyen d'une perle, qui étant miſe ſur le foyer auprés du feu ſous un pot, pendant qu'on prononce quelques paroles, bondit, à ce qu'on pretend, & perce le fonds du pot en ſautant, ſi on exprime le nom de celui qui a fait le larcin, dont on veut ſçavoir l'auteur.

Meteorologie. Divination naturelle qui conſiſte à connoître quand il ſe doit lever des tempeſtes, des vents, &c. Cette divination en comprend une autre fort ſuperſtitieuſe qui étoit en uſage chez les Romains & chez les Grecs. Ceux-ci prenoient à bon augure le tonnerre qu'on entendoit du côté droit, ceux-là tiroient un heureux preſage de celui qui ſe faiſoit entendre du côté gauche. Ceux de Thrace tiroient leurs fléches contre le Ciel lors qu'il tonnoit, & le menaçoient avec impieté. * Les Hurons du Canada ſe figurent le tonnerre comme un dangereux oyſeau qu'ils prient les François d'aller tuer. Je ne

* M. I. V.

ne ſçai ſi c'eſt par un principe de ſuperſtition que le grand Cham de Tartarie refuſe trois ans durant la dixme des troupeaux qui ont été attaquez du tonnerre, * & qu'il renonce à ſes droits ſur les marchandiſes d'un navire qui aura été frappé du même accident. Quoi qu'il en ſoit, on voit à preſent bien des gens qui ne peuvent ſe perſuader que le tonnerre ſoit une choſe naturelle ; mais au contraire qui aſſurent que c'eſt l'ouvrage des Sorciers. Les anciens Romains étoient auſſi dans cette erreur ; il y en avoit qui aſſuroient que Numa Pompilius faiſoit tomber ſouvent la foudre par ſes ſortileges, & que le Roy Tullus Hoſtilius fut frappé du foudre, parce que voulant imiter Numa, * il n'obſerva pas entierement les ceremonies requiſes à ces invocations. Pour refuter cette ridicule opinion, il ne faut qu'envoyer ceux qui en ſont prévenus à Pericles. Ce grand Capitaine voyant un jour que les Officiers & les Soldats de ſon armée étoient épouvantez d'un coup de tonnerre qu'ils avoient entendu ſur le point de donner bataille, il s'aviſa de battre le fuſil à la veuë de toutes ſes trou-

* Marc Polo. * Pline.

troupes, pour leur faire comprendre que ce qui s'étoit fait au Ciel, n'étoit autre chose que ce qu'il venoit de faire en leur presence.

Molibdomancie. Divination par le plomb fondu, en remarquant ses figures, lors qu'il se fond.

Necromancie. * Divination par le moyen des esprits évoquez. On l'appelle encore l'art de grimoire, qu'on pretend avoir le pouvoir de rappeller du tombeau les ames des défunts pour apprendre d'elles ce qu'on desire sçavoir. Neron fit tous ses efforts, pour avoir communication avec les ames qu'il évoquoit, & n'en ayant pû venir à bout, il se moqua de tout ce qu'on appelloit magie. Alonso d'Aragon disoit de soi-même, qu'il étoit grand Negromancien, parce qu'il avoit accoûtumé de prendre conseil des morts; ces morts étoient ses livres. Cette Negromancie est la plus seure, & celle que l'on ne condamnera jamais comme la premiere dont je viens de parler, contre laquelle Constantin fit une Loy qui punissoit de mort ceux qui s'en servoient.

Neciomancie. Divination par les os &

* Horace. Seneque, Lucain.

& les nerfs des trépassez, & les cordes des pendus. *

Oculinomancie. Cette divination pretend découvrir un larron, en lui crevant, ou tournant l'œil, aprés que les Ministres de cette superstition en ont fait les ceremonies. De Lancre rapporte deux histoires épouvantables sur ce sujet dans son Traité de la Divination, où il a aussi reduit par ordre alphabetique les differentes sortes de divinations qui sont venuës à sa connoissance. Je lui en ai ajoûté plusieurs autres que l'on trouve ici avec des particularitez également recherchées & curieuses.

Oenomancie. Cette divination consistoit dans l'inspection des liqueurs dont on se servoit pour les sacrifices. En voici un exemple tiré du 4. livre de l'Eneïde de Virgile.

Vidit, Thuricremis cum dona imponeret aris,
Horrendum dictu, latices nigrescere sacros;
Fusaque in obscœnum se vertere vina cruorem.

Ololigmancie. Divination tirée de l'hurlement des chiens. Plutarque dit dans

* Lucain.

dans ses Morales que pendant qu'Aristodemus faisoit la guerre aux Messeniens, étant arrivé un jour que les chiens hurloient comme des loups, & qu'autour de son Autel étoit crû de l'herbe qui s'appelle chiendant, les Devins dirent que ces signes étoient d'un tres mauvais présage; Ce Roy entra dans un si grand desespoir qu'il se tua sur le champ.

Omancie. Divination par les œufs.

Omphalomancie. Divination dont se servent les Sages-femmes en remarquant les nœuds qui se trouvent au nombril de l'enfant qui vient au monde, pour connoître combien l'acouchée aura d'enfans dans la suite. Cette divination en comprend une autre pour connoître par le moyen d'un fil, si une fille est vierge. Catulle en parle dans les nopces de Pelée & de Thetis.

> *Non illam nutrix, orienti luce revisens*
> *Hesterno poterit filum circumdare collo.*

Oneiropolie. Divination par les songes. L'interpretation des songes n'est pas toûjours superstitieuse, puis qu'il y en

en a qui viennent de Dieu, * comme l'Ecriture Sainte nous l'apprend, quand elle dit : S'il ſe trouve quelque Prophete chez vous, je lui " parlerai dans ſon ſommeil par quel- " que ſonge que je lui envoyerai. *Si* " *quis fuerit inter vos Propheta Domini, apparebo, & per ſomnium ad illum loquar.* Dieu même nous inſtruit par les ſonges de ce qui doit arriver. *Quando homines dormiunt in lectulo,* * *tunc aperit aures virorum, & erudiens inſtruit eos diſciplina.* Les ſonges interpretez par Joſeph & par Daniel prouvent encore que cette interpretation n'eſt pas toûjours condamnable : ajoûtez, que celle dont on ſe ſert pour connoître le temperament, paroît ſi naturelle, qu'on s'en peut ſervir quelquefois avec quelque ſûreté. Il y a donc deux extrémitez à éviter dans cette matiere ; celle des Epicuriens qui n'ajoûtoient aucune foy aux ſonges ; celle des Stoïciens qui pretendoieut que nous n'en avions aucuns qui n'eut quelque ſignification, & par conſequent que nous les devions tous conſulter. Il ne faut pas encore croire, comme Ariſtote, que tous les ſonges viennent de Dieu, ou

* Num. 12. * Job. 33.

ou comme Platon, que tous les songes viennent des demons. L'opinion d'Hypocrates, est plus soûtenable, quand il attribuë quelques songes à Dieu, & les autres aux causes naturelles; celle de S. Gregoire est tres-vraye, & par consequent celle que je voudrois suivre preferablement à toutes les autres. Il dit l. 8. Moral. c. 13. & l. 4. Dialog. c. 48. qu'il y a des songes qui viennent de la nature, d'autres qui viennent de Dieu, & d'autres des demons.

Il est vrai qu'il y a des songes qui viennent de la nature, & que l'on peut tirer quelque connoissance du temperament, en faisant attention sur les choses qu'on aura songé; mais il est vrai aussi qu'il ne faut pas faire grand fonds sur cette connoissance; parce qu'il arrive quelquefois tant de choses differentes pendant la journée, & si opposées au temperament de celui qui en a l'esprit rempli, qu'on n'en peut tirer aucune connoissance assurée. Un pituiteux, par exemple, qui ne devroit songer que des poissons, des eaux & des deluges, ne songera cependant que des combats & des carnages, parce qu'il aura été present à quelque querelle ou à quel-

que combat ; tant il eſt vrai que ſouvent les ſonges viennent de l'application aux choſes penſées, comme dit Salomon Eccleſ. 5. *Multas curas ſequuntur ſomnia.* Ajoûtez à cela une remarque d'Olaus Magnus. Il dit qu'il ſe trouve des poiſſons ſi grands, qu'étant morts & deſſeichez, on ſe peut loger fort commodement dans leur corps, & que ceux qui y demeurent font des ſonges qui ne repreſentent que des tempeſtes & des naufrages ; on lit la même remarque dans la deſcription de l'Iſlande par Blefkenius. Peut-on tirer de ces ſonges quelque connoiſſance du temperament de ceux qui les ont ? Il eſt vrai encore qu'il y a des ſonges que Dieu nous envoïe ; mais ils ſont tres rares ; & parconſequent il eſt tres faux que tous nos ſonges viennent de Dieu. C'eſt une erreur condamnée par l'Ecriture en pluſieurs endroits, quand elle défend d'obſerver les ſonges ; parce que s'ils venoient de Dieu, il ne nous les auroit envoyez que pour nous être de quelque uſage ; & ainſi il ne nous auroit pas défendu de les obſerver. *Non inveniatur in te qui obſervet ſomnia* : faites en ſorte qu'il ne ſe trouve perſonne

„ parmi vous, qui observe les songes, dit-il, Deuter. 18. Il condamne à la mort dans le 13. chap. du même livre ces Prophetes qui se servoient de la divination des songes pour tromper le peuple, sur ce que leurs predictions reüssissoient quelquefois. L'Ecriture met dans le 2. liv. des Paralipomenes ch. 33. entre les impietez de Manassés, celle de s'être arreté aux songes. Enfin elle nous assure dans l'Ecclesiastique c. 34. que c'est comme s'amuser à vouloir embrasser son ombre, ou à suivre le vent, que de s'attacher à ces fausses visions. *Quasi qui apprehendit umbram & persequitur ventum.* Je conseille toûjours à ceux qui nous objectent en faveur de la superstition dont je parle, les songes de Daniel, de Joseph, &c. de lire les sept premiers versets de ce chapitre de l'Ecclesiastique; parce qu'ils y trouvent la solution à leurs objections. Il est donc constant qu'il y a des songes qui ne sont pas envoyez de Dieu, & par consequent dont l'interpretation est vaine & superstitieuse. En effet ne doit-on pas se moquer d'un art qui n'a point de regles certaines? ne voyons-nous pas que les plus grands Maîtres en celui d'interpreter les songes,

ges, au lieu d'avoir des regles certaines se servent de moyens tout-à-fait differens, & qui se détruisent les uns les autres? Car les uns pretendent les expliquer par analogie; c'est-à-dire, par le rapport qui se remarque entre la chose songée & ce qu'on pretend qu'elle doit signifier; les autres, comme Aristandre, & Artemidore veulent les interpreter en prenant un sens opposé à ce qu'ils semblent nous dire d'abord; comme si l'on songe la mort, ils disent que c'est une marque de vie, si l'on songe des richesses, que c'est un signe de pauvreté. De plus je trouve que c'est une espece de blasphéme d'attribuer tous les songes à Dieu; en effet n'est-ce pas une impieté de dire comme chez Dion Cassius liv. 41. qu'à cause que Cesar songe en Espagne qu'il commet un inceste avec sa mere, le Ciel lui promet par là l'Empire de la terre; comme si Dieu n'eût pû faire sçavoir à Cesar ce qu'il pretendoit de lui, sans corrompre son imagination. Je ne parle pas des songes que les demons nous envoyent. Ces songes portent leur interpretation avec eux; c'est-à-dire, que nous étant envoyez par cet ennemi de nôtre salut, nous devons être persua-

dez que ce ne ſont que comme des pierres de ſcandale, pour nous faire tomber dans le deſordre.

Onichomancie. Divination par le moyen des ongles d'un enfant oingt d'huile & de ſuye & tourné vers le Soleil. Il y en a qui s'imaginent que les petites taches qui ſe forment ſur les ongles, ſont des marques de quelque faute qu'on a commiſe, & qui eſt grande, ou petite ſelon la grandeur, ou la petiteſſe de ces taches. Cette ſuperſtition nous vient des Payens qui croyoient que le menſonge eſtoit toûjours ſuivi de quelque peine, comme d'une dent gâtée, d'un ongle marqué, de cheveux perdus, & autres choſes ſemblables. Ovide n'ignoroit pas cet abus, quand il diſoit eleg. 3. l. 3. amor.

Eſſe deos credam ne? fidem jurata fefellit,
Et facies illi, quæ fuit ante, manet;
Quam longos habuit nondum perjura capillos,
Tam longos, poſtquam numina læſit, habet.

Theocrite dit encore ſur ce ſujet dans l'Idylle 9. Prens bien garde de ne pas
„ faire

faire naître une enlevûre sur le bout « de ta langue ; c'est-à-dire, prens « bien garde de ne pas mentir, il dit « aussi dans l'Iydille 10. Vous êtes si « beau, qu'en vous loüant, je ne ferai point naître de mensonges sur le « bout de mon nez. «

Pagomancie. Divination par l'inspection des fontaines & des puits. Elle étoit en usage chez les Egyptiens. Les anciens Allemands exposoient autrefois leurs enfans nouvellement nez sur le Rhin, se persuadant que s'ils étoient bâtards, ils seroient engloutis dans ses eaux, & que s'ils étoient legitimes, ils resteroient sur la superficie de l'eau : Claudien dit :

Et quos nascentes explorat gurgite Rhenus.

L'épreuve par l'eau dont il est parlé dans la republique des Lettres du mois d'Aoust 1686. est une espece de Pagomancie. Quelques Juges d'Allemagne pratiquent ainsi cette épreuve. Quand ils veulent connoître si une femme est coupable des sortileges dont on l'accuse, on lui ôte tous ses habits, on lui lie la main droite avec le

pied gauche, & la main gauche avec le pied droit, puis on la jette dans l'eau, & si elle n'enfonce point on la croit sorciere, & on la brûle.

Palomancie. Divination par de petits bâtons.

Parthenomancie. Divination chez les Anglois par le moyen d'une Agathe mise en poudre, & donnée à boire à une fille, pour connoître si elle est vierge. Lisez Guillaume en sa derniere Partie de l'Univers, ch. 22.

Peratoscopie. Divination par l'inspection des choses extraordinaires qui apparoissent en l'air.

Phylloradomancie. Divination par les
„ feüilles de roses. Anacreon dit Ode
„ 53. C'est la rose qui nous fait juger
„ du succés de nos amours par le
„ bruit que nous faisons avec ses feüil-
„ les, lors que nous les frapons sur
„ nos mains. Quand les Grecs vouloient juger du succés de leurs amours, ils fermoient une main; de sorte que du côté du pouce il y avoit une cavité sur laquelle ils étendoient une feüille de rose, & aprés cela de l'autre main ils frappoient dessus; si cette feüille rendoit quelque son, c'étoit un bon présage selon eux; mais c'en étoit un trés mauvais si elle n'en ren-

doit.

doit point. Cet uſage nous eſt encore reſté. Nous y en avons ajoûté d'autres pour avoir cette connoiſſance; comme de ſe tirer les doigts, & pluſieurs autres ſemblables badineries. L'amour eſt un enfant bien badin & qui fait faire bien des badineries pour lui plaire.

Phyſionomie. Divination par la conſideration de l'habitude & de la couleur des membres du corps. Cette divination n'eſt pas ſuperſtitieuſe en tous ſes principes. S. Jerôme dit que le viſage eſt le miroir de l'ame, & que les yeux en gardant le ſilence découvrent les ſecrets de l'eſprit. *Speculum mentis eſt facies, & taciti oculi mentis fatentur arcana.* Les Anciens di- "
ſoient en proverbe. Le corps cou- "
vre & découvre l'homme, on lit "
l'homme ſur ſon viſage. *Corpus ho-* "
minem tegit & detegit. In facie legitur homo. Il eſt vrai que les yeux peuvent ſouvent découvrir les mouvemens de l'eſprit; la colere les enflamme, le deſir les avance, la crainte les retire, la honte les abbat, l'amour les adoucit; mais il eſt ridicule de dire avec Campanella l. *de Senſu rerum & magia*, que ſi on contrefait la mine de quelqu'un, & qu'on s'imagine avoir les che-

cheveux, les yeux, le nez & les autres parties du corps comme lui, on pourra connoître ses pensées par celles qu'on aura pendant ces singeries.

Pyromance. Divination par les flammes des victimes.

Rabdomancie. Divination par des verges ou petits bâtons.

Saliation. Divination par le remuëment, ou par le tressaillement des yeux.

Salimancie. Divination par le sel mis dans la main d'un malade pour sçavoir s'il mourra ou non.

Sideromancie. Divination par des pailles jettées sur un fer ardent.

Spondanomancie. Divination par les cendres des sacrifices, Sophocle les appelle *in Oed. cinerem divinatorium*.

Sternomancie. Divination par les demons dans les corps des possedez.

Stoichiomancie. Divination qui se pratiquoit à l'ouverture des livres d'Homere & de Virgile, en faisant attention sur le premier Vers qui se presentoit à la veuë. Joseph Estienne dit *in l.* 1. *Machab. c.* 3. *n.* 48. que les Juifs se servoient de cette divination en

en ouvrant la Bible. On s'en eſt ſervi dans la ſuite en ouvrant le Nouveau Teſtament, ce qu'on appelloit, *Sortes Apoſtolorum*, l'Empereur Heraclius s'en eſt ſervi ſelon Cedrenus. S. Auguſtin improuve cet uſage Ep. 119. Januar. c. 120.

Stoliſomancie. Divination par la maniere de s'habiller. Auguſte ſe perſuada qu'une ſedition militaire lui avoit été predite le matin par la faute de celui qui lui avoit chauſſé le ſoulier gauche autrement qu'il ne devoit.

Sycomancie. Divination par les feüilles de figuier.

Teratoſcopie. Divination par les prodiges & les monſtres.

Thuriſume. Divination par la fumée de l'encens.

Tyromancie. Divination par le fromage.

Voilà toutes les divinations que j'ai remarqué dans mes lectures. Je finis cette grande remarque avec cette penſée ſur l'avidité que l'homme a de ſçavoir l'avenir. Nous ne ſommes jamais « chez nous, nous ſommes toûjours au « de là ; le deſir, la crainte, l'eſpe- « rance nous portent vers l'avenir, & « nous dérobent le ſentiment & la «

„ consideration de ce qui est, pour
„ nous amuser à ce qui sera peut-
„ être, & cependant le present étant
„ bien plus certain que l'avenir il
„ merite premierement & beaucoup
„ plus nôtre attention pour le re-
„ gler.

XXXVI.

Monsieur le Cardinal de Richelieu priant Monsieur Chapelain de luy prester son nom pour une piece de theatre, luy dit, Si
„ vous me prêtez vôtre nom en cette oc-
„ casion, en recompense je vous prêterai
„ ma bource en quelque autre.

MOnsieur le Cardinal de Richelieu avoit une passion extraordinaire pour le Poëme dramatique; non seulement il assistoit avec beaucoup de plaisir aux pieces de theatre, où il se delassoit agreablement de la fatigue que lui donnoient les plus importantes affaires du Royaume; mais encore il donnoit mille témoignages de son amitié & de son estime à ceux qui y travailloient & leur fournissoit même des sujets. Ce fut à sa sollicitation que Monsieur des Marets composa la Comedie

medie des Visionnaires, la Tragicomedie de Scipion, celle de Roxane, Mirame & l'Europe, il lui donna même une partie du sujet & des pensées de Mirame, dont la representation lui coûta plus de deux cent mille écus, & pour laquelle il fit bâtir cette grande Salle de son Palais qui sert encore aujourd'hui à ces spectacles. Dans une Comedie appellée la grande Pastorale il y avoit jusqu'à cinq cent Vers de sa façon, mais elle ne fut point imprimée, & en voici la raison que j'ai appris dans l'histoire de l'Academie de Monsieur Pelisson. Lors qu'il fut dans le dessein de la publier, il voulut que Monsieur Chapelain, dont il est parlé ci-dessus, la revist & qu'il y fist des observations exactes. Ces observations lui furent rapportées par Monsieur de Boisrobert, & quoi qu'elles fussent écrites avec beaucoup de discretion & de respect; elles le piquerent tellement, que sans achever de les lire il les mit en pieces. (On court toûjours risque de déplaire aux Grands quand on leur dit leurs veritez) mais la nuit suivante ayant pensé à la colere qu'il avoit témoignée, il fit une chose sans comparaison plus estimable que la meilleure Comedie

du monde, dit Monsieur Pelisson, c'est qu'il se rendit à la raison : car il commanda que l'on ramassât & que l'on collât ensemble les pieces de ce papier déchiré, & aprés l'avoir lû d'un bout à l'autre, & y avoir fait grande reflexion, il envoya éveiller Monsieur de Boisrobert, pour lui dire qu'il voyoit bien que Messieurs de l'Academie s'entendoient mieux que lui en ces matieres, & qu'il ne falloit plus parler de cette impression. Monsieur Pelisson
„ continuë & dit ; il faisoit composer
„ les Vers de ces pieces, qu'on nom-
„ moit alors les pieces des cinq Au-
„ teurs, par cinq personnes differen-
„ tes, distribuant à chacun un Acte,
„ & achevant par ce moyen une Co-
„ medie en un mois. Ces cinq person-
„ nes étoient Messieurs de Boisrobert,
„ Corneille, Colletet, de Lestoille,
„ & Rotrou, ausquels outre la pen-
„ sion ordinaire qu'il leur donnoit, il
„ faisoit quelques liberalitez conside-
„ rables, quand ils avoient reüssi à son
„ gré ; ainsi Monsieur Colletet m'a
„ assuré que lui ayant porté le Mono-
„ logue des Tuilleries, il s'arréta par-
„ ticulierement sur deux Vers de la
„ description du quarré d'eau en cet
„ endroit,

La

La Cane s'humecter de la bourbe de l'eau
D'une voix enroüée, & d'un battement d'aîle
Animer le Canard qui languit auprés d'elle.

& qu'aprés avoir écouté tout le " reste, il lui donna de sa propre " main 50. pistoles avec ces paroles " obligeantes, que c'étoit seulement " pour ces deux Vers qu'il avoit trou- " vez si beaux, & que le Roy n'étoit " pas assez riche pour payer tout le " reste. Monsieur Colletet ajoûte " encore une chose assez plaisante " dans ce Passage que je viens de " rapporter, au lieu de *la Canne* " *s'humecter de la bourbe de l'eau*; Le " Cardinal voulut lui persuader de " mettre *barbotter dans la bourbe de* " *l'eau*. Il s'en défendit, comme " trouvant ce mot trop bas; & non " content de ce qu'il lui en dit sur " l'heure, étant de retour à son Lo- " gis, il lui écrivit une Lettre sur ce " sujet pour lui en parler peut-être " avec plus de liberté. Le Cardinal " achevoit de la lire lors qu'il sur- " vint quelques-uns de ses Courti- " sans, qui lui firent compliment sur "

» je ne sçai quel heureux succés des
» armes du Roy & lui dirent, que
» rien ne pouvoit resister à son Emi-
» nence ; Vous vous trompez, leur
» répondit-il en riant, & je trouve
» dans Paris même des personnes qui
» me resistent. Et comme on lui eût
» demandé quelles étoient donc ces
» personnes si audacieuses, Colletet,
» dit-il, car aprés avoir combatu hier
» avec moi sur un mot, il ne se rend
» pas encore, & voilà une grande
» Lettre qu'il vient de m'en écrire.
» Il faisoit au reste representer ces Co-
» medies des cinq Auteurs devant le
» Roy & devant toute la Cour avec
» de tres magnifiques décorations de
» Theatre. Ces Messieurs avoient un
» banc à part, en un des plus com-
» modes endroits : on les nommoit
» même quelquefois avec éloge, com-
» me on fit à la representation des
» Thuilleries, dans un Prologue fait
» en Prose, où entre autres choses
» l'Invention du sujet fut attribuée
» à Monsieur Chapelain, qui pour-
» tant n'avoit fait que le reformer en
» quelques endroits ; & ce fut en
» cette occasion que le Cardinal le
» pria de lui prêter son nom, & lui
» promit de lui prêter sa bource en
une

une autre. Si on veut connoître davantage la passion de Monsieur le Cardinal de Richelieu pour les Spectacles, il ne faut que lire dans le même Livre de l'Histoire de l'Academie, ce qui se passa sur le Cid, fameuse Piece de Theatre, composée par Monsieur de Corneille.

M'entretenant un jour avec un de mes Amis sur cette passion du Cardinal de Richelieu pour les Pieces de Theatre, il me dit que la reflexion qu'il avoit faite sur cette passion, l'avoit toûjours engagé à croire qu'il falloit que les Spectacles eussent quelque chose qui fût digne des Grands Hommes; il ajoûta ensuite mille belles choses pour prouver l'utilité, l'agrément, & l'honnêteté de ces divertissemens. Voici la réponse que je lui fis. Tout cela est bien fort, lui dis-je, mais prouvez-moi à present que la Religion est de vôtre avis.

Monsieur Chapelain étoit de Paris, Conseiller du Roy en ses Conseils, & de l'Academie Françoise, il mourut le 22. Fevrier de l'an 1674. âgé d'environ 79. ans, il fut enterré à S. Merry où l'on voit son éloge; c'étoit un tres homme de bien, il donna dés le pre-

premier établissement de l'Academie un ample projet du Dictionaire : Balzac & Ménage disent beaucoup de bien de ses Ouvrages ; Monsieur de Sorbiere dit même *in Epist. ad memor. de vit. & morte Gassen.* qu'il étoit parvenu à la gloire de Virgile pour le Poëme heroïque ; mais Monsieur Despreaux n'est pas de ce sentiment dans sa Satyre 4. où il dit :

Il est d'autres erreurs, dont l'aimable poison
D'un charme bien plus doux enyvre la raison,
L'esprit dans ce nectar heureusement s'oublie,
Chapelain veut rimer, & c'est là sa folie :
Mais bien que ses durs Vers d'Epithetes enflez :
Soient des moindres grimauds chez Menage sifflez :
Lui-même il s'applaudit, & d'un esprit tranquille,
Prend le pas au Parnasse au dessus de Virgile,
Que feroit-il helas ! si quelque audacieux
Alloit pour son malheur lui dessiller les yeux,

Lui faisant voir ses Vers & sans force & sans graces,
Montez sur deux grands mots, comme sur deux échasses,
Ses termes sans raison l'un de l'autre écartez,
Et ses froids ornemens à la ligne plantez?
Qu'il maudiroit le jour, où son ame insensée
Perdit l'heureuse erreur qui charmoit sa pensée!

Le Poëme de la Pucelle que M. Chapelain donna au public, lui fit perdre la grande reputation qu'il s'étoit acquis par ses Ouvrages precedens. Ce Poëme aprés avoir été long-temps attendu, parut enfin, & on le trouva froid, géné, & languissant. On peut dire des Ouvrages long-temps attendus que souvent, *minuit præsentia famam*; une longue attente donne ordinairement une si grande idée d'un Ouvrage, que quand il paroît, il est difficile qu'il la soûtienne, s'il n'a un merite extraordinaire; la surprise impose davantage. Voici les autres Ouvrages de Monsieur Chapelain. Les Odes pour le Cardinal de Richelieu, pour la naissance du Comte de Dunois,

Dunois, pour le Duc d'Anguien, pour le Cardinal Mazarin, une Paraphrase sur le *Miserere*, plusieurs Sonnets. En prose, on void de lui la Preface de la Done du Cavalier Marin.

XXXVII.

On a dit des François qu'il semble qu'il n'y ait qu'eux qui connoissent bien le peu de durée de la vie des hommes; parce qu'ils font tout avec tant de promptitude, qu'on diroit qu'ils n'ont qu'un jour à vivre.

CEtte promptitude du François est un effet de sa vivacité, c'est cette même vivacité qui le rend furieux dans le premier choc, impatient dans son amour, changeant dans ses modes, penetrant dans les sciences, agreable dans ses reparties, ouvert dans sa vengeance. Ceux qui ne le connoissent pas à fond, prennent sa vivacité pour une folie: mais Charles-Quint qui avoit eu du temps & des occasions pour le connoître, ne pouvoit s'empêcher de lui rendre justice quand le comparant avec l'Italien & l'Espagnol qui

qui paſſent pour des peuples auſſi prudens que ruſez, il diſoit que l'Italien eſt ſage & le paroît, que l'Eſpagnol paroît ſage & ne l'eſt pas; mais que le François eſt ſage ſans le paroître. Une ſageſſe cachée vaut une tres bonne prudence. La penetration des François va plus loin pour découvrir, que la diſſimulation pour ſe cacher.

XXXVIII.

La fortune eſt femme; elle ſe plaît à être importunée, pour ne pas dire forcée, & il eſt preſque auſſi vrai des grandeurs de ce monde, que de celles de l'autre, que les violens les raviſſent.

LEs plus entreprenans ſont ſouvent ceux qui reüſſiſſent le mieux dans le monde. Ils paroiſſent arracher les faveurs de la fortune, & non pas les demander; ils ſont ſi importuns qu'on leur accorde pour ſe défaire d'eux, ce qu'on refuſe à d'autres qui ſont plus modeſtes; leur hardieſſe met à couvert leurs mauvaiſes qualitez s'ils en ont, & leur abrege bien du chemin. Toutes

tes leurs démarches tendent au but qu'ils se sont proposez, & ils ne s'en écartent jamais. On les reconnoît pour violens, hardis, & obstinez, on leur oppose même des obstacles; mais ils les surmontent tous, & reussissent enfin tôt ou tard.

XXXIX.

C'est pardonner deux fois, que de pardonner promptement.

IL y a des hommes si sauvages & si cruels qu'ils ne peuvent amolir leur courroux. En quelque posture qu'on se mette devant eux, on ne peut les fléchir, si on leur montre des playes pour les exciter à pitié, ils y jettent des traits nouveaux pour les envenimer; si on s'abaisse, ils foulent aux pieds; si on les flatte, on les aigrit; si on les prie, ils en deviennent plus obstinez; sur tout ils sont inexorables & inflexibles, s'ils ont le pouvoir de faire du mal sans crainte d'en recevoir de ceux qui peuvent être leurs victimes & les sujets de leur brutalité; que si enfin quelque image de pitié, d'amour, ou

ou d'honneur, touche leur cœur, & tire quelque goutte d'eau de leurs yeux, & quelques careſſes de leurs mains ou de leurs bouches, . ce n'eſt pas ſans éclat & ſans bruit: il faut publier par tout cette indulgence, & il ſemble que tout le monde en doive être averti, comme d'un Jubilé univerſel. Ménager ſi peu la pudeur de celui à qui on pardonne, n'eſt-ce pas plûtôt punir que pardonner?

X L.

Un Sçavant a dit, Dieu connoît la nature des hommes en la graine, au lieu qu'à peine la connoiſſons-nous en la fleur.

IL n'y a donc que Dieu qui puiſſe connoître l'avenir, cette connoiſſance appartient à Dieu ſeul; dites-nous ce « qui doit arriver dans le temps avenir, « & nous vous reconnoîtrons pour des « Dieux, dit Iſaïe. * Les Payens mêmes « ont reconnu cette verité témoin Horace, qui dit que Dieu par ſon infinie ſageſſe a caché l'avenir dans une profonde

* L. 3. Od. 29.

de obſcurité, & qu'il ſe moque des hommes qui veulent porter leur eſprit au delà des bornes qu'il leur a preſcrites.

Prudens futuri temporis exitum
Caliginoſa nocte premit Deus:
Ridetque, ſi mortalis ultra
Fas trepidat.

En effet pour connoître les choſes libres & contingentes, il faut les conſiderer en elles-mêmes, ce qu'on ne peut faire que lors qu'elles ſont preſentes: ainſi quand elles ſont à venir, elles ne peuvent être connuës d'aucune creature, mais de Dieu ſeul, à qui l'éternité eſt toûjours preſente par un caractere propre de la ſimplicité de ſa nature; il connoît & comprend lui ſeul l'éternité & comprend en même temps ce que comprend cette éternité; c'eſt-à-dire, les choſes futures auſſi-bien que les paſſées & les preſentes. „ Les choſes qui ſont dans les „ choſes contingentes ſont neceſſai- „ res devant lui, dit un Sçavant du „ dernier ſiecle, il voit, pourſuit-il, „ éternellement preſent à ſoi ce qui „ eſt futur aux choſes, il voit en ſoi „ la cauſe des cauſes, il voit éternel-

„ lement

lement à faire ce qu'on a à faire, "
volontairement ce que volontaire- "
ment, naturellement ce que natu- "
rellement; sans que nôtre liberté "
perde aucun de ses privileges. Jugeons aprés cela combien est ridicule ce que Solin écrit d'une pierre qui étant mise sous la langue fait predire l'avenir, & ce que nous lisons chez Pline liv. 2. ch. 92. qu'il y a certains baumes qui enyvrent de leurs exhalaisons, & font predire l'avenir par ceux qu'ils ont enyvrez. Je pardonnerois à Pline s'il avoit dit que ces baumes enyvrant font dire la verité; car *in vino veritas*, le vin ne fait dire la verité que parce qu'il enyvre.

X L I.

Un Gascon disoit qu'en quelque endroit de son corps qu'on le blessât, le coup étoit mortel, parce qu'il étoit tout cœur.

LEs Gascons ont du cœur, ils le sçavent bien, & veulent que tout le monde le sçache aussi. Je ne sçay pas même s'ils n'en font pas paroître plus qu'ils n'en ont; du moins on ne se

se sert à present du mot de gasconnade que pour signifier cela. Peut-être est-ce une corruption dans l'expression comme il s'en trouve dans le langage. Ce bon mot me fait ressouvenir d'une Epitaphe en Dialogue que Saint Gelais fit autrefois pour François I. La voici.

D. *Que tient enclos ce marbre que je voy?*
R. *Le Grand François incomparable Roy.*
D. *Comme eût tel Prince un si court Monument?*
R. *De lui n'y a que le cœur seulement.*
D. *Donc ici n'est pas tout ce grand vainqueur?*
R. *Il y est tout, car tout il étoit cœur.*

Un autre Poëte dans l'Epitaphe qu'il fit du Maréchal de Rantzau, qui avoit perdu une jambe & un œil à la guerre, & qui étoit extrémement estropié, aprés avoir dit qu'il n'y a sous le marbre qu'une moitié du grand Rantzau, & que l'autre est demeurée au champ de bataille, il conclut ainsi

Et Mars ne lui laissa rien d'entier que le cœur.

La

XLII.

La beauté fait aimer, la majesté fait craindre.

ON souhaite posseder la beauté. Et on craint d'approcher la majesté, on s'imagine trouver un ami dans la beauté, & un maître dans la Majesté. Silvius Italicus parlant d'Annibal, qu'on avoit resolu d'attaquer dans un festin, fait dire par quelqu'un au jeune homme de Capoüe, qui avoit formé ce dessein aussi temeraire que hardi; tu te trompes si tu crois trouver Annibal desarmé à table. La majesté dont il est revétu & qui ne le quitte jamais, cette majesté qu'il s'est acquise par tant de guerres, par tant de batailles sanglantes, lui tient lieu de bouclier & d'épée pour le défendre contre tes attaques. Si tu oses t'approcher de lui, tu seras surpris de voir autour de ce Capitaine les journées de Cannes, de Trebie, de Trasymene avec l'ombre du grand Paulus.

Fallit te, mensas inter quod credis inermem
Tot bellis quæsita viro, tot cædibus armat
Majestas æterna Ducem: si admoveris ora,
Cannas & Trebiam ante oculos, Trasimenaque Busta,
Et Pauli stare ingentem miraberis umbram.

La majesté a je ne sçai quoi de la souveraine vertu, & c'est ce je ne sçai quoi qui la rend redoutable. Sous l'Empire de Justinien un Capitaine nommé Fulcar s'étant jetté inconsiderement au milieu des Ennemis, & ayant engagé ses Soldats dans un combat desavantageux; comme en cette extremité quelqu'un lui representoit, que s'il vouloit il pouvoit encore se retirer avec une bonne partie „ des siens; J'aime mieux mourir, „ dit-il, car comment pourrois-je „ me resoudre à souffrir le visage de Narses? Ce n'est pas que Narses fût cruel; mais c'est que la souveraine vertu est redoutable, c'est que la majesté d'un General d'Armée fait trembler ceux, qui regardent des épées nuës, & la mort même sans timidité,

dite, force les plus hardis à s'humilier avec fraieur ; & d'une seule œillade perce même les coupables jusqu'au cœur, & les punit sans leur faire d'autre mal que de les regarder.

XLIII.

Une Dame jettant des pierres à des Musiciens qui lui donnoient une Serenade de la part de son Amant ; Un railleur leur dit : Vôtre Musique a autant de force que celle d'Orphée ; car elle attire les pierres & les fait danser.

LEs hommes parlent avec mépris des femmes, ils pensent comme ils parlent, & cependant mettez-leur un peu d'amour dans la tête, les voilà qui courent les ruës pour elles ; les femmes, dira-t'on, en feroient bien autant pour les hommes si l'honneur ne les retenoit pas. Je répons ; autre industrie des hommes qui ont donné l'agreable titre de galanterie à leurs folies pour les pratiquer sans honte, & ont attaché celui d'infamie & de deshonneur à ce que les femmes pourroient faire de semblable. La belle

chose d'entendre Tyrsis soupirer la nuit dans la ruë à la porte de sa Cloris, & lui faire dire en Musique qu'il l'aime ; pendant que Cloris sans s'embarrasser de rien, joüit tranquillement du repos qu'elle fait perdre à son transi Tyrsis ? De bonne foi lequel des deux est le plus ridicule ?

Chose étrange d'aimer & que pour ces traîtresses
Les hommes soient sujets à de telles foiblesses ?
Tout le monde connoist leurs imperfections,
Ce n'est qu'extravagance, & qu'indiscretions,
Leur esprit est méchant & leur ame fragile,
Il n'est rien de plus foible & de plus imbecile
Rien de plus infidelle, & malgré tout cela
Dans le monde on fait tout pour tous ces grands maux là.



Chacun

XLIV.

Chacun a sa folie, & ne croit pas l'avoir.

BIen loin de croire l'avoir, on croit être plus sage que les autres,

l'homme le moins sage
Croit toûjours seul avoir la sagesse en partage
Et il n'est point de fou, qui par belles raisons
Ne loge son voisin aux petites Maisons.

& cependant, ajoûte le même Satyrique,

Tous les hommes sont foux: & malgré tous leurs soins,
Ne different entr'eux que du plus & du moins.

Seneque avoüoit de bonne foi qu'il étoit de ce nombre; quand je veux, « disoit-il, me divertir avec un fou, « il ne me faut pas le chercher bien « loin; Je me divertis avec moi-même; « *Si aliquando fatuo delectari volo,* «

non est mihi longè quærendus, me rideo. On avoue volontiers qu'on est fou, mais c'est aprés avoir dit que tous les hommes le sont ; on est sincere sous cette condition. Il semble qu'on ne compte pour rien ses defauts, quand on les trouve dans plusieurs autres.

XLV.

Quand on méprise sa reputation, on méprise les vertus.

CIceron l'a dit en sa langue, *contemptu famæ Contemnuntur virtutes.* Quand on fait attention sur sa reputation on est dans la voye de perfection, parce que l'on craint l'affront & que l'on aime l'honneur. Quand on craint l'affront, on évite les moyens qui le peuvent attirer; quand on aime l'honneur on se met en état de le meriter; le vice attire l'affront, la vertu merite l'honneur; on s'attache donc à celle-ci, & on fuit celui-là. Pas toûjours, dira-t'on, si ce n'est pas toûjours, c'est le plus souvent.

XLVI.

Un Avocat voyant qu'un President le méprisoit à cause de sa jeunesse, lui dit: Monsieur, je suis jeune, il est vrai; « mais j'ai lû de vieux Livres. «

BIen des gens ont lû de vieux Livres & n'en sont pas plus sages ni plus sçavans, mais n'importe, la réponse de l'Avocat ne laisse pas d'être un bon mot; car s'ils ne le sont pas, ils devroient du moins l'être. Rodrigue a dit:

Je suis jeune, il est vrai; mais aux ames bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

Un jeune Capitaine se voyant raillé sur la jeunesse de sa barbe, repartit, *je ne tranche pas de la barbe mais de l'épée.* Deux Ambassadeurs de la Republique de Venise à la Cour de l'Empereur Frederic, se voyant méprisez de sa Majesté Imperiale, parce qu'à cause de leur jeunesse, ils étoient encore sans barbe; lui dirent hardiment, que si leur Repu- « blique eût crû qu'il eût fait plus d'état « « des

„ des barbes que de la prudence des per-
„ sonnes, elle lui auroit envoyé des
„ chevres.

XLVII.

Le Fol du Roy Loüis XI. disoit souvent qu'aux Cours des Rois il y a quatre bonnes meres qui ont quatre fort mauvais enfans, sçavoir la verité qui engendre la haine, la prosperité qui engendre l'orgueil, la severité qui engendre le peril, & la familiarité qui engendre le mépris.

CE n'est pas seulement à la Cour des Rois que l'on trouve ces quatre bonnes meres de quatre mauvais enfans. Par tout en disant des veritez on s'attire des aversions. *Amant veritatem lucentem; non redarguentem.* Par tout la prosperité engendre l'orgueil, parce qu'elle fait croire que l'on est au dessus des autres. Par tout la severité engendre le peril, parce qu'elle attire la haine, qui ensuite produit la vengeance. Par tout la familiarité engendre le mépris, parce qu'en vous familiarisant, vous faites trop connoître vos defauts, vous donnez

nez à vos inferieurs droit de comparaison, à vos semblables droit d'autorité, & à vos Superieurs droit de châtiment.

XLVIII.

Le jour que Thomas Morus fut décapité, un Barbier lui demandant, s'il ne lui plaisoit pas qu'on lui coupât les cheveux? Mon ami, lui dit-il, j'ai à « t'avertir que le Roy & moi avons un « procés pour ma tête, & que je ne veux « point faire de dépense pour elle jusques « à ce que le differend en soit vuidé. «

THomas Morus illustre par sa doctrine & par sa pieté, étoit de Londres & fut Chancelier d'Angleterre sous le regne de Henry VIII. son integrité fut extraordinaire, rien ne le pouvoit corrompre; en voici un exemple. Un grand Seigneur lui ayant envoyé deux flacons d'argent d'un prix considérable, afin de l'avoir favorable dans un procés d'importance dont il étoit le Juge, aussitôt qu'il eût veu les deux flacons, il commanda à son Sommelier de les remplir du meilleur vin de sa cave & les renvoya à ce Seigneur, disant à celui qui

les avoit apportez, qu'il dit à son Maître que tout le vin de sa cave étoit à son service, ainsi il évita par cet ingenieux artifice un present fait par interêt, sans offenser celui qui le lui avoit envoyé. C'est un grand art que de sçavoir dans de certaines occasions soutenir sa vertu, sans offenser ceux qui l'attaquent. Ce n'est pas assez de la chose, il faut de la maniere.

Thomas Morus n'ayant pas voulu approuver la criminelle conduite du Roy Henry VIII. fut condamné par ce Prince à avoir la tête tranchée; & mourut ainsi pour la défense de l'Eglise l'an 1535. âgé de 62. ans.

XLIX.

Il n'est pas ordinaire que celuy qui fait rire se fasse estimer.

Un singe qui saute & qui capriolle avec agilité fait rire, un chien qui court aprés sa queuë pour l'attraper fait rire, un petit chat qui se joüe avec une balle fait rire, un Bouffon sur un Theatre fait rire; mais tout cela ne se fait point estimer, pourquoi? c'est que l'esprit

prit n'eſtime veritablement que ce qui lui convient le mieux : Je veux dire l'attention, la reflexion, le raiſonnement, la prudence, l'ordre, la ſageſſe, & c'eſt ce qu'il ne trouve pas dans ce qui le fait rire. Arlequin a eu un talent ſingulier pour faire rire ſur le Theatre, jamais homme n'a paru ſi plaiſant, lui ſeul valoit la plus riſible Comedie, les plus ſerieux étoient obligez en le voyant de rompre la contrainte de leur gravité. Il n'avoit qu'à paroître ſans parler, ou à parler ſans paroître, pour donner une joye extraordinaire aux Spectateurs. Cependant on ne l'eût jamais eſtimé s'il n'eût paſſé pour homme de bien. On ſe plaiſoit à le voir ſur le Theatre, on rioit volontiers de toutes ſes rencontres & de ſes bons mots ; mais quand on vouloit parler de lui avec eſtime, on diſoit c'eſt un homme fort ſage & fort reglé.



L.

Loüis XI. ayant donné un Office de Conſeiller au Parlement de Paris à un homme peu ſage, les autres Conſeillers ne „ voulant pas le recevoir, comment, dit „ le Roy, eſt-ce qu'étant tant de gens ha- „ biles enſemble, vous n'en pourrez pas „ faire un ſage?

CEs paroles ſont indignes de l'équité d'un Prince qui ne doit jamais confier l'exercice de la Juſtice qu'à des perſonnes également ſages & éclairées. Il faut entrer dans les Charges de Magiſtrature pour y apporter la ſageſſe & non pas pour l'y aller chercher. Un Conſeiller indigne de ſa Charge par ſon ignorance & par ſon peu de ſageſſe partage également l'autorité avec les plus ſages & les plus habiles; & ainſi il ne faut pas eſperer que joignant l'ignorance ſans ſageſſe avec l'autorité, il ait de grandes diſpoſitions pour profiter de la ſageſſe & de l'habileté des autres.

L I.

L'amour d'un Jaloux est un amour haïssable.

UN Jaloux se chagrine de voir la personne qu'il aime dans la joye, il ne peut souffrir qu'elle goûte des plaisirs, ses paroles ne sont que des reproches qu'il lui fait, ses pensées que des soupçons odieux sur sa conduite, ses actions que des démarches d'un espion incommode qui lui ôte sa liberté; il voudroit qu'elle fût dans une solitude continuelle sans aucun commerce; qu'elle ne fist, pour ainsi dire, aucun usage de ses sens; tant il a de peur qu'ils la seduisent. Si elle parle, il croit que c'est pour le trahir, si elle pense, il s'imagine qu'elle cherche dans son esprit des moyens pour le tromper. Enfin toutes ses actions lui paroissent des crimes qu'il ne peut pardonner. Aprés cela peut-on aimer un amour qui ressemble tant à la haine?

Fi ne me parlez point pour être amant, Climene,
De ces gens dont l'amour est fait comme la haine

Et

Et qui pour tous respects, & toute offre de vœux,
Ne s'appliquent jamais qu'à se rendre fâcheux,
Dont l'ame, que sans cesse un noir transport anime,
Des moindres actions cherche à nous faire un crime,
En soûmet l'innocence à son aveuglement,
Et veut sur un coup d'œil un éclaircissement,
Qui de quelque chagrin nous voyant l'apparence,
Se plaignent aussi-tôt qu'il naît de leur presence.
Et lors que dans nos yeux brille un peu d'enjouëment,
Veulent que leurs Rivaux en soient le fondement.
Enfin, qui prenant droit des fureurs de leur zele,
Ne nous parlent jamais que pour faire querelle.



L'hon-

L I I.

L'honneur est souvent la victime de l'amour.

O Amour, passion d'autant plus dangereuse pour l'un & l'autre sexe, que souvent elle fait perdre ce qui est de plus precieux, c'est l'honneur! ô honneur d'autant plus d ficile à conserver dans l'un & l'autre sexe, qu'il a le plus grand de ses ennemis à combattre; c'est l'amour! l'amour est la plus naturelle de toutes les passions, rien par consequent de plus difficile à combattre, puis que c'est se faire la guerre à soi-même; l'honneur est le plus grand de tous les biens, rien par consequent de plus digne de nos soins; l'amour est l'ouvrage de la nature, l'honneur est l'ouvrage de la Loi, la nature excite, la Loi commande, que faire? Donnez-vous bien de garde de dire dans cette occasion, comme cette Amante emportée;

La nature permet que par l'amour je peche,
La Loi de Dieu l'empêche.

A la-

A laquelle des deux ajoûterai-je foi?
Grand Dieu, vous qui voyez les peines
que j'endure,
Corrigez la nature
Ou changez vôtre Loy.

l'honneur, le repos, la conscience demandent plûtôt que vous disiez comme cette Amante raisonnable,

La nature permet que par l'amour je
peche
La Loi de Dieu l'empêche;
A celle-ci des deux il faut ajoûter foi.
Grand Dieu, je veux, malgré les peines
que j'endure,
Combattre la nature
Et suivre vôtre Loi.

LIII.

Quelqu'un demandant à Epaminondas lequel des trois il estimoit le plus, ou Chabrias, ou Iphicrates, ou soi-même,
„ Il nous faut voir mourir, dit-il, avant
„ que de rien resoudre.

EPaminondas étoit un Capitaine Thebain également habile, courageux, temperant & détaché des riches-

ses. On a dit de ce grand homme, que jamais homme ne sçeut tant & ne parla si peu que lui, & qu'en ce qu'il parla, jamais personne ne parla mieux. * Aprés plusieurs belles actions il fut choisi pour Chef des Thebains qui prenoient le parti des Eléens contre ceux de Mantinée secourus par les Lacedemoniens & les Atheniens. Il donna bataille l'an de Rome 391. & défit entierement les troupes des Ennemis ; la victoire lui fut cependant tres funeste, parce qu'il reçût un coup de javelot dont le fer resta dans sa playe. Ayant sçû qu'il perdroit la vie, aussi-tôt qu'on lui auroit arraché ce fer, il ne voulut point qu'on le lui tirât, qu'il n'eût appris que ses troupes avoient été victorieuses. Quand cette nouvelle lui fut confirmée. J'ai assez vécu, dit-il, puisque je meurs sans avoir été vaincu, & en même temps il s'arracha le fer de sa playe & expira. Il avoit dit pendant sa vie que la guerre étoit le lit d'honneur, & que c'est mourir doucement que de mourir pour sa Patrie. Il joüit en mourant de cette gloire & de cette douceur. Comme il n'avoit jamais été marié un de ses amis se plaignit le voyant expirer, de ce qu'il

ne

* Montagne.

ne laissoit point de posterité. Epaminondas entendant ces plaintes se tourna du côté de son Ami, & lui dit en rendant les derniers soûpirs, tu te
» trompes, je laisse deux belles filles,
» c'est la victoire de Leuctres & celle de Mantinée. Il avoit raison, les belles actions sont la posterité la plus glorieuse que puissent laisser ceux qui en sont les auteurs.

Chabrias étoit un Capitaine Athenien qui se rendit aussi fort recommandable par son courage. C'étoit lui qui disoit qu'une armée de Cerfs conduite par un Lion étoit plus à craindre qu'une armée de Lions conduite par un Cerf.

Iphicrates étoit un General des Atheniens; entre plusieurs belles qualitez qui le faisoient estimer de tout le monde, il passoit pour avoir beaucoup d'habileté dans la discipline militaire. Voici deux de ses bons mots.

Un Sot de qualité lui reprochant
» la bassesse de sa naissance; je se-
» rai le premier de ma race, lui dit-
» il, & toy tu seras le dernier de la
» tienne.

Un jour faisant fortifier son camp, sans qu'il parût qu'il eût besoin de cette pre-

precaution ; il dit à ceux qui s'en étonnoient, c'est une mauvaise excuse à "
un General, de dire je n'y pensois '
pas. '

L I V.

*Un homme qui avoit un frere hypocrite, disoit, en verité, mon frere de- "
*vient devot à veuë d'œil : je vous en- "
*tends, lui dit-on, il prie Dieu quand "
on le regarde. "

L'Hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu. Puis qu'en même temps qu'on est dans le crime on veut paroître vertueux ; c'est une marque que l'on reconnoît l'obligation qu'on a de suivre la vertu. Mais cet hommage est un piege bien pernicieux que le vice tend aux honnêtes gens. Il n'y a rien de plus dangereux que ces gens qui habillent les vices les plus honteux des parures de la vertu ; qui couvrent leurs médisances du voile de la charité, leurs vengeances, de justice, leurs cruautez de zele.

Certes je ne vois rien qui soit plus odieux

Que

Que le dehors plâtré d'un zele specieux,
Que ces francs Charlatans, que ces devots de place
De qui la sacrilege & trompeuse grimace
Abuse impunément & se jouë à leur gré
De ce qu'ont les mortels de plus saint & sacré,
Ces gens qui par une ame à l'interest soûmise
Font de devotion mêtier & marchandise
Et veulent acheter credit & dignitez
A prix de faux clins d'yeux & d'élans affectez
Ces gens, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non commune
Par le chemin du Ciel courir à la fortune,
Qui brûlans & prians demandent chaque jour,
Et prechent la retraite au milieu de la Cour.
Qui sçavent ajuster leur crime avec leurs vices
Sont prompts, vindicatifs, sans foy, pleins d'artifices,

Et pour perdre quelqu'un couvrent insolemment
De l'interest du Ciel leur fier ressentiment.
D'autant plus dangereux dans leur âpre colere
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on revere,
Et que leur passion, dont on leur sçait bon gré
Veut nous assassiner avec un fer sacré.

L V.

L'amour & la fumée ne se peuvent cacher.

QUand on aime, tout parle de l'amour, & en découvre les secrets, quelques déguisemens qu'on apporte pour le cacher.

Sans employer la langue, il est des Interpretes,
Qui parlent clairement des atteintes secrettes,
Un soûpir, un regard, une simple rougeur,
Un silence est assez pour expliquer un cœur:

Tout

Tout parle dans l'amour, & sur cette
matiere
Le moindre jour doit être une grande
lumiere.

Dans les commencemens de cette passion, on en fait mystere, on se sert de toutes sortes d'artifices pour la cacher, & on croit en effet que personne ne la devine: mais ce sont ces artifices mêmes qui la découvrent. En faisant connoître que l'on se cache, on fait connoître ce que l'on cache. Enfin quand on voit que l'on ne peut plus se dérober à la penetration des curieux; on se trouve obligé, pour soulager sa contrainte, d'avoüer avec une sincerité forcée ce qu'on n'a pû celer avec des dissimulations étudiées; & de dire comme Cleomene à Aglaure dans Psiché,

Nous ne pretendons point en faire de
mystere,
Aussi bien malgré nous paroîtroit-il
au jour,
Et le secret ne dure guere,
Madame, quand c'est de l'amour.

L I V.

Une personne de qualité qui se plaisoit fort à la Peinture ayant fait voir un Tableau de sa façon à Monsieur Poussin. Cet illustre Peintre, lui dit, Signore, « non vi manca altro chun poco di necessita. »

C'Est-à-dire, Monsieur, il ne vous manque pour devenir habile homme qu'un peu de pauvreté. Ce bon mot nous fait entendre qu'il semble que la science soit le partage des pauvres, parce que la necessité les contraint à se rendre habiles pour gagner de quoi subvenir à leurs besoins, & que l'ignorance soit le partage des riches, parce qu'ils ne se trouvent pas dans la même necessité de devenir sçavans : mais si les riches sont ignorans, ils se consolent de leur ignorance par la cour que leur font les sçavans.

Monsieur Poussin fut un des plus habiles Peintres de ce siecle. Il nâquit à Andilly en Normandie l'an 1594. il s'est fait admirer en France & en Italie par ses Ouvrages. Voici son Epitaphe.

Parce

Parce piis lacrimis, vivit Pussinus in urna,
Vivere qui dederat nescius ipse mori:
Hic tamen ipse silet, si vis audire loquentem
Mirum est, in tabulis vivit, & eloquitur.

LVII.

Agesilaüs levant des Soldats, quatre ou cinq hommes tout balafrez se presenterent à lui, l'assurant que leurs cicatrices étoient des marques qu'ils n'avoient jamais tourné le visage aux Ennemis: Mes amis,
„ leur dit Agesilaüs, j'aimerois encore
„ mieux à mon service ceux qui vous ont
„ ainsi marquez.

AGesilaüs étoit Roy des Lacedemoniens. On a dit de lui que ce lui étoit assez d'attaquer une Ville pour la ranger à son devoir. Il mourut vers l'an du monde 3692. & 362. devant JESUS-CHRIST.

Quelqu'un appellant un Roy de Perse le grand Roy: en quoi, dit Agesi-
„ laüs, est-il plus grand que moi s'il
„ n'est plus juste?

On

LVIII.

On tire plus de services par les promesses que par les presens.

POurquoi ? c'est qu'on se met en état de meriter par ses services, ce qu'on espere, au lieu qu'on ne sçait ordinairement gré qu'à soi-même de ce qu'on reçoit, & qu'on le fait passer comme une recompense des peines qu'on a pris, ou comme un effet de l'industrie qu'on a mis en pratique. Les promesses font agir, les presens font cesser d'agir. Quand on espere, on croit n'avoir rien fait qu'on n'ait obtenu; quand on a obtenu, on croit avoir tout fait ce qu'il y avoit à faire. Pourquoi ne donne-t'on pas encore d'Evêché à cet illustre Predicateur, (demande que je faisois un jour à un habile homme & qui connoît le monde.) C'est, me répondit-il, que l'on craint peut-être qu'il ne prêchât plus quand il seroit Evêque.



L I X.

On disoit à un Prodigue, je desirerois
„ que vous observassiez avec soin ceux
„ qui manient vôtre argent pour leur
„ conserver en dépit d'eux l'integrité qu'ils
„ voudroient perdre cent fois le jour à vô-
„ tre service.

CE seroit faire de la charité qu'on auroit pour soi un acte de charité pour les autres : une intention bien dirigée donne souvent un certain tour de vertu à ce qui n'est pas vertueux.

L X.

Aprés vous être fait craindre, vous vous ferez enfin haïr.

TAcite a dit, *quem timere desierint, odisse incipient*, Caligula disoit, *oderint dum metuant*.

Quand on se fait craindre on ne se fait pas toûjours haïr. Quand on se fait craindre seulement ou par l'autorité ou par la majesté, ou par un merite extraordinaire, on ne se fait pas haïr, mais on

on se fait seulement obéïr, ou respecter, ou admirer. Quand on se fait craindre par la cruauté, ou par l'injustice, on s'attire de la haine, parce qu'on est fait comme un ennemi.

L X I.

Il est du secret comme du tresor, quand on sçait qu'il est caché, il est à demi découvert.

JE parle ailleurs du secret.

L X I I.

Celle qu'on adore Maîtresse, souvent on la méprise femme.

LE desir qu'on a de posseder une chose lui donne un certain prix qu'elle perd quand on ne la desire plus, comme si elle étoit plus estimable par l'empressement avec lequel on la recherche que par elle même. De même que la presence diminuë la renommée, aussi la possession diminuë le merite. D'où vient cela? j'en trouve deux raisons, la pre-

L I X.

On disoit à un Prodigue, je desirerois
» *que vous observassiez avec soin ceux*
» *qui manient vôtre argent pour leur*
» *conserver en dépit d'eux l'integrité qu'ils*
» *voudroient perdre cent fois le jour à vô-*
» *tre service.*

CE seroit faire de la charité qu'on auroit pour soi un acte de charité pour les autres : une intention bien dirigée donne souvent un certain tour de vertu à ce qui n'est pas vertueux.

L X.

Aprés vous être fait craindre, vous vous ferez enfin haïr.

TAcite a dit, *quem timere desierint, odisse incipient*, Caligula disoit, *oderint dum metuant*.

Quand on se fait craindre on ne se fait pas toûjours haïr. Quand on se fait craindre seulement ou par l'autorité ou par la majesté, ou par un merite extraordinaire, on ne se fait pas haïr, mais on

on se fait seulement obéir, ou respecter, ou admirer. Quand on se fait craindre par la cruauté, ou par l'injustice, on s'attire de la haine, parce qu'on est fait comme un ennemi.

L X I.

Il est du secret comme du tresor, quand on sçait qu'il est caché, il est à demi découvert.

JE parle ailleurs du secret.

L X I I.

Celle qu'on adore Maîtresse, souvent on la méprise femme.

LE desir qu'on a de posseder une chose lui donne un certain prix qu'elle perd quand on ne la desire plus, comme si elle étoit plus estimable par l'empressement avec lequel on la recherche que par elle même. De même que la presence diminuë la renommée, aussi la possession diminuë le merite. D'où vient cela? j'en trouve deux raisons, la pre-

miere, c'eſt que le cœur de l'homme étant inſatiable, il mépriſe ce qu'il poſſede pour s'attacher à de nouveaux objets dans l'eſperance qu'il a d'y trouver dequoi ſe ſatisfaire. La ſeconde, c'eſt que par la poſſeſſion l'on connoît bien mieux ce que l'on a deſiré, qu'on ne le connoiſſoit avant qu'on le poſſedât, & que cette connoiſſance y faiſant découvrir des imperfections qu'on n'avoit point encore veuës, on change ſes ardeurs en indifferences, ſes tendreſſes en duretez, & ſes deſirs en dégoûts. Les femmes font ſouvent une facheuſe épreuve de ce que je viens de dire en la perſonne de leurs maris; particulierement de ceux qui avant leur mariage étoient du nombre de ces coquets qui font mêtier d'en conter à toutes les femmes;

Ces Soûpirans d'office en tous lieux ſi cheris
Sont d'aimables galands, mais de facheux maris;
En vain la plus parfaite aura touché leur ame,
S'ils l'adorent Maîtreſſe, ils la mépriſent femme

En

Et leurs vœux attachés à de nouveaux appas
Dédaignent ce qu'ils ont pour tout ce qu'ils n'ont pas.

Celui qui aime par tout n'aime nulle part. Il en eſt de l'amour comme du cœur, quand il eſt partagé il ne peut vivre.

Cor ubi diſciderit, vita fugiente, peribit,
Sic, quoque diviſus vivere neſcit amor.

LXIII.

Ceux que l'intereſt lie, l'intereſt les délie auſſi.

IL y a long-temps qu'on a dit que la plûpart des amis ne reglent leur amitié que ſur leur intereſt. Themiſtocle ſe regardoit comme un grand arbre ſous lequel on vient ſe refugier pendant la pluie, & que l'on abandonne quand elle eſt paſſée ; c'eſt-à-dire que pluſieurs de ſes faux amis le voyoient ſouvent & avoient recours à lui, quand ils étoient dans l'adverſité ; mais, que quand ils

étoient dans la prosperité, il ne les voyoit plus. Tout le monde fait les mêmes plaintes, & tel se plaint de l'ingratitude d'un faux ami pendant qu'il donne à un autre le sujet de faire la même plainte de lui-même. L'amour propre marche toûjours le premier par tout. Fidelité tant que vous voudrez pourvû qu'elle l'accommode. Je regarde une amitié constante, comme une vertu heroïque; c'est-à-dire comme une de ces vertus que l'on pratique en se combattant soi-même.

LXIV.

Il faut tailler à un ambitieux plus d'ouvrage qu'il n'en peut faire.

UN ambitieux tend toûjours à monter plus haut, & il montera en effet si on ne l'arreste par quelque occupation qui l'écarte, sans qu'il s'en apperçoive, du chemin qu'il pourroit prendre pour arriver à la fin qu'il s'est proposée. Il faut lui donner plus d'ouvrages qu'il n'en peut faire, afin qu'il n'ait pas le loisir de travailler à celui qui lui pourroit donner les moyens de parvenir à l'élevation qui fait l'objet de ses

ses projets ambitieux; ne laissez point prendre de repos à l'ambitieux, si vous voulez qu'il ne vous fasse pas perdre le vôtre.

LXV.

Monsieur de Corneille ayant appris qu'on alloit faire un jugement sur son Horace, dit : Horace fut condamné « par les Duumvirs ; mais il fut absous « par le Peuple. «

MOnsieur de Corneille dit ce bon mot quand il crût qu'on alloit faire des observations sur sa Piece de Theatre, intitulée Horace, qui avoit été applaudie de tout le Peuple. Ah « que les habiles gens sont incommo- « des de vouloir soûmettre le plaisir « du peuple à des regles qui ne sont « pas de son goût ! s'écrioit un hom- « me de mauvaise humeur contre ceux « qui ne veulent que des plaisirs mésu- « rez & compassez. Le Theatre, « continuoit il, n'est fait que pour « divertir, dés qu'on a attrappé ce but, « qu'importe si c'est avec la permis- « sion d'Aristote, ou non. Les specta- « teurs sont touchez, sont émûs, sont «

„ attendris „ s'appliquent avec beau-
„ coup de satisfaction d'esprit à la re-
„ presentation , ne s'impatientent
„ point, sont fâchez de voir si-tôt finir
„ la Piece, y retournent au premier
„ jour, n'est-ce pas assez pour la gloi-
re de l'Auteur? Mais, dira-t'on, tous ces agrémens qui engagent, qui plaisent, ne sont pas selon les regles; les bons connoisseurs y trouvent des defauts, ils ne les peuvent goûter; hé bien tant pis pour ces bons connoisseurs, puis qu'ils sont assez malheureux pour être privez d'un plaisir dont joüissent tous les autres. La fin legitime de toutes les regles de la Comedie & de la Tragedie, doit être celle de plaire; cette Piece plaît, elle est donc selon les regles, ou si elle ne l'est pas, tant pis pour les regles; car c'est signe qu'elles ne sont pas telles qu'elles doivent être. Il y a une grande difference entre les regles de Morale, & de Theatre: les regles de Morale apprennent au peuple son devoir, & au Theatre c'est le peuple qui apprend le devoir aux regles. Ce raisonnement ne sera pas également receu de tout le monde; pour moi je suis de ce sentiment; c'est que comme les goûts sont fort differens, il faut qu'il y ait des regles qui con-

conviennent autant que faire se peut à tous ces goûts, afin de fixer les Auteurs; & si ces regles sont comme elles doivent être, les Pieces qui les suivront, plairont toûjours au plus grand nombre; que ceci soit dit sans consequence pour l'Horace de Monsieur de Corneille; on ne peut faire de plus judicieuses Critiques des Pieces de ce grand homme, que celles qu'il en fait lui même. Il ne s'est rien pardonné, quoi qu'il eût quelque droit par ses Ouvrages de se mettre en quelque maniere au dessus des regles; mais les plus habiles sont ordinairement les plus modestes.

Monsieur de Corneille nâquit à Roüen en 1606. il étoit fils d'un Maître des Eaux & Forests en la Vicomté de Roüen, à qui le Roy Loüis XIII. donna des Lettres de Noblesse pour recompense de ses services, il exerça long-temps à Roüen la Charge d'Avocat General à la Table de Marbre; sa Tragedie du Cid fut la Piece qui commença à lui donner une considerable reputation; cet Ouvrage eut des aplaudissemens si universels qu'on disoit en proverbe, *cela est beau comme le Cid.* Il eut pourtant ses Critiques, même par ordre

du Cardinal de Richelieu : mais

En vain contre le Cid un Ministre se
ligue,
Tout Paris pour Chimene a les yeux de
Rodrigue :
L'Academie en Corps a beau le cen-
surer,
Le public revolté s'obstine à l'admi-
rer.

ce furent ces petits chagrins que Monsieur le Cardinal lui avoir donné en même-temps, qui l'engagerent à faire ces quatre vers aprés la mort de ce Ministre

Qu'on parle mal ou bien du fameux
Cardinal
Ma prose ny mes vers n'en diront ja-
mais rien.
Il m'a fait trop de bien pour en dire du
mal
Il m'a fait trop de mal pour en dire du
bien.

Horace, Cinna & plusieurs autres pieces qui suivirent, augmenterent de telle sorte la reputation de Corneille, qu'il passe & avec raison, pour le plus grand homme qu'il y ait eu dans ce gen-

re de Poësie, il mourut Doyen de l'Academie en 1684. âgé de 78. ans. Voici ses Pieces selon l'ordre des temps ausquelles elles ont été composées; *Melite* Comedie, *Clitandre* Tragedie; *la Veuve* Comedie, *la Galerie du Palais* Comedie, *la Suivante* Comedie, *la Place Royale* Comedie, *Medée* Tragedie, *l'Illusion comique* Comedie, *le Cid* Tragedie, *Horace* Tragedie, *Cinna* Tragedie, *la mort de Pompée* Tragedie, *le Menteur* Comedie, *la suite du Menteur* Comedie, *Rodogune* Tragedie, *Theodore* Tragedie, *Heraclius* Tragedie, *Dom Sanche d'Aragon* Comedie, *Andromede* Tragedie, *Nicomede* Tragedie, *Pertharite* Tragedie, *Oedipe* Tragedie, *Sertorius* Tragedie, *la Toison d'or* Tragedie, *Sophonisbe* Tragedie, *Othon* Tragedie, *Attila* Tragedie, *Berenice* Tragedie, *Pulcherie* Tragedie, *Surena* Tragedie. Il a encore traduit en vers François l'Imitation de JESUS-CHRIST, les 7. Pseaumes de la Penitence, les Hymnes du Breviaire Romain.

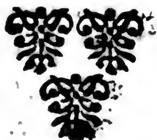
Je ferai peut-être plaisir de dire ici quelque chose de l'origine de la Comedie & de la Tragedie. Icarius qui regnoit dans l'Attique vers l'an du monde 2700. ayant appris, à ce qu'on dit,

de Bacchus l'art de planter la vigne, trouva dans les vignes un bouc qui les ravageoit, il le prit & l'immola à ce Dieu, & pendant ce sacrifice ceux qui étoient presens chantoient des hymnes à la loüange de ce Dieu des vendanges. Cette ceremonie se continua tous les ans, & fut appellée Comedie des mots Grecs κώμη qui signifie village, & ᾠδὴ qui signifie chanson ou hymne, parce que cela se faisoit dans les campagnes. Les Atheniens y ajoûterent de la musique & des danses, & elle fut appellée Tragedie, de ces deux mots Τράγος bouc & ᾠδὴ chanson.

La Tragedie informe & grossiere en naissant
N'étoit qu'un simple chœur, où chacun en dansant,
Et du Dieu des raisins entonnant les loüanges,
S'efforçoit d'attirer de fertiles vendanges.

Presque tout le monde sçait l'histoire des Horaces. C'est pourquoi je n'en mettrai ici que l'abregé. Les Romains faisant la guerre aux Albains l'an de Rome 85 sous le regne de Tullus Hostilius, Roy

Roy des Romains, les deux Partis convinrent que pour terminer cette guerre, trois freres Romains appellez Horaces, combattroient contre trois freres d'Albe appellez Curiaces. Deux Romains furent tuez. Celui qui restoit ajoûtant l'adresse à la force, défit ses trois ennemis. Comme il revenoit à Rome, il rencontra sa sœur qui avoit été promise à un des Curiaces; quand elle reconnut les dépoüilles de son Amant, elle en parut si affligée, que son frere ne pouvant souffrir cette affliction hors de saison, la tua sur la place. Il fut dans la suite absous de ce meurtre.



LXVI.

Aprés qu'Elisabeth Reine d'Angleterre eut avancé Ralegh, un jour comme elle joüoit de l'Epinette, le Comte d'Oxford, & quelques autres Seigneurs étant auprés d'elle, se mirent à soûrire, & à se dire quelques mots à l'oreille. A quoi la Reine ayant pris garde, elle voulut sçavoir quel en étoit le sujet. Madame, „ répondit le Comte d'Oxford, ce qui „ m'oblige à rire, c'est de voir que les „ Sautereaux montent lors que les chefs, „ ou les têtes descendent.

C'Etoit un adroit reproche que l'on faisoit à cette Reine, de ce qu'elle abaissoit les Principaux du Royaume pour y mettre des gens de moindre consideration en leur place.

Elisabeth étoit fille d'Henry VIII. & d'Anne de Boulen; pour être élevée sur le Throne elle promit de proteger particulierement la Religion Catholique; mais quand elle eût obtenu ce qu'elle souhaitoit, bien loin de tenir sa promesse, elle reçut l'Heresie en Angleterre, se fit déclarer Chef

de

de l'Eglise, & fit mourir plusieurs Ecclesiastiques. Ce fut elle qui fit couper la tête à Marie Stuart Reine d'Ecosse, veuve de François II. Roy de France. Elisabeth ne voulut point se marier; elle mourut en 1603. aprés avoir regné 35. ans.

Oxford est une Ville d'Angleterre sur la Tamise.

LXVII.

Monsieur Danais ayant été envoyé par le Roy au Concile de Trente, y fit une forte harangue contre les desordres de la Cour de Rome, & pour la reformation de l'Eglise. Aprés qu'il eût achevé, un Prelat Italien dit avec mépris : Gallus cantat, *que c'étoient des chansons : Monsieur Danais repartit sur le champ :* Utinam ad illum Galli cantum Petrus resipisceret.

L'Archevêque de Grenade l'un des plus habiles Prelats qui assisterent à ce Concile, trouvoit ce mot d'un si bon goust, qu'il le repetoit souvent, & y ajoûtoit ces mots en forme d'éloge, *scribantur hæc in generatione altera.* "

Il

„ Il n'y a rien dans les Apophtegmes
„ des Anciens qui en approche, dit
„ Wicquefort dans le 2. livre de son
„ Ambassadeur.

Le Prelat Italien qui dit, *Gallus cantat*, étoit un Evêque d'Orviete, & Monsieur Danais qui avoit été Precepteur de François I. étoit Evêque de Lavaur, Ville de Languedoc à six lieuës de Tolose.

Trente est une Ville sur les limites du Comté de Tirol entre l'Italie & l'Allemagne.

Concile est une assemblée, où les Prelats conferent ensemble, & decident ce qui regarde la Religion & la Discipline Ecclesiastique.

Concile General, ou Oecumenique est celui auquel tous les Evêques du Christianisme assistent, s'ils n'ont quelque empêchement legitime; le Pape y preside en personne, ou par ses Legats.

Concile National est une assemblée des Prelats d'un Royaume ou d'une Nation sous un Patriarche ou Primat.

Concile Provincial est une assemblée des Evêques d'une Province soûmise à un Metropolitain.

Synode est à present une Assemblée des

des Prêtres d'un Diocese sous l'autorité de leur Evêque. Les premiers Conciles ont été les cinq Assemblées des Apôtres, dont quatre furent tenuës à Jerusalem & une cinquiéme à Antioche. Il y a 18. Conciles Generaux, sçavoir.

1. Le 1. Concile de Nicée, Ville de Bythinie en l'Asie mineure, fut tenu l'an 325. sous le Pape Sylvestre, du regne de l'Empereur Constantin. JESUS-CHRIST Fils de Dieu y fut declaré consubstantiel à son Pere, l'impieté d'Arius condamnée, & les livres des Ariens brûlez.

2. Le Concile de Constantinople fut tenu en 381. sous le Pape Damase du regne de l'Empereur Theodose, contre les Macedoniens qui sous leur Chef Macedonius nioient la Divinité du Saint Esprit.

3. Le Concile d'Ephese fut tenu en 431. sous le Pape Celestin du regne de l'Empereur Theodose le jeune, Nestorius qui distinguoit deux personnes en J. C. fut condamné, & la sainte Vierge reconnuë Mere de Dieu.

4. Le Concile de Calcedoine fut tenu en 451. sous le Pape Leon, du regne de l'Empereur Marcien. On y condam-

na Eutychés & Dioſcorus qui confondoient la nature divine & la nature humaine en J. C.

5. Le II. Concile de Conſtantinople fut tenu l'an 553. ſous le Pape Vigile, & du regne de l'Empereur Juſtinien contre les Origeniſtes.

6. Le III. Concile de Conſtantinople l'an 680. ſous le Pape Agathon, du regne de l'Empereur Conſtantin Pogonate, contre les Monothelites, qui ne reconnoiſſoient en J. C. qu'une ſeule volonté.

7. Le II. Concile de Nicée celebré l'an 787. ſous le Pape Adrien du regne de l'Imperatrice Irene & Conſtantin ſon fils, contre les Iconoclaſtes, ou briſe-Images.

8. Le IV. Concile de Conſtantinople fut tenu l'an 869. ſous le Pape Adrien II. du regne de l'Empereur Baſile. Ignace Patriarche de Conſtantinople y fut rétabli dans ſon Siege, & Photius l'uſurpateur en fut honteuſement chaſſé.

9. Le I. Concile de Latran celebré à Rome l'an 1122. ſous le Pape Calixte II. du regne de l'Empereur Henry V. contre les uſurpateurs des droits de l'Egliſe & pour le recouvrement de la Terre Sainte.

10. Le

10. Le II. Concile de Latran tenu en 1139. ſous le Pape Innocent II. du regne de l'Empereur Conrad III. contre l'Anti-Pape Pierre de Lion, & pour la conſervation des biens Eccleſiaſtiques.

11. Le III. Concile de Latran celebré l'an 1179. ſous le Pape Alexandre III. du regne de l'Empereur Frederic I. contre les Albigeois qui établiſſoient deux principes du monde, l'un bon, & l'autre mauvais, c'eſt-à-dire, Dieu & le Diable.

12. Le IV. Concile de Latran tenu l'an 1215. ſous le Pape Innocent III. du regne de l'Empereur Othon IV. contre les Albigeois, &c.

13. Le I. Concile de Lyon tenu en 1245. ſous le Pape Innocent IV. du regne de Frederic II. contre le même Empereur qui faiſoit la guerre au Pape & uſurpoit les biens Eccleſiaſtiques. Les Cardinaux y furent honorez du Chapeau rouge.

14. Le II. Concile de Lyon tenu l'an 1274. ſous le Pape Gregoire X. du regne de l'Empereur Rodolphe contre les erreurs des Grecs Schiſmatiques. Frere Jerôme Religieux de Saint François y fit venir le Roy des Tartares, qui y reçût ſolemnellement les

les eaux salutaires du baptême.

15. Le Concile de Vienne celebré en 1311. sous le Pape Clement V. du regne de l'Empereur Henry VIII. contre les desordres des Templiers, les Beguards & les Beguines, &c. la Procession du Saint Sacrement y fut instituée.

16. Le Concile de Florence tenu en 1439. sous le Pape Eugene IV. pour la réünion des Grecs à l'Eglise Romaine.

17. Le V. Concile de Latran tenu en 1517. sous les Papes Jules II. & Leon X. pour l'abrogation de la Pragmatique-Sanction.

18. Le Concile de Trente, Ville de l'Etat de Venise, commencé l'an 1545. & fini l'an 1563. il dura sous les Pontificats de Paul III. Jule III. Marcel II. Paul IV. & Pie IV. On y condamna Luther, Calvin, &c.





On

LXVIII.

On a dit sur Annibal qui ne poussa pas sa victoire aprés la bataille de Cannes, Il se disoit des raisons pour les Romains, " quand il devoit mettre en execution les " siennes. "

LEs Reflexions que faisoit Annibal lors qu'aprés la bataille des Cannes il ne jugea pas à propos de poursuivre les Romains, n'étoient pas des reflexions de politique, mais de plaisir. Les voluptez de Capouë faisoient alors toutes ses finesses. Ses divertissemens étoient tous ses stratagémes. Qu'il y a de grands hommes dont tout le courage n'est pas à l'épreuve d'un petit plaisir! On a dit de César, qu'il ne pensoit jamais avoir rien fait tant qu'il lui restoit quelque chose à faire.

Nil actum reputans, si quid superesset agendum.

Mais ici Annibal pensoit avoir tout fait, lors qu'il avoit encore toutes choses à faire, c'est-à-dire à vaincre entierement les Romains; car ce ne fut rien faire que de

de ne les avoir vaincus qu'à demi ; puis que ne pouſſant pas plus loin ſes conqueſtes, il leur donnoit le temps d'apprendre l'art de la guerre par l'experience de leurs défaites, par des reflexions ſur leurs fautes, & par l'obſervation de ſa conduite : la victoire ne paroiſſoit jamais pleine à Alexandre, que lors qu'il avoit détruit ou pardonné ; parce qu'il faut toûjours tout craindre d'un ennemi qui a pû ſe défendre & qui pourra attaquer.

Annibal dit le grand & le borgne étoit fils d'Amilcar, & General de l'Armée des Carthaginois. Son pere lui fit jurer ſur l'Autel, qu'il feroit toûjours la guerre aux Romains. Il entra malgré les neiges, les montagnes & les reſiſtances de Publius Claudius, dans l'Italie avec une Armée de 90000. hommes de pied, & 12000. chevaux, & gagna pluſieurs batailles. Fabius Maximus Dictateur & ſurnommé le Temporiſateur le laſſa quelque temps par ſes délais ; il gagna enſuite une bataille à Cannes Ville de la Poüille contre le Conſul Paul Emile, que la temerité de ſon Collegue Terentius Varo engagea au combat ; 40000. Romains y furent défaits, entre leſquels

il

il se trouva tant de Chevaliers, qu'Annibal envoya à Carthage trois boisseaux de leurs anneaux. Mais dans la suite il ne sceut pas profiter de sa victoire ; car s'étant abandonné avec son armée aux delices dans Capouë, il eut du desavantage en differentes occasions. Ce ne furent que les voluptez qui l'empêcherent de pousser plus loin ses conquestes, & qui lui donnerent la finesse de certains esprits qui se font des difficultez dans les entreprises, & s'arrétent eux-mêmes par des obstacles qui viennent plus de leur imagination que de la chose ; les plaisirs faisoient toute sa politique, il ne vouloit pas poursuivre les Romains, parce qu'il ne vouloit pas quitter ses divertissemens ; il se representoit ses ennemis plus forts qu'ils n'étoient, parce qu'il étoit plus foible qu'il ne pensoit. Fabius Maximus le desespera en quelque maniere par des temporisemens affectez, ne s'occupant qu'à le suivre par tout, à se camper avantageusement & à se tenir serré, sans vouloir en venir à un combat, quelques instances hardies & même injurieuses que lui en fist son ennemi ; un jour entr'autres Annibal fit dire à ce prudent Capitaine, que s'il étoit aussi bra-

ve qu'il vouloit qu'on le crût, qu'il descendit dans la plaine pour combattre. Fabius sans s'émouvoir ni des bravoures de son ennemi, ni des murmures de son armée qui s'ennuyoit de ne rien faire, répondit que si Annibal étoit lui-même aussi grand Capitaine qu'il croyoit l'être, qu'il le devoit forcer à accepter le combat dans lequel il le vouloit engager. Enfin Annibal alla devant Rome pour l'assieger; mais il étoit trop tard; car il trouva les Romains si bien sur leur garde, qu'il fut obligé de décamper. Il livra quelques combats à Marcellus sans aucun avantage considerable de part & d'autre. L'an 547. il fut défait par le Consul Claudius Nero; puis ayant été rappellé en Afrique, où Scipion ravageoit tout pour vanger les Romains, il perdit une bataille prés de Zama contre ce Capitaine, & 20000. hommes des Carthaginois y furent défaits en 559. il passa en Asie vers Antiochus, qui suivant ses conseils entreprit la guerre contre ses ennemis: mais il s'en repentit, parce qu'il fut vaincu trois ans aprés. Annibal affligé de ce second malheur se retira vers Prusias Roy de Bithynie pour l'exciter à entreprendre la même guerre, & ensuite

crai-

craignant d'être livré aux Romains, il s'empoisonna, & mourut âgé de 64. ans la 571. année de la fondation de Rome, & 183. ans avant J. C.

LXIX.

Quelqu'un disant à un bon homme, qu'il ne falloit pas encore marier son fils, qu'il falloit attendre qu'il fût plus sage; Vous vous trompez, lui dit-il, car si " *mon fils devient sage, il ne se mariera* " *jamais.* "

CE bon homme en disant ce bon mot s'accusoit de folie. Chose étrange! que l'on est ordinairement si mécontent de son état qu'on ne le conseille jamais aux autres! particulierement celui du mariage contre lequel on a beaucoup declamé. Ah! ne vous mariez pas, dit l'un, car vôtre femme sera belle, ou laide: si elle est belle, elle vous fera mal à la tête, que d'inquietudes pour la garder! que de soins pour la veiller! parce que *raram facit mixturam cum sapientia forma*, & l'Italien dit *quelle due gran nemichè bellezza & honesta.* Ce qui est beau est bien regardé, ce qui est bien re-

gardé est bien souhaité, ce qui est bien souhaité, est bien recherché; & souvent ce qui est bien recherché est enfin trouvé. Si elle est laide, elle vous fera mal au cœur; car vous ne l'aimerez pas toûjours. Ah ne vous mariez pas, dit l'autre, car ou vôtre femme sera vieille ou jeune; si elle est vieille, que de dégousts! peut on s'aprivoiser avec la mort? quels combats!

Frigida pugnabant calidis, humentia siccis, *
Mollia cum duris.

Si elle est jeune, que de simplicitez dangereuses! ou que de gayetez mortifiantes! ou que de peines à se tenir à la maison! ou que d'incapacité pour conduire un ménage! Ah ne vous mariez pas, dit celui-ci; car, ou vôtre femme sera sage, ou elle ne le sera pas; si elle est sage, elle vous fera bien valoir sa sagesse; si elle ne l'est pas, quel affront! que de sobriquets contre vous! ah ne vous mariez pas, dit celui là, car ou vôtre femme sera noble ou elle ne le sera pas, ou elle sera sçavante ou ignorante, ou elle sera riche ou pauvre. Si elle est noble, quelle fierté!

Malo

* Ovid.

Malo venusinam quam te Cornelia mater *
Graccorum, si cum magnis virtutibus affers
Grande supercilium, & numeras in dote triumphos.

Si elle n'est pas noble, ce sera un reproche humiliant pour vôtre posterité; si elle est sçavante, que vous paroîtrez petit à ses yeux! si elle est ignorante; quelque belle qu'elle soit, beau corps sans science, belle lanterne sans lumiere. Si elle est riche, vous lui vendez l'autorité que vous devriez avoir sur elle; si elle est pauvre, tant pis pour vos affaires. Enfin on ne manque pas de raisons pour prouver que le mariage a de tres grandes incommoditez, & par consequent qu'on le doit fuir comme le plus grand obstacle au repos & à la tranquillité de l'esprit; on dit mille jolies choses là-dessus; on dit par exemple, qu'une femme & un almanach ne sont bons tout au plus que pour un an. Qu'un Espagnol voyant que pendant une tempête, il étoit obligé de jetter dans la Mer ce qu'il avoit de plus pesant, y voulut jetter sa femme qui s'étoit embarquée avec lui,

* Juvenal.

porque no tenia cosa que fuesse masspesada; que pour punir tres severement un homme d'avoir épousé deux femmes, on le condamna à vivre avec elles; que Dieu assoûpit nôtre premier pere, avant que de lui donner une femme, non seulement pour nous avertir de nous défier de nôtre veuë, comme d'un tres mauvais conseiller là-dessus; mais encore que ce fût pour nous apprendre que personne ne se mariroit, si l'on avoit les yeux de l'esprit assez ouverts, pour voir dans l'avenir combien de peines accompagnent le mariage. Avec tous ces raisonnemens & beaucoup d'autres que l'on croit bien plus forts, on ne laisse pas de se marier; Aristote appelle la femme un monstre de nature, & cependant le bon homme Aristote sacrifie à une concubine d'Hermias qu'il avoit épousée. En verité, l'homme n'a gueres soin de sa reputation, de dire tant de mal de ce qu'il recherche avec tant d'empressement. Je ne pretends pas faire ici une dissertation pour decider sur cette proposition, sçavoir, s'il est avantageux de se marier ou non; chacun est son Juge là-dessus. Je me contenterai de parler ici de quelques Coûtumes de certains Pays pour choisir

choisir un époux ou une épouse, les voici.

Chez les Cimbres, peuples de Scythie, pour conclure un mariage il falloit que le fiancé se rognât les ongles & envoyât les rognûres à sa fiancée, & que celle-ci en fist autant à son fiancé ; puis s'ils acceptoient mutuellement leurs presens, ils estoient censez entierement mariez ; c'étoit peut-être pour se témoigner reciproquement, qu'ils ne se feroient l'un & l'autre aucun tort, si nous en croyons le proverbe, dont nous nous servons, quand pour témoigner que nous ôterons à quelqu'un le pouvoir de nous nuire, nous disons, je lui rognerai les ongles, ce que Pline appelle, *exarmare*.

Chez les Teutons, anciens Allemands, pour conclure le mariage, la femme rasoit les cheveux à son Amant, & l'homme les rasoit aussi à son Amante : nos Amans se font ici un fort grand plaisir d'avoir des cheveux de leurs Maîtresses, parce qu'ils les regardent comme autant de chaînes, sur lesquelles ils disent, ce leur semble, une infinité de belles choses pour témoigner la douceur de leur esclavage, il se peut faire que les Teutons étoient dans les mêmes sentimens.

Chez les Armeniens, pour contracter le mariage, l'époux tailloit le bout de l'oreille droite à son épouse, & l'épouse celui de l'oreille gauche à son époux : tout le monde sçait ce que c'est, lorsque les oreilles cornent, ce que Plaute appelle *tinnimentum*, ou lorsque, comme dit Celsus, *aures sonant intra seipsas*; on sçait encore que lorsque l'oreille droite nous corne, on dit que c'est signe qu'on parle bien de nous, & qu'au contraire lorsque c'est la gauche, nous sommes les objets de la médisance de quelqu'un. C'est-là une superstition, je l'avouë; mais je crois que cette superstition regnoit chez les Armeniens aussi-bien qu'ici, & que l'époux coupoit l'oreille droite à son épouse, pour la faire souvenir de ne pas écouter les cajoleries & les fleurettes qui sont ordinairement si agreables aux femmes, & que l'épouse coupoit le bout de l'oreille gauche à son époux, pour l'avertir de ne pas écouter ce qu'on lui pourroit rapporter de desagreable sur sa conduite afin de le jetter dans la jalousie, passion si naturelle à ceux de ce Pays-là.

Chez les Elamites, peuples qui habitoient entre les Provinces de Perse

ſe & de Babylone, le mary piquoit le doigt du cœur de ſa femme juſqu'au ſang, & la femme en faiſoit autant à ſon mary.

Chez les Numidiens peuples d'Afrique, l'époux & l'épouſe crachoient en terre, & de la bouë qui ſe faiſoit de leurs crachats ils s'oignoient le front l'un à l'autre.

Chez les Sicyoniens peuples du Peloponeſe, le mary envoyoit un ſoulier du pied droit à ſa femme, & la femme un du pied gauche à ſon mary.

Chez les Tarentins le futur époux & la future épouſe ne concluoient leur mariage qu'en prenant à manger tous deux d'une même main en preſence de leurs Parens aſſemblez.

Chez les Scytes, le mary & la femme ſe touchoient reciproquement les genoux, les pieds, les coudes, le front, les yeux, les oreilles, & la bouche.

Chez les Moſcovites les Parens de la fille font la demande du mariage.

Chez les Talchéens le pere de celle qui étoit à marier, appelloit à ſouper tous ceux qui la recherchoient en mariage, & aprés les avoir prié de faire chacun un conte plaiſant, celui à qui elle témoignoit par un ſouris que ſon conte lui

 agreoit,

agreoit, étoit en même tems reconnu pour ſon époux.

Les filles des anciens Gaulois choiſiſſoient entre pluſieurs leurs maris en leur donnant à laver les mains.

L X X.

François I. voulant railler une Dame âgée qui avoit été ſort belle, lui dit, Ma- „ dame, combien y a-t-il que vous êtes „ revenuë du pays de beauté? Sire, ré- „ pondit-elle, j'en revins le même jour „ que vous revintes de Pavie.

IL faut être Roy pour oſer dire à une femme qu'elle n'eſt pas belle, & ne point craindre ſes reſſentimens. Je l'ai déja dit, bien des femmes n'entendent pas raillerie là-deſſus. Et ne ſemblent-elles pas avoir raiſon de vouloir à quelque prix que ce ſoit paroître belles, puiſque c'eſt tout ce que les hommes leur ont laiſſé: car point de gouvernement pour elles, point d'autorité abſoluë, point de conduite d'armes, point de pouvoir dans l'Egliſe, point de poſſeſſion des Charges, point d'entrée dans les ſecrets, point d'application aux ſciences, il ſemble même

même qu'on leur veüille ôter l'eſprit, en traitant de precieuſes celles qui en font paroître; laiſſons-leur donc du moins la beauté, & ſi elles n'en ont point, laiſſons-leur le plaiſir de croire qu'elles en ont.

François I. Roy de France, fils unique de Charles d'Orleans, Comte d'Angoulême, & de Loüiſe de Savoye ſucceda en 1515. à Loüis XII. mort ſans enfans males. Ce Prince fit la guerre preſque pendant toute ſa vie. Il perdit une bataille contre Charles-Quint à Pavie, où il fut fait priſonnier, & enſuite mené en Eſpagne. Pour ſortir de priſon il ceda la Souveraineté des Comtez de Flandre. Il gagna la bataille de Marignan contre les Suiſſes, celle de Serizolles en Piedmont contre les Imperiaux & chaſſa Charles-Quint de Provence. Il mourut à Ramboüillet aprés avoir regné 32. ans, & fut enterré à S. Denis. Henry II. ſon fils lui ſucceda. François I. étoit courageux, franc, de bonne foy, aimoit les belles Lettres, & en fut le Reſtaurateur; pour témoigner l'eſtime qu'il faiſoit de la Nobleſſe, ſon ſerment ordinaire étoit, *foy de Gentilhomme.*

LXXI.

C'est l'étude qui augmente les talens de la nature, mais c'est la conversation qui les met en œuvre.

L'Usage de l'esprit de l'homme se fait particulierement dans la conversation; parce qu'il s'y trouve obligé de parler juste & de répondre juste; dans le cabinet l'esprit raisonne sans resistance, comme il veut, & sur ce qu'il veut; il n'y trouve personne qui lui contredise; dans la conversation il doit être prest à raisonner sur tout, & à soûtenir ses raisonnemens contre tout; la conversation est le grand livre du monde qui apprend l'usage des autres Livres; sans elle la science est sauvage & sans agrément.



Quand

LXXII.

Quand une fille n'a que douze ans, elle voudroit paroître en avoir seize, mais à seize ans elle voudroit encore faire la petite fille.

UNe fille à douze ans qui commence à se sentir, voit que les grandes filles sont fêtées; elle voudroit bien être fêtée aussi. Mais quand elle est arrivée à l'âge auquel elle se voit fêtée, elle voudroit qu'on crût qu'elle n'a que 12. ans, afin que la fête durât plus long-temps. Les femmes n'aiment point à paroître vieilles, parce qu'elles regardent la vieillesse comme le tombeau de la beauté, c'est-à-dire, comme ce en quoi elles font consister leur plus grand merite. Une mere coquette, qui veut encore être de la fête, se donne bien de garde d'y paroître avec de grands enfans. Zephire dit à Cupidon dans Psiché.

Bien que les disputes des ans
Ne doivent point regner parmi des immortelles
Vôtre mere Venus est de l'humeur des belles
Qui n'aiment point de grands enfans.

LXXIII.

Dans les visites que de contraintes pour contraindre !

CEci se doit entendre des visites purement de civilité ; je ne condamne pas ceux qui les font ou qui les reçoivent, disoit un ami de la franchise ; car l'usage en a fait une espece de necessité, mais seulement je les plains. Fâcheuse condition des hommes, qui se sont fait des loix si génantes, pour ce qu'il y a de plus doux dans la vie civile, je veux dire la societé ! Gombaud dit agreablement.

Une fois l'an il me vient voir,
Je lui rends le même devoir :
Nous sommes l'un & l'autre à plaindre,
Il se contraint pour me contraindre.

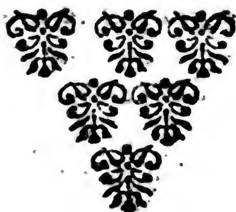


On

LXXIV.

On dit d'un Predicateur tres homme de bien, quelque vertueux qu'il soit, il « ne fait pas ce qu'il dit. «

BIen des Predicateurs ne font pas ce qu'ils disent, c'est-à-dire, non seulement ne pratiquent pas ce qu'ils enseignent; mais encore ne font pas les Sermons qu'ils prêchent. On pourroit faire une belle Satyre contre plusieurs Predicateurs; mais avant que de l'entreprendre voyons nous-même, si nous pratiquons les instructions qu'ils nous donnent; car ils ne prêchent que pour cela.



LXXV.

Loüis XI. ayant appris qu'un Chancelier d'un Duc de Bourgogne, avoit fondé un magnifique Hôpital, dit: „ Il est „ juste que ce Chancelier qui a fait plu„ sieurs pauvres en son temps, fasse un „ Hôpital pour les loger & les nourrir.

LEs Predicateurs prêchent tous les jours contre ces sangsuës du peuple, qui aprés avoir reduit par leur cruelle avarice tant de familles dans la pauvreté & la misere, s'imaginent qu'en faisant quelque fondation considerable (que l'on doit plûtôt regarder comme un monument de leur orgueil que de leur charité,) ils n'ont rien à craindre des jugemens de l'autre monde. Mais on se trompe; car de bonne foi, j'ai de la peine à me persuader qu'ils croyent être par cette precaution en seureté de conscience; je m'imagine plûtôt que ce qu'ils en font, n'est que pour imposer au peuple par ces éclatantes œuvres de charité.

LXXVI.

L'or donne aux plus laids certains charmes pour plaire.

C'Eſt ce que dit un Pere de famille; voici a quelle occaſion.

Lelie eſt fort bien fait, mais apprends qu'il n'eſt rien,
Qui ne doive ceder aux ſoins d'avoir du bien:
Que l'or donne aux plus laids certains charmes pour plaire,
Et que ſans lui le reſte eſt une triſte affaire,
Valere; je crois bien, n'eſt pas de toi cheri,
Mais s'il ne l'eſt amant, il le ſera mari.
Plus que l'on ne le croit, ce nom d'époux engage,
Et l'amour eſt ſouvent un fruit du mariage.

Une fille preoccupée d'amour n'entend point ces raiſonnemens d'un Vieillard qui a des veuës bien differentes des ſiennes. Celui-ci veut un bon-

bonheur ſtable ; celle-là ne regarde que le bonheur preſent, & ne comprend pas comment on peut faire attention aux richeſſes, aux dépens de ce qu'on aime. Son pere lui paroît un homme d'un autre monde, où les loix & les maximes ſont bien differentes des loix & des maximes de celui-ci : mais le bon homme qui a de l'experience, & qui ne ſent point la paſſion de ſa fille, la regarde comme une inſenſée, qui s'égare dans ſes idées, & qui ſe forme un bonheur imaginaire, pendant que par ſa faute elle en perd un réel & veritable. Rien n'eſt plus commun dans le monde que cette difference de raiſonnemens.

LXXVII.

Quelqu'un ayant épouſé une femme fort petite, & un autre lui ayant demandé pourquoi il n'en avoit pas pris une plus „ grande : C'eſt, répondit-il, parce que „ de deux maux il faut choiſir le plus pe- „ tit.

CEtte propoſition eſt encore plûtôt à ſuivre ; du mal & du bien, il faut choiſir le bien, & par conſequent ne point

point choisir de femme, si c'est un mal d'en avoir: mais dira-t-on, c'est un mal necessaire dont l'homme ne se peut passer. L'homme est donc un grand mal lui-même, d'être de sa nature si porté au mal, qu'il ne puisse vivre sans mal. Les hommes devroient pour leur honneur, ou ne prendre jamais femme, ou n'en jamais mal parler.

LXXVIII.

Elisabeth Reyne d'Angleterre faisant la visite ordinaire de ses Provinces, voulut voir la Maison qu'avoit à Redgrave Bacon Garde des Sceaux de son Royaume. Aprés qu'elle l'eut bien considerée, Monsieur le Chancelier, lui dit-elle, quelle petite maison avez-vous ici? Madame, répondit Bacon, ma Mai- « son est assez grande pour moy; mais « c'est vôtre Majesté qui m'a fait trop « grand pour ma maison.

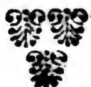
MOnsieur Bacon étoit tres habile dans toutes les sciences, & nous a laissé des ouvrages fort estimez des Sçavans. Il étoit honnête, obligeant & sincere. Sa Religion étoit la Pro-

Proteſtante: Il mourut l'an 1626. âgé de 66. ans.

LXXIX.

Un Capitaine Eſpagnol voyant qu'on s'étonnoit de ce qu'en prenant ſes armes, „il trembloit, dit, Ma chair tremble de „peur, pour le danger, où elle prevoit „que mon courage la portera tantôt. „

UN autre dit, je ne tremble pas mais je fremis ſeulement d'horreur pour le carnage que je vais faire. Un autre aſſura qu'il trembloit du froid avec lequel il alloit regarder le peril où ſon courage l'alloit expoſer. Un autre diſoit que ſa chair ne trembloit pas ; mais qu'elle treſſailloit de joye pour la victoire qu'il étoit aſſuré de gagner. Il faudroit les avoir veu combattre pour juger de la verité de ces bons mots.



LXXX.

Nous pardonnons ſouvent à ceux qui nous ennuyent; mais nous ne pardonnons pas à ceux que nous ennuyons.

PArce que ceux que nous ennuyons nous mépriſent, mais ceux qui nous ennuyent ne font que nous importuner. Nôtre orgueil trouve quelque plaiſir digne de lui en pardonnant à ceux qui nous importunent; mais il ne peut ſouffrir ceux qui l'offenſent par le mépris qu'ils ont pour nous.

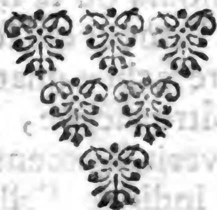
LXXXI.

On a beau dire, on n'eſt jamais veritablement fâché d'être aimé.

C'Eſt toûjours ou la fierté ou la haine, ou l'amour qui force une femme à paroître fâchée quand on l'aime, je dis à paroître fâchée, parce qu'elle ne l'eſt pas veritablement: car ſi c'eſt un homme indigne d'elle qui l'aime, en même temps qu'elle ſe fâche par fierté, elle s'applaudit en elle-même de

de cette conqueſte, étant perſuadée qu'elle eſt l'effet de ſes attraits, qui ſont ſi puiſſans, qu'ils forcent les plus petits à oſer monter juſques à elle. Si c'eſt un homme qu'elle ſoit obligée d'haïr; en même temps qu'elle lui donne des marques de ſon averſion, un je ne ſçai quoi qui eſt fait comme la vanité, lui dit à elle-même, qu'il faut qu'elle ſoit bien aimable, puis qu'on lui donne de l'amour en échange de ſa haine. Si c'eſt un homme qu'elle aime veritablement, elle ne paroît être fâchée de ſon amour que pour ſe faire aimer davantage. Enfin

Qu'Iris quand on lui dit qu'on l'aime,
En témoigne un chagrin extréme:
Je le croi bien:
Mais qu'elle ne fut pas ravie
D'avoir même chagrin tous les jours de ſa vie,
Je n'en croi rien.



Un

LXXXII.

Un grand Seigneur disoit, Je n'ac- «
corde pas ce qu'on me demande, afin «
que je ne sois pas prevenu dans mes des- «
seins, ni troublé dans l'ordre du bien «
que je veux faire.

AInsi selon ce grand Seigneur, s'il ne donnoit jamais, il avoit toûjours raison. Se faire un certain ordre dans sa liberalité marque une liberalité bien bornée.

LXXXIII.

La Peinture est un langage pour les yeux.

CE bon mot se peut appliquer à d'autres choses qu'à la Peinture, comme par exemple à l'Impression sur laquelle on a fait ce Quatrain en parlant de celui qui l'a inventée.

C'est de lui que nous vint cet art ingenieux,
De peindre la parole & de parler aux yeux,

Et

Et par des traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur & du corps aux pensées.

Monsieur Lambert un des plus habiles, des plus assidus & des plus sages Maîtres que nous ayons dans l'art d'écrire, & qui remplit avec succés à present la place de M. Duval, m'a appris ces quatre autres Vers sur l'écriture.

C'est des Pheniciens que nous vient l'art d'écrire,
Cet art ingenieux de parler sans rien dire,
Et par des traits divers que nôtre main conduit,
Attacher au papier la parole qui fuit.

La Peinture a été de tout temps fort estimée. Pline dit qu'en Grece la Peinture passoit pour un art si noble, qu'il n'étoit permis qu'aux grands Seigneurs de l'exercer. Les plus illustres Peintres de l'antiquité, sont Apelles, Protogenes, Zeuxis Parrhasius.

Apelles & Protogene firent connoissance entr'eux d'une maniere assez particuliere; Voici comment: Apelles étant allé à Rhodes exprés pour y voir

voir Protogene autre Peintre d'une tres-grande reputation, & ne l'ayant point trouvé chez lui, il fit dans un Tableau une ligne droite si bien travaillée, qu'elle ne pouvoit avoir esté faite que par un tres excellent Ouvrier; puis dit à la Servante de Protogene de lui montrer cette ligne, quand il seroit de retour, & de lui dire qu'elle avoit été faite par celui qui l'étoit venu chercher. Protogene étant de retour dans sa maison, & ayant été averti par sa Servante de ce qui s'étoit passé, alla voir cette ligne, & considerant sa perfection, il dit, Apelles a fait ceci; il n'y a personne que lui qui l'ait pû faire; ensuite ayant pris un autre pinceau, il fit une autre ligne d'une differente couleur sur celle d'Apelles, & donna ordre à sa Servante de la lui montrer, ce qu'elle fit quand il fut revenu, lui disant que c'étoit là un ouvrage de la façon de celui qu'il cherchoit. Apelles honteux de voir que cet ouvrage avoit un tel avantage sur le sien, prit un pinceau & fit sur la ligne de Protogene, quoi qu'extrémement deliée, une autre ligne d'une troisiéme couleur, & si subtile qu'elle divisoit les deux premieres par le milieu; & avec une telle perfection, qu'il

qu'il ne laissa aucun espace pour en faire d'autres. Protogene ayant veu cette seconde ligne d'Apelles, se confessa vaincu, & alla trouver Apelles pour lui faire honneur & le loger chez lui. Ce Tableau fut long-temps gardé à Rome; il fut brûlé par accident du temps de César. Il n'y eut qu'Apelles seul à qui Alexandre permit de faire son Portrait, tant il étoit content de celui qu'il avoit fait; On disoit à propos de ce Portrait, que l'Alexandre de Philippe étoit invincible; mais que celui d'Apelles étoit inimitable. Ce Peintre étoit si habile à faire des Portraits, qu'un jour Ptolomée Roy d'Egypte & l'un des successeurs d'Alexandre, faisant festin il y fut convié de la part du Roy, sans que le Roy en sceut rien & y alla; Ptolomée qui en étoit fâché, lui demanda qui l'avoit invité? Apelles prit un charbon & sans rien dire peignit un visage qui fut reconnu pour le portrait de celui qui l'avoit invité.

Les lignes d'Apelles & de Protogene dont j'ai parlé me font ressouvenir de *l'o de Giotto* dont voici l'histoire. Le Pape Benoist XI. ayant envoyé un Gentilhomme à Sienne pour y voir tous les Peintres & en choisir le plus habile, afin

de lui donner à faire un ouvrage de consequence. Ce Gentilhomme aprés avoir veu tous les Peintres les plus fameux s'adressa enfin à Giotto, auquel il demanda quelque dessein pour le montrer au Pape avec ceux qu'il avoit des autres Peintres; Giotto qui étoit extrémement adroit à dessigner, se fit donner aussi-tôt du papier, & avec un pinceau, sans le secours d'aucun autre instrument, il traça un cercle, & en se soûriant le mit entre les mains de ce Gentilhomme, sans vouloir donner aucun autre dessein. Ce cercle se trouva si parfait dans sa figure, qu'il parut une chose admirable, quand on sçût de quelle maniere il avoit été fait; de sorte que Giotto passa pour le plus habile. Cet o donna lieu à ce proverbe Italien, *tu se piu tondo che l'o di Giotto.* Monsieur Perraut dit que Monsieur Menage a assuré avoir connu un Religieux, qui non seulement faisoit d'un seul trait de plume un o parfaitement rond; mais qui en même-temps y mettoit un poinct justement dans le centre; on dit que Protogene fit par hazard l'écume d'un cheval, en jettant par dépit son pinceau contre son ouvrage.

Voici une autre histoire d'une émulation

lation qu'il y eut entre Zeuxis & Parrhasius, les deux autres fameux Peintres anciens dont j'ai parlé. Ils convinrent un jour de faire chacun un ouvrage de leur art, pour voir lequel des deux étoit le plus habile. Zeuxis peignit une grappe de raisins qui étoit si semblable à ceux qui sont produits par la vigne, que les oyseaux les venoient bequeter; mais Parrhasius peignit un rideau avec tant d'instustrie, que Zeuxis y fut trompé pensant le tirer pour voir l'ouvrage qu'il croyoit être derriere; & avoüa qu'il avoit été surpassé par Parrhasius.

LXXXIV.

Rarement on ajuste la reputation à la vertu. J'ai veu mille gens en ma vie estimez, ou du mérite qu'ils n'avoient pas encore, ou de celui qu'ils n'avoient déja plus.

QUand on a donné son approbation à quelqu'un, on ne veut pas se démentir dans la suite; c'est pourquoy ordinairement on ne laisse pas de loüer ceux qui n'ont plus la même vertu. Il arrive presque toûjours qu'u-

ne

ne diſpoſition au merite fait qu'on eſt eſtimé avant qu'on l'ait acquis. Et ſouvent l'envie empêche qu'on eſtime ceux qui ſont veritablement vertueux.

LXXXV.

On a dit à ceux qui craignent la mort : Eſtes-vous raiſonnables de craindre ſi « long-temps une choſe qui dure ſi peu ? «

LEs hommes craignent la mort, parce qu'elle leur fait quitter des choſes pour leſquelles ils ont eu de forts & de longs attachemens, & que ſes ſuites ſeront bien longues, elle decide d'une éternité de peines ou de plaiſirs.

LXXXVI.

La raillerie ſoutient quelquefois la converſation, mais elle diviſe preſque toûjours les Railleurs.

ET ainſi, il faut conſeiller à ceux qui haïſſent les querelles d'éviter la raillerie comme un piege que leur eſprit tend à leur repos. D'où vient que les railleurs ſont ceux qui ſouffrent le

moins d'être raillez? C'est, je pense, qu'à force de railler les autres, ils ont connu combien la raillerie est injurieuse à ceux qui en sont les objets. Railler, c'est dire une injure plaisante, c'est en quelque maniere mordre en riant.

LXXXVII.

Elisabeth Reine d'Angleterre disoit,
„ *Mes grands Officiers sont semblables*
„ *aux vêtemens, qui sont étroits la pre-*
„ *miere fois qu'on les met, & qui ne*
„ *s'élargissent que trop aprés qu'on les a*
„ *portez quelque temps.*

LEs grands Officiers s'élargissent, mais ce n'est qu'en étrecissant les petits.

LXXXVIII.

Les difficultez sont les ornemens des belles actions.

IL y a du bonheur à être d'un naturel porté à la vertu, mais il y a de la gloire à forcer son naturel à suivre la vertu.

Plus l'obſtacle eſt puiſſant, plus on reçoit de gloire,
Et les difficultez dont on eſt combattu,
Sont les Dames d'atours qui parent la vertu.

Monſieur de Corneille dit dans la Tragedie de Rodogune.

Le Ciel par les travaux veut qu'on monte à la gloire,
Pour gagner un triomphe il faut une victoire.

LXXXIX.

Bien des gens ſont plus heureux que ſages.

VOici l'origine de ce proverbe. On dit qu'aprés la diſpute que Neptune & Pallas eurent pour Athenes, *Neptune fâché d'avoir été vaincu maudit les Atheniens; & leur inſpira des mauvais conſeils. Pallas qui protegeoit ces peuples, ne pouvant changer l'ordre d'un Dieu, y remedia en tournant en bien ces mauvais conſeils, & en les faiſant réüſſir. C'eſt pourquoi on diſoit en proverbe que les Atheniens étoient plus heureux que ſages.

* Madame Dacier ſur Ariſtoph.

Les heureux ſuccés ne ſont pas toûjours precedez de ſageſſe & de prudence, la temerité, la precipitation, la violence, la jeuneſſe imprudente réüſſiſſent quelquefois. Syphax dit dans la Sophonisbe,

Ha! Philon, ſouviens-toy que la fortune eſt femme,
Et que de quelque ardeur que Syphax la reclame,
Elle eſt pour Maſſiniſſe & qu'elle aimera mieux
Suivre un jeune Empereur qu'un autre déja vieux.

Les réüſſites qui ſont ſeulement les effets du bonheur & de la fortune ſont bien plus rares que celles qui ſont les effets de la ſageſſe & de la prudence. La fortune ſe joüe quelquefois du merite, il eſt vray; mais enfin le merite ſe joüe tres ſouvent à ſon tour de la fortune, & la force à le ſuivre. Bien des gens ſe ſervent de ces mots, de bonheur, & de malheur, pour ſe juſtifier des reproches qu'on leur fait de leur petite fortune, & de ce qu'ils n'ont pas ſçû ſe conduire dans le monde pour s'en procurer une plus grande. C'eſt l'étoile, diſent ces gens-là, c'eſt l'étoi-

l'étoile; helas ils ont été eux-mêmes leur étoile; c'eſt ou leur imprudence, ou leur fierté, ou leur peu de complaiſance, ou quelque autre méchante qualité qui a jetté de mauvaiſes influences ſur leurs entrepriſes & leurs démarches.

X C.

Que de gens qui offrent leurs ſervices, quand ils ſçavent qu'on n'en a pas beſoin!

QUand vous êtes dans la proſperité, ou qu'on vous croit d'humeur à refuſer tout, on vous offre tout:

Parce que mon humeur m'ordonne
De n'emprunter rien de perſonne,
Chacun me veut prêter ſon bien:
Nulles mains pour moi ne ſont cloſes,
Et pour ce que je ne prens rien,
On me veut donner toutes choſes.

L'eſprit d'intereſt eſt bien adroit, il cherche les moyens de ſe rendre obligez, ceux mêmes à qui il ne donne rien, & c'eſt pour cela qu'il offre des ſervices, quand il ſçait qu'on ne les acceptera pas.

X C I.

Quand on se plaint on cherche à se consoler.

LEs larmes ont leur plaisir, particulierement quand on les verse dans le sein d'un ami. Les plaintes sont suivies de quelque consolation, quand on veut bien les écouter. Si vous voulez donner à celui qui se plaint à vous, la consolation qu'il recherche; commencez d'abord par écouter avec bonté ses plaintes, continuez par lui témoigner de la compassion, & finissez par des raisonnemens charitables qui puissent détruire en son esprit les causes de sa douleur.

X C I I.

Soyez un Juge que la subtilité n'aveugle jamais, que la faveur ne corrompe jamais, & que la crainte n'ébranle jamais.

CEs mots comprennent tous les devoirs des Juges, il n'y a rien à y ajoûter; souhaitons seulement qu'ils les mettent en pratique.

XCIII.

On apprend à faire mal en ne faisant rien.

IL faut que le travail ait quelque chose de bien raisonnable & de bien digne de l'homme, puis qu'aprés sept ou huit heures d'occupation, je sors de ma Chambre le plus content du monde. Il faut au contraire que l'oysiveté ait quelque chose de bien mauvais, puisque s'il arrive que j'aye été quelque-temps sans rien faire, je suis ensuite également inquiet & chagrin. Que le temps me dure quand je ne fais rien! que le temps passe vîte quand je m'occupe! lorsque je travaille, que je suis fâché si l'on me veut tirer de ma Chambre! lorsque je suis sans rien faire, que je demande souvent quelle heure il est! Æleas Roy de Scythie disoit que quand il étoit oisif, il ne mettoit aucune difference entre lui & son Palefrenier.

XCIV.

Bien des gens apprennent aux autres à les tromper, par la crainte qu'ils témoignent d'être trompez.

TEmoignez de la défiance à ceux que vous ſçavez aſſurément vouloir vous tromper, afin que vous croyant ſur vos gardes, ils n'oſent pas l'entreprendre; n'en témoignez point à ceux qui n'ont pas deſſein de vous tromper; afin que ne croyant pas que vous ayez mauvaiſe eſtime d'eux, ils ne ſongent pas à l'entreprendre. La défiance eſt la mere de ſeureté, pourvû qu'elle ſoit bien conduite dans ſes apparences.

XCV.

Quoi que la colere ne ſoit qu'une courte fureur, ſes effets ne laiſſent pas d'être de longues folies.

APrés la colere on rentre en raiſon; mais on n'y fait pas facilement rentrer ceux que l'on a ou offenſez ou ſcandaliſez pendant les mouvemens violents de cette paſſion.

XCVI.

Ceux qui ont de l'eſprit ſe peuvent fort bien paſſer des Oracles.

DIon Chryſoſtome nous apprend que ce bon mot eſt de Diogene. *Ceux qui ont de l'eſprit ſe peuvent fort bien paſſer des Oracles*; parce qu'ils peuvent avoir plus de penetration dans tout ce qui les regarde, que tous les Oracles de l'antiquité. La matiere qui traite des Oracles eſt trop curieuſe, pour la laiſſer paſſer ſans en rien dire. Voici des Remarques accompagnées de quelques Reflexions que j'ai fait ſur cette ſorte de Divination. Elles ſeront longues; mais j'eſpere que la varieté empêchera qu'elles ne ſoient ennuyeuſes.

Tout le monde convient qu'il y a eu des Oracles dans l'antiquité; nous en avons des preuves non ſeulement dans l'Hiſtoire prophane, mais encore dans l'Ecriture Sainte, comme dans le Deuteronome c. 18. où il eſt défendu de les conſulter. Les plus fameux de ces Oracles étoient celui de Themis; les

deux de Trophonius, l'un à Thébes, l'autre à Lebadie, en la Bœoce: celui de Céres qui faisoit voir dans un miroir l'évenement des maladies; celui de Jupiter Hammon en Lybie, celui de Dodone en Grece, celui de la tête d'Orphée qu'on gardoit en l'Isle de Lesbos, selon Philostrate; celui d'Hercule à Bura ancienne Ville de l'Achaïe dans le Peloponnese sur la côte du Golphe de Corinthe, ceux qui venoient consulter cet Oracle, prenoient pour connoître l'avenir quatre dez parmi un grand nombre d'autres, & les jettoient sur une table, puis regardant les marques qui paroissoient au dessus de ces dez, ils cherchoient dans la table, les mêmes figures, dont ils trouvoient l'explication, & prenoient cette explication pour une prediction de l'avenir.

Mais le plus renommé de tous étoit celui d'Apollon à Delphes, on le croyoit si infaillible que pour assurer la verité d'une chose on disoit *Quasi ex tripode dictum.* On pretend que cet Oracle avoit prophetisé avant la prise de Troye, & on veut que la Sibylle qui prononçoit les Oracles fût appellée Pythie, à cause des questions qu'on lui faisoit, d'un mot Grec

qui

qui signifie interroger. Mais, comme dit fort bien Monsieur Sarrazin, il en est des étymologies comme des cloches, on leur fait dire tout ce qu'on veut.

Theodore raconte, que la découverte de l'Oracle de Delphes est deuë à un troupeau de chévres, qui paissant autour d'une ouverture de terre furent veuës par celui qui les conduisoit, s'agitans & jettans des cris extraordinaires toutes les fois qu'elles s'approchoient de ce trou. Le Pasteur voulant reconnoître en visitant le lieu ce qui pouvoit produire un effet si violent, fut surpris d'une exhalaison qui en sortoit, & apparamment aussi aprés quelques capriolles, qu'il fit à son tour, prononça des propheties qui dans la suite se trouverent veritables, (à ce qu'on dit, s'entend) Cette merveille ayant été publiée dans tout le Païs, une infinité de gens curieux de l'avenir se transportoient en cet endroit-là, & s'entredonnoient des réponses sur leurs demandes; mais comme cette ouverture de terre étoit dangereuse, & que beaucoup de personnes agitées de fureur par l'exhalaison y tomboient, on s'avisa d'accommoder ce lieu, en sorte que par le moyen d'une espece de tre-

pied

pied l'on recevoit sans aucun peril la vapeur qui faisoit deviner. On choisit alors (je m'imagine pour achalander le nouveau commerce) des filles consacrées à Diane afin de prononcer les Oracles de son frere, jusques à ce qu'un certain Enechrates de Thessalie homme fort devot envers le Trepied, en ayant enlevé une pour laquelle il étoit encore plus devot, on n'en destina plus à cet Office qui ne fussent âgées de plus de 50. ans, & on avoit raison; car une jeune devineresse pouvoit devenir amoureuse, & reveler le present & le passé, c'est-à-dire les fourberies dont on se servoit, aussi bien que l'avenir à son amant. La Pythienne s'asséoit donc sur le Trepied posé au-dessus de cette ouverture dont j'ai parlé, & ayant reçû une fumée odoriferante qui en sortoit, elle paroissoit comme remplie d'une fureur divine & rendoit des Oracles en vers & en prose. Ce Trepied étoit environné & couvert de lauriers, qui en cachoient presque la veuë à ceux qui venoient consulter l'Oracle, & la fumée formoit un nuage qui les empêchoit encore de voir l'artifice de la Pythienne, qui prenoit quelquefois selon ses besoins une trompette parlan-

te,

te, pour faire entendre une voix plus qu'humaine par cette ſorte d'inſtrument, que le P. Kircher & le Chevalier Morland ont retrouvé de nos jours. Ceux qui ſervoient à la tromperie de la devinereſſe, paſſoient au fonds de la caverne par un chemin ſoûterrain, qui faiſoit une communication ſecrette entre leurs appartemens & cette eſpece de puits. Nous avons un exemple de ces paſſages ſoûterrains dans l'Hiſtoire des Prêtres de Baal, dont le Prophete Daniel découvrit l'artifice. La Pythienne paroiſſoit en fureur, & ſi elle y étoit veritablement, c'étoit apparemment à cauſe de la force des parfums & des odeurs enſouffrées que l'on brûloit au fonds de la caverne. Aprés ſes contorſions violentes elle reprenoit ſon bon ſens & un air ſerieux, puis prononçoit les vers que les Miniſtres du Temple avoient composez pour réponſe, & qu'elle avoit appris par cœur.

Il y a des Philoſophes qui ont attribué l'eſprit de divination de la Pythoniſſe à ces exhalaiſons. Plutarque même eſt de ce ſentiment; mais cette opinion a ſi peu d'apparence de verité, qu'elle ne meriteroit pas d'être refutée. La divina-

tion

tion est l'œuvre d'une nature remplie d'intelligence, & non de la matiere; quel poids & quelle autorité a cette fureur que vous appellez divine, dit Ciceron; pour que les choses que le Sage ne voit pas, le fou & le furieux les voyent; & que celui qui aura perdu les sens humains en acquiere de divins? Ces Vers, dit encore cet Orateur, qu'on croit que la Sibylle a fait dans sa fureur ressentent plus l'artifice & la finesse que le mouvement & le trouble. Cette affectation de les faire obscurs d'une certaine maniere, afin que les mêmes vers pussent sembler dans un autre temps pouvoir être accommodez à une autre chose, ne marque point un esprit de furie, mais un homme qui se peine, & qui prend fort garde à ce qu'il fait. Si l'exhalaison produisoit la divination pretenduë des Oracles, pourquoi une fille vierge seule en étoit-elle susceptible? pourquoi n'étoit-elle agitée que quand on la consultoit? pourquoi la terre a-t-elle cessé de pousser de ces vapeurs divines? Il se peut faire que des exhalaisons ayent excité à se tourmenter par ces contorsions dont parlent les Historiens, & par ces fureurs que nous lisons dans Horace, mais particulie-

culierement dans Virgile, lorſque pour nous repreſenter l'état de ces Prêtreſſes d'Apollon dans leur enthouſiaſme, il dit que leur viſage ſe change, qu'elles n'ont plus la même couleur, que leurs cheveux ſe heriſſent, qu'elles ſont hors d'haleine, & que leur cœur eſt rempli de fureur.

*Unde ruunt totidem voces, * reſponſa Sibyllæ.*
Ventum erat ad limen, quum virgo, poſcere fata
Tempus, ait: Deus ecce Deus, cui talia fanti
Ante fores, ſubito non vultus, non color unus,
Non comptæ manſere comæ: ſed pectus anhelum,
Et rabie fera corda tument, majorque videri,
Nec mortale ſonans: afflata eſt numine quando
Jam propiore Dei.

Il ſe peut faire encore, ſelon Ariſtote, qu'une humeur melancholique, ou un temperament atrabilaire ait cauſé ces fureurs. Mais je ne vois aucune raiſon qui me puiſſe engager à croire que de la fumée

* Æn. 6.

fumée ait une proprieté assez puissante pour faire entrer dans l'avenir & y découvrir ce que la subtilité des plus grands esprits ne peut jamais penetrer.

Je ne veux pourtant pas dire que l'Oracle de Delphes n'ait point eu de credit ; il faudroit être peu instruit dans l'Histoire de l'antiquité pour ignorer le concours extraordinaire de tant de peuples differens qui l'alloient consulter ; je ne veux pas dire aussi, comme quelqu'un a pretendu, que ce qui contribuoit à sa reputation étoit une fontaine qu'on appelloit Cassiotis, située prés de son Temple, dont les eaux éteignoient des flambeaux allumez, & allumoient ceux qui étoient éteints. Je suis persuadé, que si ce n'est pas, comme je crois, la verité de ses predictions qui l'a rendu recommandable, ce n'est pas aussi cette fontaine, mais plûtôt la facilité avec laquelle l'esprit humain se laisse souvent tromper, pour être flatté dans quelque passion qui le domine.

Mais, dira-t'on, il faut convenir que les Oracles ont quelquefois predit la verité, entre plusieurs exemples en voici quelques-uns ausquels il est difficile de répondre.

Latone

Latone avoit un Oracle à Butis en Egypte, qui prédit que Cambiſes mourroit à Ecbatane, ce qui arriva.

Les Doriens ayant guerre contre les Atheniens, à cauſe qu'ils pretendoient en avoir reçû quelques injures, allerent conſulter l'Oracle pour ſçavoir quel ſeroit le ſuccés de cette guerre. L'Oracle leur répondit, qu'ils ſeroient victorieux, pourvû qu'ils ne tuaſſent point le Roy des Atheniens, les Doriens avant que de venir au combat, recommanderent ſur tout à leurs Soldats & à leurs Capitaines de ne lui faire aucun mal. Codrus qui regnoit pour lors à Athenes ayant appris la réponſe de l'Oracle, & la precaution des ennemis à ſon égard, prit un habit qui le déguiſoit, & ſe fit tuer par un Soldat ennemi qu'il avoit expreſſement inſulté, & par le moyen de cette action les Atheniens furent victorieux des Doriens comme l'Oracle l'avoit prédit.

Autre Hiſtoire tirée de l'Ecriture Sainte; Saül premier Roy d'Iſraël étant attaqué par une puiſſante armée de Philiſtins, & voyant qu'aprés avoir conſulté Dieu ſur le ſuccês de ſes armes, il ne lui faiſoit aucune réponſe, ni par les ſonges, ni par les Prê-

tres, ni par les Prophetes, *consuluitque Dominum, & non respondit ei, neque per somnia, neque per Sacerdotes, neque per Prophetas.* * Il alla consulter une Pythonisse, aprés s'être déguisé pour n'en être pas connu. Cette Prêtresse ayant évoqué l'ame de Samüel, à la priere de Saül, découvre que c'étoit le Roy qui l'interrogeoit. Celui-ci reconnoît aussi à l'âge & à l'habit que c'étoit Samüel qui s'élevoit de terre. Le Prophete se plaint d'être ainsi inquieté par le Roy, lui prédit la perte de la bataille, & que dés le lendemain lui & ses enfans perdroient la vie. *Cras autem tu & filii tui mecum eritis,* * ce qui arriva comme il avoit été prédit.

On peut mettre encore, ajoûtera-t'on, au nombre des Histoires qui favorisent les Oracles, les vers prophetiques des Sibylles touchant le Sauveur du monde, & les particularitez de sa vie & de sa mort, comme ceux que nous lisons dans le 18. livre ch. 23. de la Cité de Dieu de S. Augustin & qui veulent dire en nôtre langue, *il tombera entre les mains des infideles, ils lui donneront des soufflets & lui cracheront au visage, &c.* S. Augustin raporte dans le même lieu vingt-sept vers de la Sibylle Erythrée

* 1. Reg. c. 28. * Ibid.

Erythrée traduits de Grec en Latin, qui declarent nettement ce qui doit arriver à la fin du monde, & les premieres lettres de ces vers ramassées ensemble forment en Grec des mots qui signifient ceux-ci, JESUS-CHRIST *Fils de Dieu Sauveur. Croix.* L'Eglise ne semble-t'elle pas recevoir les Oracles de ces Sibylles, quand elle fait chanter dans la Prose de la Messe des Morts, que le monde finira par le feu, selon la prediction de David & de la Sibylle?

Dies iræ, dies illa
Solvet seclum in favilla,
Teste David cum Sibylla.

Ciceron qui a vécu plus de 70. ans avant JESUS-CHRIST, par le liv. 2. de divinat, c. 119. 111. 112. des Sibylles de telle maniere, qu'il nous donne à connoître qu'on lisoit de son temps des vers d'une Sibylle qui disoient qu'il falloit recevoir un Roy pour être sauvé. *Si salvi esse vellemus*, que l'on changeroit de Religion, *valeant ad deponendas religiones.* Il faut lire encore là-dessus la quatriéme Eglogue de Virgile. Aussi les anciens Chrétiens ajoûtoient tant de foy aux Oracles de ces femmes, qu'ils s'en servoient

voient souvent pour combattre la Religion des Payens ; c'est pourquoy ceux-ci les appelloient *Sibyllistæ* au rapport d'Origene. Les Romains avoient tant de confiance en ces Oracles, qu'ils les consultoient dans toutes leurs affaires de consequence, particulierement ceux de la Sibylle Cumane, ou Amalthée, dont voici l'histoire selon Aulugelle, Denis d'Halicarnasse, Pline & Solin. Ils disent que cette Sibylle ayant composé neuf livres de Propheties, les presenta à Tarquin ; mais qu'elle en demanda une si grande somme que ce Roy s'en étant moqué, elle en jetta trois dans le feu ; depuis elle demanda le même argent pour les six qui restoient, & parce qu'on le lui refusa encore, elle en brûla trois autres ; enfin comme on voulut sçavoir ce qu'elle pretendoit avoir des trois derniers, elle demanda la même somme, sçavoir trois cens pieces d'or. Tarquin consulta les Pontifes sur cette proposition & par leur avis donna à la Sibylle ce qu'elle demandoit. Amalthée ayant reçû cet argent, avertit le Roy de garder soigneusement ces trois livres, & ensuite disparut sans que jamais on l'ait veuë depuis ; ces livres furent en telle veneration dans

dans cette Ville, qu'on créa deux Magiſtrats qui n'avoient point d'autre ſoin que de les garder & de les conſulter dans les preſſantes neceſſitez de la République; ces deux Magiſtrats furent augmentez de 13. autres, on les appella Quindecim viri; c'eſt d'eux que parle Lucain l. 1.

Qui fata Deûm, ſecretaque carmina ſervant.

Je croi que les Propheties des Sibylles étoient en vers hexametres, car Tibulle dit liv. 2.

Abdita quæ ſenis fata canit pedibus.

Toutes ces hiſtoires & pluſieurs autres que l'on pourroit rapporter, ne ſemblent-elles pas juſtifier ce qu'on dit en faveur des Oracles de l'antiquité?

Ces Hiſtoires paroiſſent prouver la verité des Oracles de l'antiquité, il eſt vrai; mais elles ne la prouvent pourtant pas. Pour répondre à celle de Cambyſe, & à quelques autres ſemblables s'il y en a, je veux bien avoüer qu'il ſe peut faire que ſa mort ait été prédite, & ſoit arrivée ſelon la prediction, mais quelle conſequence peut-on tirer de là, ſinon

que

que les Oracles prononçoient tant de predictions differentes, & qui pouvoient souffrir tant de sortes d'interpretations comme celle-ci, qu'il étoit comme impossible qu'il ne s'en trouvât quelques-unes de veritables; & parce que c'étoit de celles-là seules qu'on tenoit registre, il ne faut pas s'étonner si toutes les autres quoique fausses ne détruisoient pas le credit de ceux qui les debitoient. J'ai dit que la prediction de la mort de Cambyse pouvoit souffrir differentes interpretations, parce qu'en effet elle étoit équivoque; car nous lisons chez Herodote qu'heureusement pour l'Oracle, il mourut dans une petite Bicoque de Syrie nommée Ecbetane, & non pas dans l'Ecbatane Capitale de Medie, comme on avoit crû & comme il y a de l'apparence que l'Oracle l'entendoit.

L'Histoire de Codrus n'est pas plus favorable aux Oracles, puisque si les Atheniens furent victorieux des Doriens, * ce ne fût que parce que ceux-ci ne voulurent pas combattre, tant le peuple étoit dans ce temps-là préoccupé en faveur de ces sortes de Propheties, & tant nous sommes susceptibles de l'impression, pour laquelle nous sommes deja prévenus. C'est

* Justin,

C'eſt cet entêtement qui excitoit ſouvent les peuples & même les Princes à executer les prédictions de ces Devins. On a veu un Caligula, qui ayant appris que Traſylle avoit prédit que celui qui traverſeroit le Golfe de Baye ſeroit Empereur, l'étant en effet, y fit faire un Pont de Vaiſſeaux, & y paſſa ſouvent à cheval & en carroſſe, comme Suetone l'aſſure en ſa vie. On donne même des interpretations violentes à ces ſortes de prédictions, pour les rendre veritables, en voicy des exemples.

On prédit à l'Empereur Conſtans qu'il mourroit dans le giron de ſa mere : il fut tué dans un Bourg proche de l'Eſpagne appellé Helene, & on voulut que la prédiction s'étoit verifiée, parce que ſon ayeule s'appelloit de ce nom.

Rutilianus ayant conſulté le faux Oracle d'Alexandre dont parle Lucien, pour ſçavoir quel Precepteur il donneroit à ſon fils, il répondit, *Pythagore & Homere*; mais l'enfant étant mort quelque temps aprés, comme il étoit en peine pour défendre ſon Oracle, Rutilianus aidoit lui-même à ſe tromper, & aſſuroit qu'il avoit prédit la mort de ſon fils en lui donnant

pour Precepteurs des hommes qui n'étoient plus au monde.

Un Oracle ayant ordonné à un nommé Mucellus de bâtir une Ville au lieu où la pluye le ſurprendroit dans un temps ſerain. Ce pauvre homme deſeſperoit de pouvoir jamais obéïr à l'Oracle, parce qu'il ſçavoit bien qu'il n'étoit pas poſſible qu'il y eût de la pluye ſans nüages. Un jour qu'il étoit en Italie, & qu'il ſe promenoit fort inquiet, une femme qui étoit avec lui ſe mit à pleurer, heureuſement le temps étoit alors fort pur & fort ſerain; Mucellus qui avoit une grande envie de batir une Ville, ne manqua pas de prendre ces larmes pour la pluye dont l'Oracle avoit voulu parler, & bâtit là une Ville.

Amyris ayant été envoyé à Delphes par ceux de Lucanie pour apprendre de l'Oracle ſi le bonheur dont ils joüiſſoient ſeroit de longue durée; l'Oracle répondit que la fortune de ces peuples qui étoient les Sybarites changeroit, & que leur perte ſeroit infaillible, ſi-tôt qu'ils rendroient plus d'honneur aux hommes qu'aux Dieux. Il arriva enſuite qu'un Valet étant ſouvent battu par ſon Maître, courut aux Autels des Dieux, comme à un aſyle;

mais

mais n'y étant pas en sûreté, il eût recours à un ami de son Maître, & obtint de lui qu'il seroit traité plus doucement. Amyris ayant sçû cela, crût que l'Oracle s'alloit accomplir, c'est pourquoi il se retira dans le Peloponese, les Sybarites se moquant de lui comme d'un insensé; mais heureusement pour la prédiction, les Sybarites étant déchus dans la suite de leur felicité, ils ne regarderent plus Amyris comme un fol, mais plûtôt comme un homme tres sage; de là est venu cet ancien proverbe des Grecs, *Amyris devient fou*; que l'on applique à ceux qui sous pretexte de folie donnent ordre à leurs affaires.

Autre exemple. L'Oracle ayant, dit-on, predit que les Lacedemoniens ne seroient jamais vainqueurs des Tegeates, qu'aprés avoir transporté les os d'Oreste de Tegée à Sparte, & que pour cela il falloit éloigner les vents, le frapeur & le frapé avec la peste & la ruine des hommes; Anaxandride Roy de Sparte ayant pris la Ville de Tegée, Glycas qui étoit à sa suite entra par hazard dans une Forge, où il trouva des soufflets, un marteau, une enclume, & du fer; & se ressouvenant de l'Oracle qu'il vouloit verifier à

à quelque prix que ce fût, il prit les ſoufflets pour le vent, le marteau pour le frapeur, l'enclume pour le frappé, & le fer pour la peſte, & la ruine des hommes, & aprés avoir éloigné toutes ces choſes, il trouva le tombeau d'Oreſte (ce qui n'étoit pas difficile, puis qu'il ſçavoit bien qu'il étoit à Tegée) en retira les os & les porta à Lacedemone, où ils ne furent pas plûtôt inhumez que les Tegeates ſe ſoûmirent aux Lacedemoniens. Ce qui n'eſt pas difficile à croire, puiſque la Ville de Tegée avoit été priſe avant la découverte de ce Tombeau.

Voilà quelle ſorte de verité on trouvoit ordinairement dans les Oracles; on leur faiſoit, heureuſement pour eux, deviner ce à quoi ils ne ſongeoient pas, & s'il y en a eû quelques-uns qui ayent rencontré la verité, comme la Pythoniſſe à l'égard de Saül & les Sibylles, ſi ce n'eſt pas par hazard, ce n'eſt pas auſſi par le pouvoir qu'ils ayent d'eux-mêmes, mais par un ſecret & extraordinaire jugement de Dieu, dit Saint Auguſtin, comme dans ce qui arriva à Saül pour le punir de ſon impieté, comme dans les Oracles des Sibylles, pour prédire les effets de la miſericorde divine, &

obli-

obliger les Infideles à les faire connoître.

Quant à l'histoire de Saül, il est si vrai qu'il y avoit quelque chose de divin, que la Pythonisse ayant veû paroître Samüel, elle jetta un grand cri, dit l'Ecriture, *cum autem vidisset mulier Samüelem, exclamavit voce magna.* * La surprise que cette femme témoigna par ce grand cri fait voir qu'elle ne crut pas que cette apparition de Samüel fût un effet de son art; mais qu'elle fut persuadée au contraire qu'elle étoit produite par une cause plus qu'humaine, dont la vertu étoit inconnuë à cette science superstitieuse de laquelle elle faisoit profession. Les Interpretes de l'Ecriture demeurent d'accord que cette apparition de Samüel se fit par un ordre particulier de la justice de Dieu, ce qu'ils expliquent en deux manieres. Les uns suivant le sentiment de S. Augustin, l. 2. *ad Simplic. quæst.* 3. disent que le demon qui se transfigure en Ange de lumiere, se presenta alors à Saül sous la forme de Samüel; & que s'il lui dit des choses tres justes & tres veritables, ce fut parce que Dieu qui a un absolu pouvoir sur lui, le lui avoit commandé. Ainsi nous apprenons dans l'E-

* Reg. 1. 28.

vangile Luc. 8. v. 28. que les demons rendent témoignage à la divinité du Fils de Dieu. *Quid mihi & tibi est Jesu fili Dei altissimi?* & qu'ils sont obligés de déclarer dans les Actes des Apôtres c. 16. par la bouche d'une possedée qui avoit l'esprit de Python aussi bien que cette femme, que Saint Paul, & Saint Barnabé étoient les serviteurs du Dieu vivant, qui annonçoient aux hommes la voye du salut. *Factum est autem euntibus nobis ad orationem, puellam quandam habentem spiritum Pythonem obviare nobis, quæ quæstum magnum præstabat dominis suis divinando. Hæc subsecuta Paulum & nos clamabat, dicens: isti homines servi Dei excelsi sunt, qui annuntiant vobis viam salutis.* Car Dieu agit, dit un nouvel Interprete, avec un pouvoir souverain, non seulement sur les hommes les plus méchans, comme il a prophetisé autrefois par la bouche de Balaam, & de Caïphe, mais sur les demons mêmes, & il est si grand, que les ennemis éternels de sa verité & de sa justice en deviennent les témoins & les Interpretes quand il lui plaît. Il y en a d'autres qui croyent que ce fut l'ame même de Samüel qui apparut à Saül, & non par quelque secret de la magie,

puis-

puisque cette femme fut épouvantée de ce qu'elle vit alors ; mais par un ordre caché de la justice & de la toute puissance de Dieu, qui fit que le peché même de Saül devint son supplice ; car s'étant voulu soustraire en quelque sorte au souverain empire de Dieu, dans le desespoir où il étoit de ce qu'il n'avoit pas voulu lui répondre & ayant recours au demon qui est son ennemi, pour apprendre quel seroit le succés du combat qu'il devoit donner le lendemain, Dieu se servit contre lui de la magie même, par laquelle il avoit tâché de découvrir les secrets de l'avenir, & ce Prince malheureux trouva marqué dans cette école même de l'enfer les ordres du Ciel. Il faut faire sur les Oracles des Sibylles touchant les veritez de nôtre Religion (s'il est vrai qu'elles en ayent rendu) le même raisonnement à peu prés que je viens de faire sur la Pythonisse & Saül ; je dis s'il est vrai qu'elles en ayent rendu, parce que quelques Sçavans en ont douté, & ce qui a été en partie la cause de ce doute, c'est qu'on remarque qu'aprés que leurs livres eurent été brûlez, le Senat de Rome ayant soin de recouvrer tout ce qui se pouvoit trouver de Vers de ces preten-

mit dans le Temple d'Apollon, ceux qu'on crût être veritables. Nous avons plusieurs Vers Grecs attribuez aux Sibylles & divisez en 8. livres. Bien des Sçavans les croyent supposez dans le second siecle. Vossius dit que les anciens livres Sibyllins conservez jusqu'à l'embrasemens du Capitole, étoient entierement prophanes ; mais que ceux qui furent apportez de Grece par Octacilius Crassus, contenoient quelques Propheties que certains Juifs avoient données, comme étant des Sibylles ; c'est pourquoi on y voit des Prédictions de la venuë du Messie. Il y ajoûte que c'est de ces derniers livres dont les Peres de l'Eglise se sont servis contre les Infideles.

Les opinions n'ont pas été moins partagées sur le nombre des Sibylles. Diodore le Sicilien n'en reconnoît qu'une. Marcian Capella en reçoit deux. Solin & Pline trois. Elian quatre, & Marc Varron, jusques à dix. Mais sans faire ici sur ces Sibylles une dissertation qui m'engageroit à prendre un parti que je ne pourrois soûtenir qu'avec un long discours, je renvoie le Lecteur au livre qu'en a fait Monsieur Petit Philosophe & Médecin

de Paris, & à celui de Monsieur Vandale Medecin de Haerlem. On y trouvera ce qu'on peut dire de plus fort sur la matiere des Oracles; je ne donne ici qu'une simple idée de ce sujet fondée sur de familieres Reflexions independantes de ces livres.

Il ne faut pas que l'on soit surpris de ce que je viens de dire de la vanité des Oracles, puisque plusieurs en étoient convaincus aussi-bien que moi, lors même que ces sortes de Prophetes étoient en reputation. Euripide dit, que le meilleur de tous les Oracles étoit celui qui parmi une infinité de mensonges prononçoit quelquefois la verité. Et Creon fait ce reproche à Tiresias dans l'Antigone de Sophocle, *tous ceux qui font métier de deviner aiment l'argent.* Oenomaüs Philosophe & Orateur Grec ayant été souvent trompé par l'Oracle de Delphes, fit un Recueil de ses mensonges. Lucien parlant dans ses Dialogues des Oracles d'Apollon, assûre que ce Dieu se mêle de prédire l'avenir, & qu'il surprend les simples par des Oracles trompeurs qui ont toûjours quelque porte de derriere pour évader.

Non seulement les Sçavans s'en sont moquez, mais encore des Princes les ont

ont traitez avec mépris, & ont même puni ceux qui les prononçoient. Sylla qui dépoüilloit les Temples pour payer ses Soldats, ayant appris que comme on alloit piller celui de Delphes, on y avoit oüy le son de quelques instrumens, il répondit en se moquant, tant mieux, puisqu'Apollon joue du violon c'est une marque qu'il est de belle humeur, & qu'il n'est pas irrité contre nous.

Alexandre le Grand coupant le nœud Gordien dont le dénouement promettoit l'Empire de l'Asie à celui qui en viendroit à bout, ne faisoit-il pas voir par cette action le peu de foy qu'il ajoûtoit à ces Prédictions?

Le même Alexandre voulant consulter l'Oracle de Delphes, & la Sibylle refusant de s'acquiter de sa fonction, à cause que c'étoit un jour qui passoit pour malheureux, il la violenta de telle sorte qu'elle lui dit ces mots: Vous voulez donc faire paroître jusques à moi que vous êtes invincible? à quoi il repartit agreablement, je ne veux point d'autre Oracle; parce que je n'en puis entendre de vôtre bouche un plus avantageux: puis la laissa aller sans exiger d'elle aucune Prédiction.

Je me ressouviens à propos de ce Prince, d'une avanture assez plaisante, qui lui arriva à l'occasion d'une consultation d'Oracle. Lors qu'il alloit contre les Perses, on dit qu'il eut la curiosité de consulter Apollon pour sçavoir le succés du combat, qu'il alloit entreprendre, & que l'Oracle lui ayant promis la victoire, si sortant de la Ville où il étoit, il faisoit mourir le premier qui se presenteroit à sa vûë, le hazard voulut que ce fut un pauvre homme qui conduisoit un âne devant lui. Alexandre voulant obéïr à l'Oracle (non pas qu'il lui ajoûtât foy, mais agissant en politique, pour animer ses Soldats par l'esperance d'une victoire qui paroissoit infaillible, parce qu'elle étoit promise par un Dieu) commanda qu'on mît ce pauvre homme à mort, mais celui-ci se sauva de ce danger en faisant remarquer à ce Prince que c'étoit son âne qu'il avoit rencontré le premier.

Pyrrhus fils d'Achilles, Xerxes, la nation des Phlegies, les Phocéens & plusieurs autres ont donné des marques du mépris qu'ils avoient pour les Oracles y étant excitez par la connoissance de leurs impostures ou de leurs

leurs obſcuritez affectées, ou de leurs bouffonneries, comme lorſque celui de Delphes étant interrogé pour ſçavoir quelle étoit la meilleure Religion, il répondit que c'étoit la plus ancienne, & étant encore interrogé quelle étoit la plus ancienne, il repartit que c'étoit la meilleure; ou comme lors qu'il ordonna aux Doriens de prendre pour Amiral un homme à trois yeux, ce qu'ils executerent en prenant un homme monté ſur un Mulet borgne.

Mais on ne les a pas ſeulement mépriſez, on les a encore punis pour leur impieté; en voici un exemple memorable tiré de Strabon. Les Bœotiens étant allez conſulter l'Oracle de Dodone ſur leurs affaires, il répondit qu'ils auroient de bons ſuccés, s'ils faiſoient une action d'impieté. Cette réponſe leur parut ſi impertinente, qu'étant indignez contre la Sibylle, ils la prirent & la jetterent dans le feu; diſant qu'ils devoient faire ainſi, ſoit pour la punir, ſoit pour obeïr à ſes ordres en ſe montrant impies. Il faut remarquer que c'étoient trois filles, qui ſervoient de truchement à cet Oracle, & non pas des Colombes perchées ſur un chêne, comme les Poëtes ont voulu le

faire

faire croire; ce qui a causé cette erreur; c'est l'équivoque du mot Peleïade, qui signifie en langue Thessalique Colombe & Devinatrice.

Enfin pouvoit-on mieux se moquer des hommes qu'en faisant ce que faisoit la Sibylle, qui pour rendre ses Oracles, les écrivoit sur des feüilles de Palmier, dont on se servoit alors au lieu de papier? De sorte que le vent les dispersant çà & là avant qu'on eût pû les lire, on s'en retournoit aussi ignorant qu'on étoit venu. Le troisiéme livre de l'Eneïde de Virgile prouve ce que je dis par les Vers suivans,

Huc ubi delatus Cumæam accesseris urbem,
Divinosque lacus, & averna sonantia sylvis,
Insanam vatem aspicies, quæ rupe sub ima
Fata canit, foliisque notas, & nomina mandat.
Quæcumque in foliis descripsit carmina virgo,
Digerit in numerum, atque antro seclusa relinquit.
Illa manent immota locis, neque ab ordine cedunt.

Verum

Verum eadem, verso tenuis cum cardine ventus
Impulit, & teneras turbavit janua frondes;
Nunquam deinde cavo volitantia prendere saxo,
Nec revocare situs, aut jungere carmina curat.
Inconsulti abeunt, sedemque odere Sibyllæ.

Si l'on dit que plusieurs Princes ont consulté les Oracles avec autant de respect que de confiance, on répondra que si ce n'étoit pas une foiblesse qui les engageoit à ce respect & à cette confiance, qu'ils faisoient paroître, c'étoit l'interest apparent de la Religion, ou l'interest veritable de l'Etat; car s'il est vrai, comme dit Seneque, que la crainte qu'impriment les guerres dans les esprits jointe aux terreurs que donne la Religion superstitieuse, fait les esprits fanatiques qui se mêlent de prédire l'avenir, il faut penser la même chose de la plûpart de ceux qui les consultoient.

L'interest apparent de la Religion ou celui de l'Etat étoit le mobile qui entraînoit la plûpart de ces Princes vers ces Oracles. L'interest apparent de la Religion

gion & en même temps le leur propre ; parce que s'ils les avoient méprisez ouvertement, on les auroit pris pour des impies; celui de l'Etat, parce que souvent en les consultant, ils les corrompoient, pour les engager à prononcer des Propheties qui leur fussent favorables, afin que l'esperance fondée sur ces Prédictions, animât les Peuples à se défendre contre les ennemis de l'Etat, & les Soldats à les attaquer. C'est pour cette raison, ou pour d'autres semblables qui regardent l'Etat, que la faction contraire aux Pisystratides obtint par argent, selon Herodote, le commandement qu'Apollon fit aux Lacedemoniens de délivrer la Ville d'Athenes du joug de ces Usurpateurs ; qu'Alcibiade, au rapport de Plutarque, corrompit l'Oracle de Jupiter Hammon, pour faire agréer à ses Citoyens l'entreprise de Sicile, & que Demosthenes crioit publiquement que la Sibylle *philippisoit*, c'est-à-dire, que l'or du Roy Philippe faisoit répondre par cette trompeuse Prophetesse tout ce qu'il souhaitoit. L'Oracle gagné par l'argent, jugea des autres par lui-même, quand il donna ce conseil à ce Prince de Macedoine, *Combats avec des lances d'ar-*

d'argent, & tu vaincras tout. Philippe en comprit fort bien le ſens ; c'eſt pourquoi il prenoit ordinairement les Villes avec de groſſes ſommes, qui lui en ouvroient les portes ; il y étoit ſi accoûtumé, qu'un jour ſes coureurs lui ayant rapporté qu'un Château qu'il vouloit attaquer, étoit extrêmement bien fortiſié, & qu'il paroiſſoit imprenable: Hé quoi, leur dit-il, ne pourrons- " nous pas même y faire paſſer un mu- " let chargé d'or ? Horace a dit de ce " Prince ſur l'uſage qu'il faiſoit de l'Oracle que je viens de rapporter,

Diffidit urbium *
Portas vir Macedo.

La politique des Oracles & l'addreſſe avec laquelle ils ſe ménageoient l'eſprit des grands Princes dont ils connoiſſoient la paſſion dominante, ſe remarquent particulierement en ce qui arriva à Alexandre le Grand, * lorſqu'il alla conſulter l'Oracle de Jupiter Hammon. S'étant avancé dans le Temple, le plus ancien des Prêtres l'appella ſon fils, l'aſſurant que Jupiter ſon Pere lui donnoit ce nom ; & lui, ſans ſe ſouvenir qu'il étoit homme, ou plûtôt faiſant ſemblant d'ajoûter

* Od. 16. l. 3. * Q. Curſe l. 4.

joûter foi à l'Oracle, dit qu'il acceptoit cet honneur & qu'il reconnoissoit Jupiter pour son Pere. Il lui demanda ensuite si Jupiter son Pere ne lui avoit pas destiné l'Empire de tout le Monde, & le Prêtre porté à la flaterie autant que le Roy à la vanité, lui répondit qu'il seroit Monarque de l'Univers. Il s'enquit encore si tous les meurtriers de son Pere avoient été punis; sur quoi le Prêtre qui sçavoit bien joüer son personnage, s'écria qu'il blasphemoit, que son Pere étoit immortel; mais que pour les meurtriers de Philippe, ils étoient tous exterminez, ajoûtant qu'il seroit invincible jusques à ce qu'il eût pris rang entre les Dieux; puis aprés avoir achevé son sacrifice, il fit de magnifiques offrandes aux Dieux, & de grandes largesses aux Prêtres, & permit aux Principaux de sa Cour de consulter aussi l'Oracle; mais ceux-ci qui connoissoient bien l'esprit de leur Prince, ne demanderent autre chose, sinon s'il leur conseilloit de rendre des honneurs divins à leur Roy, & le Prêtre voulant finir comme il avoit commencé, répondit qu'ils feroient une chose tres agreable à Jupiter s'ils reveroient comme un Dieu un Prince victorieux de tant de

Na-

Nations. De toute cette converſation, ce que j'en trouve de meilleur c'eſt ce qu'on dit d'Alexandre, qui ſe voyant appellé par ces Prêtres fils de Jupiter, repartit que tous les gens de bien l'étoient par adoption, & tous les hommes par nature.

On me demandera peut-être comment il ſe pouvoit faire que tant de peuples ſi éclairez ſe laiſſaſſent ainſi tromper? La réponſe eſt facile à donner; c'eſt qu'en même-temps que ces Devins étoient extrêmement trompeurs, ils étoient auſſi extrêmement adroits pour déguiſer leur tromperie, & c'eſt particulierement avec des geſtes & des paroles équivoques qu'ils les déguiſoient, en ſe rendant ſi obſcurs, qu'ils avoient beſoin d'autres Oracles, pour être compris; comme à Antioche Jupiter Philien qui ne répondoit que par ſignes, branlemens de tête & par des regards. J'ai veu pratiquer à peu prés la même impoſture à Bourges, il y a environ dix-ſept ans, par un pretendu Devin qui fut aſſez adroit & aſſez heureux dans ſes fourberies, pour y tromper pluſieurs perſonnes, & y gagner beaucoup d'argent, quoique les Habitans de cette Ville ayent autant de penetration d'eſprit & de diſcerne-
ment

ment que de politesse & de douceur. Pour reüssir dans son dessein, il fit accroire qu'il ne sçavoit pas la Langue Françoise, quoi-qu'il la sçût fort bien; il se disoit d'Irlande & étoit de France, & tout cela pour ne se servir que de gestes & d'équivoques, que ceux qui le consultoient, interpretoient toûjours en faveur de leurs demandes. Comme je n'ajoûtois point de foi à ce qui lui attiroit tant de consultans, parce que naturellement j'ai toûjours voulu connoître autant qu'il m'a été possible avant que de croire ce que les hommes m'apprenoient arriver d'extraordinaire dans le monde, j'estudiay ce nouveau Prophete avec attention, j'en avois le temps & la commodité, parce qu'il logeoit chez une jeune Dame de ma connoissance, appellée. Louvrier, qui a beaucoup d'esprit, & qui ne fut pas des derniers à s'appercevoir de la fourberie. Enfin, je découvris, quoiqu'il se défiât de moi, qu'il sçavoit parler François. On ne peut croire combien j'étois surpris voyant tant d'honnêtes gens si facilement trompez par un miserable qui les joüoit & attrapoit leur argent. Ceux qui le consultoient croyant qu'il ignoroit

roit la langue Françoiſe, diſoient ingenuëment devant lui les choſes, ſans s'en défier, qu'ils ſçavoient & qu'ils vouloient qu'il devinât; il les exprimoit enſuite par des geſtes plus pathetiques & plus ſignificatifs que ceux dont il ſe ſervoit pour exprimer les choſes dont il n'avoit point de connoiſſance: cet artifice lui reüſſit avec tant de bonheur, qu'il étoit accablé d'un grand nombre de ceux & de celles qui le venoient conſulter. Ces impoſtures furent enfin entierement découvertes & on le chaſſa de Bourges avec indignation: mais je reviens à l'Antiquité; l'Oracle de Mercure en Achaïe ſe ſervoit d'une maniere auſſi adroite qu'extraordinaire pour ſe faire entendre; la voici: Les habitans de Pharés émeus par je ne ſçai quelle occaſion, placerent au milieu de la grande Place de leur Ville une image de pierre, qui repreſentoit Mercure portant barbe, & ſe perſuaderent que cette image répondoit à ceux qui lui demandoient leurs avantures. Ceux qui vouloient l'interroger venoient le ſoir, & aprés avoir brûlé de l'encens ſur un Autel de pierre & devant l'Image, ils empliſſoient d'huile les lampes, & les ayant allumées, ils mettoient à la main

droite

droite de cette Statuë une piece de monnoye du Pays, & declaroient à ses oreilles leurs demandes, puis bouchoient exactement les leurs, s'en alloient promptement en leur maison, les débouchoient en y entrant, & les premiers bruits ou mots qu'ils entendoient, c'étoit à leur avis, la réponse de l'Oracle. La premiere relation que le P. Tachard Jesuite nous a donné de son voyage de Siam, nous apprend quelque chose de semblable des Peuples de ce Païs; elle dit qu'il y a un antre où les Siamois vont faire des sacrifices au Genie qui y preside, quand ils ont envie de sçavoir quelque chose; aprés y avoir fait leurs prieres, ils en sortent & prennent la premiere parole qu'ils entendent pour la réponse de l'Oracle qu'ils ont consulté. Quelques femmes des premiers Ambassadeurs qu'on avoit envoyez en France sur le Soleil d'Orient étant inquietes du sort de leurs maris qu'elles craignoient de ne revoir jamais, firent leurs sacrifices & leurs prieres dans la caverne dont je viens de parler; puis s'en étant retournées à la Ville, sur le soir elles entendirent une femme qui disoit à son Esclave, Ferme la por-

te,

te, ils ne reviendront plus; elles prirent ces paroles pour un présage du malheur qui arriva dans la suite, & elles pleurerent dés lors la perte de leurs maris.

Voici d'autres équivoques des Oracles, comme lorsque la Pythie promit aux Heraclides leur retour aprés le troisiéme fruit; ceux-ci l'entendoient des fruits que produit la terre, & celle-là de leur race ou famille.

Elle promit à Cleomene qu'il seroit Maître d'Argos; celui-ci croyoit que c'étoit la Ville d'Argos, & la Prophetesse pretendit n'avoir voulu signifier que le bois Argus qu'il fit brûler.

Un Oracle avertit Satyrus, *ut à musculo sibi caveret*, il crut qu'il se devoit défier des rats, & étant mort d'une blessure au bras, le Devin assura avoir entendu par le *musculo*, le muscle du bras. C'est Diodore Sicilien qui rapporte cette Histoire.

Un autre prédit à Lysandre qu'il mourroit par un serpent, il fut tué par un homme; & heureusement pour la reputation de l'Oracle, celui qui le tua, avoit un serpent peint sur son Bouclier.

Un autre avertit Philippe Roy de

Macedoine qu'il étoit en danger d'être tué par une charette; heureusement encore pour l'Oracle il fut tué par Pausanias d'une épée qui avoit une charette gravée sur sa garde.

Enfin lorsque ces Devins voyoient qu'ils ne pouvoient se servir d'équivoques, ni mentir hardiment, ils ne vouloient pas parler, priant qu'on les laissât en repos, dit Porphyre, & assurant que si on les importunoit, ils diroient des mensonges; J'admire leur précaution, afin de ne pas passer pour menteurs même en disant des mensonges.

Le temps auquel ils ont cessé de parler est encore une marque de leurs impostures, qui n'ont cessé que quand les hommes ont eu assez d'esprit pour les découvrir. Les Oracles ont commencé à se taire aussi-tôt que les hommes ont commencé à se polir, dit Minutius Felix, & qu'ils ont été capables de donner des réponses plus saintes & plus certaines que celles de tous ces trompeurs.

Responsa dedere
*Sanctius, * & multò certa ratione magis, quàm*
Pythia quæ tripode ex Phœbi lauroque profatur.

C'est

* Lucrece.

C'eſt pour cela que du temps de Ciceron qui étoit la ſuite d'un temps de politeſſe, & auquel la Republique Romaine etoit tres floriſſante, ils avoient déja ceſſé, comme il s'en plaint l. 2. de divin. en ces termes: *Cur iſto modo jam Oracula Delphis non eduntur; non modo noſtra ætate, ſed jam diu, ut nihil poſſit eſſe contemptius?*

Je ne puis mieux finir cette tres longue Remarque qu'à preſent, puiſque j'en ſuis au temps auquel les Oracles, qui en ſont le ſujet, ont ceſſé de ſe faire entendre.

XCVII.

Socrates étant dans un marché s'écria, " qu'il y a des choſes dont je n'ai pas be- " ſoin!

IL n'y a que les gens auſſi temperans & auſſi moderez dans leurs deſirs que Socrates qui puiſſent dire comme lui, qu'il y a des choſes dont je n'ai pas beſoin! Je parle ailleurs de ce Philoſophe.

XCVIII.

Monsieur le Cardinal de Richelieu ayant fait donner une pension à Monsieur de „ Vaugelas, lui dit, Hé bien, Monsieur, „ vous n'oublirez pas du moins dans le „ Dictionnaire le mot de Pension. Sur quoi Monsieur de Vaugelas lui faisant une „ profonde reverence, répondit, Non, „ Monseigneur, & encore moins celui de „ Reconnoissance.

CE fut pour exciter Monsieur de Vaugelas à travailler efficacement au Dictionnaire François, dont on avoit déja donné le projet, que Monsieur le Cardinal de Richelieu lui rétablit l'an 1639. une Pension de deux mille livres, dont il n'étoit plus payé; & ce fut particulierement dans ce temps-là que ce Dictionnaire commença à prendre forme. Il en a déja paru depuis quelque temps une partie qui fait esperer que le Public en tirera beaucoup d'utilité.

Monsieur de Vaugelas étoit de Chambery en Savoye, & fils du celebre President Faure. Il vint à la Cour fort jeune, & y passa le reste de sa vie. Il fut

fut Gentil-homme ordinaire, puis Chambelan de Monſieur le Duc d'Orleans. Sur la fin de ſes jours le Prince Thomas, fils de Charles, Duc de Savoye, le prit pour Gouverneur de ſes Enfans. Il mourut pauvre en 1649. & âgé d'environ 65. ans. Il étoit agreable, bien fait de corps & d'eſprit, civil, fort doux, & fort homme de bien. Il n'a laiſſé que deux Ouvrages conſiderables, qui ſont: Les Remarques ſur la Langue Françoiſe, & la Traduction de Q. Curſe, ſur laquelle il avoit travaillé pendant 30. ans. Les plus habiles ſe propoſent toûjours une ſi grande perfection, qu'ils ſont les moins hardis à produire leur Ouvrage. Monſieur de Balzac diſoit ſur cette Traduction, que *l'Alexandre de Q. Curſe eſt invincible, & celui de Vaugelas eſt inimitable*. Monſieur de Voiture qui étoit fort des amis de Monſieur de Vaugelas, le railloit quelquefois ſur le trop de ſoin & le trop de temps qu'il employoit à cet Ouvrage. Il lui diſoit qu'il ne l'auroit jamais achevé, parce que pendant qu'il en poliroit une partie, nôtre Langue venant à changer, comme il lui arrive ordinairement, l'obligeroit à refaire toutes les autres: à quoi il appliquoit agreablement ce

que Martial dit d'un Barbier, qui étoit si long-temps à faire une barbe, qu'avant qu'il l'eut achevée, elle commençoit à revenir.

Eutrapelus tonsos dum circuit ora luperci,
Expungitque genas, altera barba subit.

De même, disoit-il, *altera lingua subit.* Le principal talent de Monsieur de Vaugelas étoit pour la Prose; il avoit fait quelques fort bons Vers Italiens; & il n'en faisoit de François que sur le champ, comme il arriva dans cette occasion: Un jour passant à Nevers, où la Princesse Marie qui a été dans la suite Reine de Pologne, se trouvoit alors, quelques-unes de ses Damoiselles qui faisoient une queste vinrent dans l'Hôtellerie où il étoit; il ne les put voir à cause d'un remede qu'il venoit de prendre; mais il leur envoya deux pistoles avec cette Epigamme.

Empêché d'un empêchement,
Dont le nom n'est pas fort honnête,
Je n'ai pû d'un seul compliment
Honorer au moins vôtre quête.
Pour en obtenir le pardon,

Vous

* Hist. de l'Acad.

Vous direz que je fais un don
Aussi honteux que mon remede:
Mais rien ne paroît precieux
Auprés de l'Ange qui possede
Toutes les richesses des Cieux.

C'étoit de la Princesse qu'il vouloit parler. Il fit encore cet impromptu suivant, sur un mot de travers que lui avoit dit un Portier de l'Hôtel de Ramboüillet, en lui faisant un message de la part de Madame la Marquise.

Tout à ce moment; Maître Isaac,
Un peu moins disert que Balzac,
Entre dans ma Chambre & m'annonce
Que Madame me derenonce:
Me derenonce, Maître Isaac?
Oüy, Madame, vous derenonce.
Elle m'avoit donc renoncé,
Lui dis-je d'un sourcil froncé?
Portez-lui pour toute réponse,
Maître Isaac, que qui derenonce,
Se repent d'avoir renoncé:
Mais avez-vous bien prononcé?

Monsieur Pelisson dit, On pou- «
voit se passer de ces Epigrammes; «

„ mais des grands hommes les moin-
„ dres choſes ſont precieuſes.

X C I X.

„ *Pythagore diſoit, Ne ſortez jamais*
„ *d'un Caroſſe les pieds joints.*

C'Eſt à cauſe que cette poſture expoſe à une deſcente précipitée, & qui s'execute tout d'un coup. Pythagore qui parloit ſouvent par énigme, vouloit apprendre par cet avis à ceux qui changent de reſolution, & qui quitent un deſſein, ou un emploi, pour en prendre un autre, qu'ils doivent faire ce changement petit à petit, & preſqu'inſiblement, afin d'éviter par cette prudente circonſpection tout ce qu'on y peut trouver de ſurprenant.

Pythagore étoit de Samos, vivoit du temps de Tullus Hoſtilius, ſelon Tite-Live, ou de Tarquin le ſuperbe, ſelon Ciceron & Aulugelle. Saint Ambroiſe prétend qu'il étoit Juif d'extraction, & Clement Alexandrin dit qu'il s'étoit laiſſé circoncire par les Prêtres d'Egypte, pour être inſtruit en leur Philoſophie qu'ils tenoient des Juifs; & c'eſt à propos de cette Circonciſion,

qu'il

qu'il rapporte l'opinion de ceux qui l'ont même pris pour le Prophete Ezechiel. Joſeph lui donne le premier rang entre tous les Philoſophes, & veut qu'il ait tiré les plus beaux traits de ſa Philoſophie de la Synagogue des Hebreux. * Le P. Rapin dit, Ce fut un homme d'une profonde capacité, " d'une grande penetration, & d'une " application infatigable.

Il fit pluſieurs voyages pour s'inſtruire de tout ce qu'il y avoit de plus curieux de ſon temps dans toutes les ſciences, & il réüſſit ſi heureuſement dans cette avidité de ſçavoir, qu'il ſe rendit extrêmement habile dans la Morale, la Politique, la Phyſique, la Medecine, les Mechaniques, l'Aſtrologie, la Géographie, la Muſique, l'Arithemetique, la Geometrie, & en tout ce qu'il y a de plus beau & de plus difficile dans les Mathematiques. Voici les preuves de ſon habileté dans toutes ces ſciences.

Pour la Morale, il ne faut que faire reflexion ſur les beaux preceptes, & ſur les ſymboles enigmatiques qu'il a donnez, & entr'autres ſur ceux-ci.

Ou taiſez-vous, ou dites quelque choſe qui ſoit meilleur que le ſilence. Pour fai-

* Refl. ſur la Phil.

re connoître qu'on doit prendre garde à ne parler que bien à propos. Le silence si réligieux que ce Philosophe exigeoit de ses disciples, étoit un art pour se faire écouter avec plus de respect.

Ne soyez pas moins fidele à garder le dépost d'un secret, que celui d'un Tresor. Cet avis n'est pas d'une petite importance pour la vie civile.

Ne vous asseyez jamais sur le boisseau. Pour dire qu'il faut toûjours garder quelque chose pour le lendemain; car on ne s'assied sur le boisseau, qu'aprés l'avoir renversé, & l'on ne le renverse qu'aprés qu'il est vuide.

Touchez la terre quand il tonne. Pour faire entendre que nous devons nous humilier devant le Ciel, autant de fois qu'il nous marque sa colere par les adversitez dont il nous afflige.

Ne combattez jamais pour obtenir la victoire. Parce qu'on ne sçauroit éviter avec trop de soin l'envie qui la suit. Ce mot est beaucoup paradoxe.

Ne cheminez pas dans les grands chemins, c'est-à-dire, Ne suivez pas les sottes opinions du vulgaire.

Ne vous asseyez jamais à table, que le sel n'y ait été mis auparavant, c'est-

à-di-

à-dire, faites provision de sagesse, avant que de vous mettre à manger, parce que c'est dans le repas qu'on en a le plus de besoin.

Toutes choses doivent être communes entre les amis, parce qu'un ami doit regarder son ami comme un autre soy-même.

Regardez les Loix comme les Couronnes des Villes, ausquelles on ne peut toucher sans crime.

Ne foüillez point dans le feu avec l'épée, c'est-à-dire, n'irritez point un homme qui est dans la passion.

Ne frappez pas dans la main de toutes personnes indifferemment. C'est-à dire, ne prostituez pas vôtre amitié.

Non, je ne puis souffrir cette lâche methode,
Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode,
Et je ne hai rien tant que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations,
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
Ces obligeans diseurs d'inutiles paroles,

Qui de civilitez avec tous font combat,
Et traitent du même air l'honnête homme & le fat.
Non, non, il n'est point d'ame un peu bien située,
Qui veüille d'une estime ainsi prostituée.

Ne souffrez point d'hirondelles sur le toit. Pour montrer que nous devons nous défier de ceux qui ne nous font des caresses que dans la prosperité.

Abstenez-vous des féves. Il vouloit enseigner par ce precepte, qu'il ne faut pas rechercher les Magistratures, parce qu'elles se donnoient par des suffrages dont les féves étoient les marques. Il y a une autre raison de cette défense. Lisez les Remarques de Monsieur Dacier sur le 63. Vers de la 6. Sat. du liv. 2. d'Horace.

Ne mangez point de poissons. Pour faire voir combien ceux qui gardoient le silence lui étoient chers.

Ne mangez jamais de la main gauche. Ses disciples ont entendu par ce precepte prohibitif, qu'il ne falloit jamais tirer sa subsistance d'un gain illegitime, ni d'actions qui fussent contre l'équité.

Gra-

Gratez le devant de vôtre tête en sortant du logis, & le derriere de la tête quand vous y entrez. L'une & l'autre action signifie qu'il faut le matin, lors qu'on va dehors, songer attentivement à ce qu'on doit faire, & le soir en se retirant faire reflexion sur les actions de la journée.

Pythagore ne s'est pas rendu moins illustre dans les autres sciences que dans la Morale.

Diogenes dit que la Medecine lui doit beaucoup.

On ne doit point douter de son habileté dans la politique, puis qu'il eut part au gouvernement des Villes de Crotone, de Metapont, & de Tarente, où il demeuroit ordinairement.

Dans la Physique. Il prédit un tremblement de terre par la saveur de l'eau d'un puits qu'il avoit bû.

Dans les méchaniques. Aristoxemus à écrit que les Grecs tenoient de lui leurs poids & leurs mesures.

Dans l'Astrologie. Il s'apperçût le premier que Vesper & Phosphore ou Lucifer n'étoient qu'une même étoile.

Dans la Géographie. Il assura qu'il y avoit des antipodes.

Dans la Musique. Il l'a faisoit servir

pour la Morale, témoin ce jeune homme desesperé d'amour qu'il remit dans son bon sens avec un air spondaïque ou sacrifical. Jamblique dit dans la vie de ce Philosophe qu'il avoit inventé une Musique propre à guerir les passions.

Dans l'Arithmetique. Il inventa de nouvelles regles.

Dans la Geometrie. Il la mit en sa perfection, lorsqu'elle n'avoit que les premiers élemens, qu'un certain Mœris lui avoit donnez. C'est lui qui a trouvé ce beau Theoréme qui fait la 47. proposition du premier livre des élemens d'Euclide. On dit qu'ayant trouvé ce Theoréme il sacrifia cent bœufs pour remercier les Muses.

Ce grand homme, quelque profond & universel qu'il fût dans les Sciences, eut pourtant assez d'humilité pour être le premier qui refusa le nom de Sage, disant que ce titre n'appartenoit qu'à Dieu seul. Il se contenta de celui de *Philosophe*, c'est-à-dire, ami de la sagesse, se faisant, pour ainsi dire, le Parain de la Philosophie.

Quoi qu'il ait assez bien pensé de Dieu, que ce soit le premier des Philosophes qui ait soûtenu l'immortalité de l'ame,

l'ame, & que S. Thomas le reconnoisse avec Socrates pour les deux plus vertueux hommes qu'ait eu le Paganisme, il ne laisse pas d'être tres digne de censure, à cause de sa Metempsicose, ou Transmigration des ames. On l'a accusé de Magie; mais les contes dont on s'est servi pour autoriser cette accusation, sont si ridicules, qu'ils ne meritent pas qu'on prenne la peine de les refuter. Si on veut pourtant avoir ce plaisir, on n'a qu'à lire l'Apologie de Monsieur Naudé.

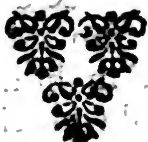
Les Gnostiques & une certaine Marcelline adoroient son Image, au rapport de S. Irenée, & de S. Augustin. Justin dit que ceux de Metapont l'adorerent comme un Dieu. On ne sçait point certainement de quelle maniere il est mort. Quelques-uns disent qu'il fut assassiné sur le bord d'un champ semé de féves, parce qu'il n'osoit y mettre le pied pour fuïr ceux qui le poursuivoient; mais cette histoire sent beaucoup la Fable. D'autres disent qu'il perit de faim & de miseres aprés 40. jours de prison. Il y en a enfin qui assurent qu'un homme, à qui il n'avoit pas voulu enseigner sa Philosophie, le brûla avec ses disciples dans la maison, où ils étoient. Tout cela

cela n'eſt point ſeur ; ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il eſt mort malgré ſa Metempſycoſe.

C.

Dans le temps que Thomas Morus étoit Chancelier, il avoit accoûtumé de s'aſſeoir en un baluſtre pendant la Meſſe, & ſa femme devant un pulpitre un peu plus bas ; mais parce que le pulpitre étoit hors de veuë, ſi-tôt que la Meſſe étoit achevée, l'Ecuyer ſe preſentoit à elle & » lui diſoit, Madame, Monſeigneur s'en » eſt allé ; Ce grand homme ayant été enſuite démis de ſa Charge ; le premier jour d'aprés qu'il oüit la Meſſe avec ſa femme, pour lui témoigner ſa diſgrace, il fit lui-même l'Office de l'Ecuyer, en diſant » comme lui : Madame, Monſeigneur » s'en eſt allé.

J'Ai déja parlé de Thomas Morus.

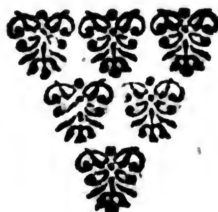


Un

C I.

Un General est le cœur d'une armée, il doit mourir le dernier.

STrada a dit ce bon mot en Latin avant celui de qui je l'ai appris en François. Voici les termes de Strada dans ses guerres de Flandres Dec. 2. l. 3. *Quasi non magis cordi in homine, quam imperatori in exercitu, novissimum mori datum sit.* La gloire d'un General est de conserver le bien public; la conservation du bien public dépend de celle du General; il est donc de la gloire de celui-ci de ne se pas exposer. Un General se glorifiant de ses blessures; j'aurois honte, lui dit un autre General, si j'avois été blessé " en ta place. "



Quel-

CII.

*Quelqu'un demandant à un autre s'il
„ n'avoit point de défauts? Tu l'appren-
„ dras mieux de mon Voisin, lui répon-
„ dit-il.*

L'Amour propre nous empêche de connoître nos défauts, mais la curiosité, l'envie, ou l'interest, qui se trouvent dans les autres, font qu'ils découvrent facilement ce qui s'échape à nos lumieres. Un Plaisant disoit que pour faire son Examen de Conscience avant qu'il allât à Confesse, il mettoit sa femme en colere contre luy; & qu'elle ne manquoit pas par ses reproches de le faire ressouvenir de toutes ses fautes.

FABLE.

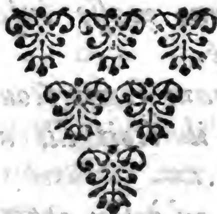
*Jupiter dit un jour: que tout ce qui respire
S'en vienne comparoître aux pieds de ma grandeur. [redire,
Si dans son composé quelqu'un trouve à
Il peut le declarer sans peur:
Je mettrai remede à la chose.*

Venez,

Venez, Singe, parlez le premier, & pour cause.
Voyez ces animaux. Faites comparaison
De leurs beautez avec les vôtres.
Estes-vous satisfait ? moy, dit-il, pourquoi non?
N'ai-je pas quatre pieds aussi-bien que les autres?
Mon Portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché.
Mais pour mon frere l'Ours, on ne l'a qu'ébauché.
Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre.
L'Ours venant là-dessus, on crût qu'il s'alloit plaindre.
Tant s'en faut; de sa forme il se loüa tres fort;
Glosa sur l'Elephant: dit qu'on pourroit encor
Ajoûter à sa queuë, ôter à ses oreilles:
Que c'étoit une masse informe & sans beauté.
L'Elephant étant écouté,
Tout sage qu'il étoit dit des choses pareilles.
Il jugea qu'à son appetit
Dame Baleine étoit trop grosse.
Dame Fourmi trouva le Ciron trop petit,
Se croyant pour elle un Colosse.

Jupin

Jupin les renvoya s'étant censurez tous:
Du reste content d'eux; mais parmi les plus fous
Nôtre Espece excella; car tout ce que nous sommes,
Linx envers nos pareils, & taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout & rien aux autres hommes.
On se void d'un autre œil qu'on ne void son prochain.
Le Fabrificateur Souverain,
Nous créa besaciers tous de même maniere;
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui.
Il fit pour nos defauts la poche de derriere,
Et celle de devant pour les defauts d'autrui.



Le

C I I I.

Le Bouffon d'Elisabeth Reine d'Angleterre ayant été long-temps, sans oser approcher d'elle à cause de ses paroles piquantes & hardies, eût enfin permission de venir vers cette Princesse, qui le voyant lui dit, Hé bien ne nous venez-" vous point maintenant reprocher nos " fautes ? Nenni, Madame, rêpondit " le Bouffon, car ce n'est pas ma coûtu- " me de discourir des choses dont toute la " Ville parle.

J'Admire la conduite qu'il faut tenir auprés des Grands. Ils ne permettent qu'on les entretienne de leurs fautes qu'en bouffonnant ; un entretien serieux sur cette matiere les offense. D'où vient cela ? n'est-ce point parce que le serieux sent le Maître ?

Voici l'origine du mot bouffon. Ce mot vient du nom d'un Sacrificateur au Païs d'Attique appellé Buphon. Ce Buphon étant prest un jour de sacrifier un bœuf à Jupiter dans une ceremonie, quitta tout d'un coup le Sacrifice, laissant l'Hostie & la hache, & s'enfuit si loin

engagent ordinairement les perſonnes coquettes à faire, par une retraite forcée, de neceſſité vertu. Que de gens qui ne quittent le monde que parce que le monde les quitte! La devotion des femmes qui commencent à vieillir, n'eſt ſouvent qu'un état de bienſéance pour ſauver la honte & le ridicule du débris de leur beauté, & ſe rendre toûjours recommandable par quelque choſe.

C V.

Bien des gens donneront mille loüanges à des morts d'une aſſez commune vertu, & auront de la peine à ſouffrir la gloire du plus grand Heros, s'il vit encore: le premier obſtacle à leur eſtime, c'eſt de vivre, la plus favorable recommandation c'eſt d'avoir été.

CE n'eſt que l'envie qui produit cette injuſtice. C'eſt cette même paſſion qui eſt cauſe que l'on prefere les Anciens aux Modernes, en faiſant plûtôt honneur à l'antiquité qu'au merite. Ainſi ſi l'on demande pourquoi cette preference? On répond.

La raison en est toute prête ;
En merite, en esprit, en bonnes qualitez,
On souffre mieux cent morts au dessus de sa tête,
Qu'un seul vivant à ses côtez.

Monsieur le Comte de Bussy Rabutin, dit agreablement à propos de cette injustice,

Tu n'estimes les gens que des siecles passez ;
Pardonne mon avêu sincere & legitime,
Je ne t'estime pas assez,
Pour vouloir par ma mort meriter ton estime.

C V I.

Pour se faire au goût du monde, il faut rendre à chacun ce qu'il a droit d'exiger de nous.

C'Est-à-dire rendre du respect, de la déference & de la soûmission à nos Superieurs, de la civilité & de la douceur à nos égaux, des amitiez à nos parens, de la tendresse & de la con-

confiance à nos amis, & à tout le monde de la bonne foy, & les services qui sont en nôtre pouvoir dans les occasions où l'on a besoin de nôtre secours. Cette maxime est tirée des Reflexions sur ce qui peut plaire ou déplaire dans le commerce du monde, par Monsieur l'Abbé de Belle-garde. C'est un livre d'une grande instruction pour ceux qui veulent connoître le monde, & sçavoir s'y conduire. Cet ouvrage est également utile & agreable.

CVII.

Quand les Grands veulent se familiariser avec nous, profitons des momens, où il leur prend envie de se rendre nos égaux, & n'oublions pas qu'ils sont nos Maîtres, lors qu'ils l'oublient; quand ils nous font du bien, craignons le mal qu'ils nous peuvent faire.

PRofitons de la familiarité des Grands; car ils ne seront pas toûjours d'humeur à descendre jusques à nous. S'ils y descendent, c'est, ou parce qu'ils n'ont point d'autres Compagnons de plaisirs, ou parce qu'ils y sont

sont forcez par quelque besoin qu'ils ont de nos services. Comme leur élevation leur attire une infinité de Courtisans, qui ne cherchent par leurs complaisances qu'à leur rendre la vie agreable, ils ne seront pas long-temps sans avoir d'autres personnes que nous avec qui ils se puissent divertir; ou, comme ils peuvent trouver dans leur autorité, & dans l'éclat de leurs Grandeurs mille moyens pour executer leurs entreprises, & reüssir dans ce qu'ils desirent, ils n'auront pas long-temps besoin de nous. Et ainsi ressouvenons-nous toûjours qu'ils sont au dessus de nous, lors qu'ils l'oublient, ou plûtôt lors qu'ils semblent l'oublier. Et quand ils nous font du bien comme égaux, craignons le mal qu'ils nous peuvent faire comme Maîtres.

CVIII.

Bien des femmes viendroient à bout de plusieurs choses, si elles ne gâtoient pas par leur cœur ce qu'elles pourroient faire par leur esprit.

CE bon mot me donna un jour occasion de vouloir prouver dans une Com-

Compagnie que les femmes étoient capables de tous les exercices qui occupent les hommes, & que si elles n'en donnoient pas ordinairement des preuves, ce n'étoit que par une foiblesse de cœur, qui vient moins de leur temperament, que de l'autorité que les hommes ont sur elles, & de leur industrie à ne les employer qu'à de petites choses. J'apportai plusieurs exemples de femmes illustres qui me vinrent dans la memoire, comme autant de preuves de ce que j'avançois, j'apuyai ces exemples de quelques raisons qui me paroissoient assez fortes, pour me faire croire qu'on n'auroit rien à me repartir contre; mais sans vouloir répondre en détail à tous mes raisonnemens, on pretendit les détruire en me disant, que n'ayant jamais eu de femme, ni de secrets commerces avec elles, je ne les connoissois pas assez; & par consequent que je devois me taire. Je n'ose plus depuis ce temps-là dire ce que je pense sur cette matiere, parce que l'on pourroit me faire la même repartie, & que l'on me renverroit à une étude & à des commerces que j'ai resolu d'éviter.

C I X.

On se soucie davantage de paroître tel qu'on doit être, que d'être en effet ce qu'on doit être.

C'Est que nous sçavons que les hommes ne jugent du merite que par ce qui paroît à leurs yeux, & qu'ils ne peuvent pas penetrer dans le secret de nos cœurs. Il n'y a que Dieu qui soit *scrutans corda & renes*, & ainsi nous avons plus de soin de plaire aux hommes que de plaire à Dieu. Quel aveuglement!

C X.

La pauvreté est à present la maladie la plus honteuse.

CE que je trouve de plus fâcheux dans la pauvreté, dit un Poëte Latin, c'est que rendant ridicules ceux qu'elle afflige, elle les jette dans le mépris.

Nil habet infelix paupertas durius in se,
Quàm quod ridiculos homines facit.

Pour

Pour moi je regarde la pauvreté & les autres miseres de la vie comme une espece de consecration funeste & pitoyable, & je me persuade que non seulement nous devons des larmes, de la compassion & du secours aux personnes sur qui elles tombent, mais que nous leur devons encore de la veneration. Et si les Anciens honoroient d'un culte particulier les lieux qui avoient été frappez de la foudre; il y a bien plus de raison de respecter les marques de la main de Dieu sur les miserables qu'elle a frappé.

Mais c'est beaucoup demander que d'exiger des riches du respect pour les pauvres; les complaisances, les soûmissions de ces pauvres, que les richesses attirent aux riches, sont des obstacles si puissans, que l'on ne doit gueres esperer que ces riches accordent aux pauvres de la veneration. Il faut avoir bien l'esprit du Christianisme pour aller jusques-là. Cet esprit se trouve rarement avec les grandes richesses. Aussi les pauvres se contentent de demander du soulagement dans leurs miseres.

Belle pensée & d'une grande consolation pour les personnes charitables! Que pourra dire nôtre Juge contre "

„ nous, quand il verra nos habits ſur „ lui, nôtre pain & nôtre argent entre ſes mains? nous n'avons rien à „ craindre au Tribunal de la Juſtice „ Divine, pourvû que les pauvres „ plaident nôtre cauſe. Cette penſée eſt fondée ſur celle-ci: celui „ qui a pitié du pauvre donne à uſure au Seigneur. *Fœneratur Domino qui miſeretur pauperis.* Proverb. 19. & ainſi, donnez l'aumône à tous ceux qui vous la demandent, dit Saint Auguſtin, de peur que celui à qui vous la refuſerez ne ſoit JESUS-CHRIST lui-même en perſonne. *Date omnibus, ne cui non dederis, ipſe ſit Chriſtus.*

C XI.

L'état des gens qui ont ſoin des finances & des affaires du Prince eſt plus aſſuré que celui des perſonnes qui ont ſoin de ſes plaiſirs.

POurquoi? c'eſt qu'on ne veut pas toûjours ſe réjoüir; mais on veut à toute heure, & en tout temps avoir de la conſideration, & des richeſſes. Les plaiſirs ſont des amuſemens. L'autorité

torité eſt eſſentielle au Prince. Il faut des richeſſes & une bonne conduite dans les affaires de l'Etat pour ſoûtenir cette autorité.

CXII.

On s'étonne tous les jours de voir des perſonnes de la lie du peuple s'élever & s'ennoblir, & l'on en parle avec mépris, comme ſi les plus grandes familles du monde n'avoient pas eu un commencement ſemblable, à les rechercher juſques dans le fonds de leur origine.

J'Eſtime plus ceux qui commencent la Nobleſſe de leur Famille, que ceux dans qui, & non pas par qui elle eſt continuée; c'eſt-à-dire, que ceux qui n'ont rien de ce qui peut la meriter.

Que ſert ce vain amas d'une inutile gloire?
Si de tant de Heros celebres dans l'Hiſtoire,
Il ne peut rien offrir aux yeux de l'Univers,
Que de vieux parchemins qu'ont épargné les vers?

Si tout sorti qu'il est d'une source di-
vine
Son cœur dément en lui sa superbe ori-
gine;
Et n'ayant rien de grand qu'une sotte
fierté,
S'endort dans une lâche & molle oisi-
veté?

Le même Satyrique François dit:

Ce long amas d'ayeux que vous diffa-
mez tous,
Sont autant de témoins qui parlent con-
tre vous,
Et tout ce grand éclat de leur gloire
ternie
Ne sert plus que de jour à vôtre igno-
minie.

Nôtre naissance n'est rien de bien considerable, si la vertu ne l'accompagne pas. Vous n'avez part à la gloire de vos Ancestres, qu'autant que vous vous efforcez de leur ressembler, & si vous ne les imitez pas, leur gloire est un flambeau qui éclaire aux yeux d'un chacun la honte de vos actions. Je regarde bien moins au nom qu'on signe qu'aux actions qu'on fait.

Seba-

CXIII.

Sebastien Roy de Portugal s'étant engagé dans l'armée des Maures, où il falloit combattre un gros de Soldats qui l'environneient, n'étant accompagné que de trois de ses Cavaliers, que le desordre avoit laissé à ses côtez; & étant excité à se rendre pour assurer sa vie, il répondit dans la chaleur du combat, Helas je vois bien que vous me sauverez la vie, mais qui sauvera mon honneur? puis continuant toûjours de combattre, il reçût enfin un coup sur la tête qui le fit tomber mort de son cheval.

SEbastien étoit un Prince tres courageux & tres zelé pour la Religion. Il fut tué en 1578. étant âgé de 25. ans. Vingt ans aprés sa mort, on vit à Venise un homme qui se disoit être ce Roy. Il fut même reconnu pour tel par les Portugais, qui étoient dans cette Ville, tant il lui ressembloit, & tant il donna de marques qui les rendirent convaincus; mais les Espagnols qui étoient Maîtres du Portugal, le traitant de visionaire & d'impo-

poſteur, le firent chaſſer de Veniſe. On l'arréta dans la Toſcane, d'où on le mena à Naples. Quand il y fut arrivé on le mit ſur un âne, & il fut conduit en cet état par toutes les rües, afin de l'expoſer aux railleries inſolentes de la populace; puis ayant été mené en Eſpagne, il y finit miſerablement ſa vie dans une priſon, quelques témoignages que donnaſſent les Portugais par leſquels ils le reconnoiſſoient pour leur Roy.

Le Portugal eſt un Royaume hereditaire de l'Europe en la partie Occidentale de l'Eſpagne. Lisbonne en eſt la Capitale, enſuite Brague, Evora, Bragance, &c. Ce Royaume a été long-temps ſoûmis aux Maures. Henry de Bourgogne, petit-fils de Robert de France Duc de Bourgogne, le conquit ſur ces Infideles. Le Cardinal Henry V. fils d'Emanüel le Grand, fut declaré Roy aprés la mort de Sebaſtien dont je viens de parler. Henry étant mort, les Eſpagnols uſurperent ce Royaume ſous Philippe II. Les Portugais ſecoüerent le joug en 1640. & élûrent pour Roy le Duc de Bragance.

CXIV.

Il n'y a rien de ſi dangereux pour les gens occupez que les perſonnes qui n'ont rien à faire.

QUel chagrin pour un homme qui dans le temps qu'il travaille ſur mille affaires de conſequence, qui le demandent tout entier, voit entrer dans ſon Cabinet une femme qui n'ayant rien à faire vient lui rendre viſite pour ſe deſennuyer! Si l'on concevoit bien les obligations de l'état des autres, on ne tomberoit pas avec tant de facilité dans ces contre-temps. L'attention juſte ſur les autres & ſur nous mêmes eſt la choſe la plus neceſſaire dans la vie civile, & je ne ſçai ſi je me trompe quand je m'imagine que c'eſt la choſe la plus rare.



C X V.

Ce n'eſt pas aſſez de la ſubſtance, il y faut auſſi de la circonſtance; une mauvaiſe maniere gâte tout, elle défigure même la juſtice & la raiſon.

L'Uſage, la coûtume, la politeſſe, exigent de certaines manieres dans les choſes, qui en font tout l'agrément. On perd auprés des hommes tout le merite du bien, ſi on le fait ſans ces manieres. Il y a dans le monde un illuſtre Prelat qui donne même de l'agrément à ſes refus, parce qu'il les accompagne de certaines manieres engageantes avec leſquelles on plaît toûjours.

C X V I.

Que la crainte ne ſoit pas ſi grande que tu en perdes l'aſſurance.

IL ne faut pas que l'imagination aviliſſe le cœur; mais auſſi que vôtre hardieſſe ne ſoit pas ſi grande que vous en perdiez le reſpect. Il faut que l'aſſu-

ſurance ſoit reſpectueuſe. Craignez ſans foibleſſe, ſoyez hardi ſans effronterie.

CXVII.

Toutes nos actions ſe prennent à deux anſes.

C'Eſt que les uns loüent ce que les autres blâment. Car de tous ceux qui ſont les témoins de nos actions, les uns ſont nos amis, les autres ſont nos ennemis, & d'autres enfin des perſonnes indifferentes. Nos amis leur donnent une bonne & une favorable interpretation ; nos ennemis tâchent d'y trouver quelque endroit mauvais ; ils iroient plûtôt foüiller juſques dans le plus ſecret de nôtre intention. Les perſonnes indifferentes n'y font ſouvent pas d'attention ; ou ſi elles y prennent garde, elles leur donnent ordinairement un ſens reglé ſur celui de ceux qui ont quelque credit ſur leur eſprit.

CXVIII.

Il eſt difficile d'aimer ceux que nous n'eſtimons point, mais il ne l'eſt pas moins d'aimer ceux que nous eſtimons beaucoup plus que nous.

NOus n'aimons veritablement un objet que parce que nous y trouvons quelque choſe d'aimable, & c'eſt ce quelque choſe que nous eſtimons. L'objet aimé nous paroît toûjours avoir quelques perfections que nous ſeuls pouvons voir, ſi nous aimons par ſympathie, ou que nous pouvons faire remarquer aux autres, ſi nous aimons avec connoiſſance & par élection : L'amour ſuppoſe donc l'eſtime.

Il eſt difficile d'aimer ceux que nous eſtimons beaucoup plus que nous, parce que l'amour égale tout, & que nous trouvons une ſi grande diſtance entre ceux que nous eſtimons extrémement, & nous; qu'il ne nous ſemble pas que nous puiſſions jamais nous égaler à eux.

Qui

CXIX.

Qui commence une affaire ſans jugement ne doit pas être ſurpris ſi elle finit ſans ſuccés.

LEs affaires réüſſiſſent, à ce qu'on dit, quelquefois par bon-heur; mais preſque toûjours par prudence. Quand j'entreprends une affaire, je m'imagine que ſon ſuccés dépend principalement de moi, afin que je me trouve engagé à n'épargner aucuns ſoins pour prendre bien mes meſures, & ſi la réüſſite n'a pas répondu à mon attente & à mes peines, je me perſuade qu'il y a de ma faute, qu'il faut que j'aye manqué en quelque choſe, ſoit parce que j'ai été temeraire dans mon entrepriſe, ſoit parce que je n'ai pas préveu les obſtacles qu'on m'a oppoſé, ſoit parce que je n'ai pas eu aſſez d'adreſſe pour les éviter, ou parce que je n'ai pas aſſez bien ménagé mes forces pour les rompre, ſoit enfin parce que je n'ai pas ſçû trouver les moyens qui m'étoient abſolument neceſſaires. Et ainſi je m'accuſe premierement moi-même.

CXX.

Un bon Capitaine ne doit point perdre d'occasion, & n'en doit point donner.

UN Capitaine qui perd une occasion qui lui pourroit être favorable, fait par cette perte un gain pour son ennemi, parceque celui-cy refléchissant sur le danger où l'avoit mis cette occasion, se fortifie par une prudence plus attentive.

Un Capitaine en donnant une occasion favorable à son ennemi, lui augmente ses forces & s'affoiblit soi-même.

CXXI.

Le Ciel a plus de tonnerres pour épouvanter que de foudres pour détruire; faites aussi en châtiant plus de peur que de mal.

LEs châtimens doivent avoir la correction pour fin. Si la peur peut faire arriver à cette fin, on la doit ordinairement préferer à la peine. Je dis ordinai-

dinairement; parce que quelquefois il faut abſolument de la peine, lors qu'on la trouve neceſſaire pour intimider ceux, qui ayant été témoins de la faute qui merite châtiment, pourroient la commettre, ſi pour toute punition on ſe contentoit de faire peur au coupable.

CXXII.

On n'eſt pas miſerable pour être obligé d'obeïr, mais pour obeïr malgré ſoi.

L'Eſprit qui ne veut pas ſe contenter de ſon état fait luy-même ſon tourment. On n'eſt miſerable que parce qu'on n'eſt pas où l'on voudroit être, que parce qu'on ne fait pas ce qu'on voudroit faire, ou parce qu'on n'a pas ce qu'on voudroit avoir; ne ſouhaitez point être où vous n'êtes pas, faire ce que vous ne pouvez pas faire, avoir ce que vous n'avez pas; mais plûtôt ſoyez volontiers où il faut que vous ſoyez; faites ſans reſiſtance ce que vous êtes obligé de faire; contentez-vous de ce que vous poſſedez, & vous voilà auſſi (pour ne pas dire plus) heureux que ceux qui vous commandent, qui vous ſur-

ſurpaſſent en richeſſes, en pouvoir, & en proſperité. Il eſt bien rare, dira-t-on, de trouver des hommes, dont les ſentimens ſoient ſi conformes à leur condition; je l'avouë, cela eſt bien rare, & c'eſt pourquoi il eſt bien rare auſſi d'en trouver qui ſoient contens.

CXXIII.

Du neceſſaire on paſſe au commode, du commode au ſuperflu, du ſuperflu à l'excés, de l'excés au criminel.

QUand on n'a que le neceſſaire, on ſouffre, quand on n'ajoûte que le commode au neceſſaire, on s'ennuye; quand on parvient juſques à avoir du ſuperflu, on deſire avec plus d'ardeur; enfin quand on a obtenu l'excés, on devient ſouvent criminel. De trop de biens trop de maux, diſoit un homme penitent, que de trop grandes richeſſes avoient engagé dans de grands deſordres.



CXXIV.

Nous promettons ſelon nos eſperances, & nous tenons ſelon nos craintes.

CEt homme fait ſouvent des promeſſes pour obtenir des effets; & quand on lui a accordé ce que ſon intereſt lui faiſoit ſouhaiter, il ne tient ſes promeſſes qu'autant qu'il a ſujet de craindre d'encourir quelque dommage s'il y manquoit.

Quelquefois nous promettons pour nous délivrer des importuns. Si je demandois quelque choſe avec importunité, je me défierois fort des promeſſes qu'on me feroit dans cette occaſion. J'en juge par moi-même. Je m'imagine que pour me délivrer d'un importun, je ſerois aſſez porté à lui promettre enfin ce que je n'aurois pas deſſein de lui accorder. Je remarque que cette conduite eſt aſſez ordinaire dans la vie civile ; les importuns devroient y faire reflexion pour en profiter. Je dis ſeulement, que je ſerois porté à promettre ce que je ne voudrois pas accorder; parce qu'en effet, je ne promettrois peut-être pas, à cauſe

cause de certaines reflexions que je pourrois faire, & que font tous les jours les gens qui agissent avec droiture & sincerité.

CXXV.

La confiance fournit plus à la conversation que l'esprit.

QUand on parle avec confiance, on parle de soi-même, & avec une espece de familiarité; c'est pourquoi on a toûjours bien des choses à dire, & on les dit fort volontiers. Mais quand on ne parle que pour faire paroître de l'esprit, on se lasse bien-tôt à cause de l'attention continuelle qu'il faut faire sur ce qu'on dit.

CXXVI.

Le mauvais exemple enseigne le mal à ceux qui l'ignorent, le persuade à ceux qui en ont horreur, & le facilite à ceux qui l'apprehendent.

ON apprend facilement le mal quand on le voit faire. On ne rougit

git point de commettre un crime qui eſt couronné par l'exemple ; on a honte d'être innocent parmi les coupables. Le mauvais exemple excite plus fortement à faire le mal que le bon à faire le bien ; parce qu'il a nôtre inclination naturelle de ſon côté.

CXXVII.

Ceux qui croyent avoir du merite ſe font un honneur d'être mal-heureux, pour perſuader aux autres & à eux-mêmes qu'ils ſont dignes d'être en bute à la fortune.

L'Adverſité devroit humilier l'homme, puis qu'elle fait connoître ſa foibleſſe & ſes infirmitez ; mais comme il porte toûjours ſon orgueil avec lui, il fait d'un ſujet d'humilité une cauſe de vanité, cherche dans des perfections qui ne ſont qu'imaginaires dequoi s'élever au deſſus de ce qui devroit l'abaiſſer, & ſe perſuade que les coups extraordinaires dont la fortune le frappe, ſont autant de marques d'un merite extraordinaire qui eſt en lui, & que cette fortune qu'il regarde comme une envieuſe, voudroit

droit détruire ou du moins diminuer. Ainsi en même temps que le chagrin lui ronge le cœur, une fausse gloire lui réjoüit l'esprit.

CXXVIII.

L'homme est fils de la terre, & petit fils du rien.

VOilà l'origine de l'homme, voilà ses ancestres, voilà ses titres de Noblesse; mais voilà en même-temps une origine qu'on tâche à se cacher, des Ancestres qu'on ne voudroit point reconnoître, & des titres de Noblesse qu'on n'aime point à mettre au jour. Les Nobles seulement de race se font un honneur de pouvoir montrer que leur Noblesse est tres ancienne; mais quelqu'ancienne qu'elle soit, il y a un certain temps qui leur est un *nec plus ultra* qu'ils n'oseroient passer; parce qu'enfin ils trouveroient bien de la bassesse & de la misere. Plus les hommes approchent de leur premiere source, plus ils trouvent de ressemblance dans leur genealogie, & enfin quand ils y sont arrivez, ils n'y trouvent plus de difference, ils sont tous égaux.

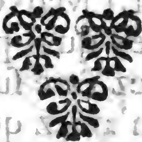
Si

Si vous avez des titres anciens qui prouvent que vous êtes beaucoup au dessus de moi par vôtre naissance, j'en ai de plus anciens, qui prouvent que je suis par ma naissance aussi grand Seigneur que vous.

CXXIX.

La haine pour les Favoris n'est autre chose que l'amour de la faveur, le dépit de ne la pas posseder se console & s'adoucit par le mépris que l'on témoigne pour ceux qui la possedent.

COmme on ne peut pas monter jusques à la faveur, on la fait descendre jusques au dessous de soi en la méprisant. Comme on ne peut pas obtenir la faveur, on s'imagine se venger d'elle en haïssant & en inquiétant, si l'on peut, ceux qui la possedent.



L'amour

CXXX.

L'amour est un je ne sçai quoi, qui vient de je ne sçai où, & qui s'en va je ne sçai comment.

L'Amour est un je ne sçai quoi.

Il est des nœuds secrets, il est des simpathies,
Dont par le doux rapport les ames assorties,
S'attachent l'une à l'autre, & se laissent piquer
Par ces je ne sçai quoi, qu'on ne peut expliquer.

L'amour vient de je ne sçai où; c'est pourquoi il surprend à l'heure qu'on y pense le moins. Peut-être si on l'avoit veu venir; on se seroit precautionné contre ses coups. (Voila ce qu'on dit pour se justifier.) Mais on répond; puisque vous sçavez qu'il peut surprendre; vous ne pouvez être surpris sans vôtre faute; vous n'aviez qu'à prendre vos precautions.

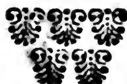
L'amour s'en va je ne sçai comment. Il

Il eſt comme la vie, il paſſe ſans qu'on s'en apperçoive. Il ne ſe rompt point; mais il ſe découd. L'habitude qu'on a d'aimer un objet, fait qu'on s'imagine avoir encore de l'amour pour lui, lors qu'on n'a qu'un tres leger attachement.

CXXXI.

Un Nain monté ſur les épaules d'un Geant peut voir ſans doute plus loin que lui. Et un dernier Auteur qui a fait ſon profit des anciens peut ajoûter aux connoiſſances des plus celebres Ecrivains.

LEs Anciens ont eu l'honneur d'inventer, nous avons la gloire de perfectionner. Ils ont dit bien des choſes, il eſt vrai; mais ils n'ont pas tout dit. Ce qu'ils nous ont laiſſé, fait quelque choſe de bon; ce que nous leur ajoûtons fait quelque choſe de meilleur; ſelon l'Axiome, *bonum additum bono facit aliquid melius*.



Rien

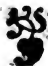
CXXXII.

Rien ne soulage tant la douleur que la liberté de se plaindre ; rien ne fait mieux sentir la joye, que le plaisir de la dire.

EN se plaignant à quelqu'un de sa douleur, il semble qu'on la partage ; c'est pourquoi nos amis sont ceux, à qui nous nous plaignons le plus volontiers, parce que nous esperons qu'ils y prendront quelque part.

En publiant la joye, il semble qu'on l'augmente ; c'est pourquoi nous la disons également à nos amis & à nos ennemis ; à nos amis qui nous la font mieux sentir par le plaisir qu'ils y prennent ; à nos ennemis, qui nous la font mieux goûter par le chagrin que nous sçavons bien qu'ils en ressentent. Voilà l'homme dans son naturel.





L'hi-

CXXXIII.

L'histoire fait devenir l'homme sage, la Poësie le rend poli, la Mathematique subtil, la Philosophie naturelle profond, la Morale grave, la Logique & la Rethorique propre aux contentions & à la dispute.

PAr l'histoire nous devenons sages aux dépens des autres.

La cadence étudiée de la Poësie, son exactitude, & les sentimens qui en sont ordinairement les objets, nous rendent polis & delicats.

Les raisonnemens abstraits des Mathematiques donnent à nôtre esprit une subtilité capable de penetrer plus facilement dans les autres sciences.

Nous trouvons dans la Philosophie comme un abîme de matiere à nos recherches, qui nous rend profonds.

Nous acquerons en nous appliquant aux maximes serieuses de la Morale, une gravité, par l'attention que nous faisons sur nous-mêmes.

La Logique nous apprend à disputer en peu de mots, & la Rhetorique avec plus d'étenduë.

Si vous avez à vivre avec les politiques, apprenez bien l'histoire.

Si vôtre état vous engage à être souvent auprés des femmes, faites provision des agrémens de la Poësie.

Si vous frequentez des Pyrhonniens; c'est-à-dire de ces gens qui se font une étude de douter de tout, munissez-vous des Mathematiques, elles apprennent à convaincre l'esprit; depuis qu'on les a mêlées dans la Philosophie, on a rendu ses propositions moins problematiques.

Si vous êtes obligé de demeurer avec ceux qui ne parlent que des secrets de la nature, faites en sorte de penetrer dans les abîmes de la Philosophie naturelle dont je viens de parler.

Enfin si mal-heureusement pour vôtre repos vous êtes forcé de faire societé avec des esprits de contradiction, avec ces esprits, qui comme Pertinax, prennent pour devise ces mots, *que si, que non*; avec ces esprits

chaussez tout à rebours,
Ces envers du bon sens, ces jugemens à gauche.

Vous avez besoin de Rethorique & de Logique; mais le secret le plus sûr pour vivre en repos avec eux; c'est de vous

taire;

taire; car ces ſortes d'eſprits ne ſe rangent gueres à la raiſon; plus on raiſonne avec eux, moins ils entendent raiſon.

CXXXIV.

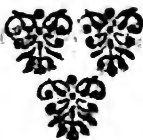
La trahiſon accommode quelquefois; mais les traîtres ſont toûjours odieux.

ON ſe ſert des traîtres comme d'inſtrumens odieux, ou de Miniſtres infames d'une juſtice ſauvage. Pendant qu'on les prie d'executer ce qu'on leur demande, l'eſprit les mépriſe; s'ils l'accordent, il les déteſte; s'ils l'executent, il les a en horreur; s'ils exigent des recompenſes, il croit qu'il eſt de ſon équité de ne leur donner que des châtimens. Trois Capitaines de Philippe d'Autriche l'ayant trahi en faveur de ſon ennemi l'Empereur Charles IV. & demandant à cet Empereur la recompenſe de leur trahiſon, comme il la leur avoit promis, ſçavoir ſix cens mille écus, il leur fit donner cette ſomme en fauſſe monnoye, leur diſant que la fauſſe monnoye étoit de miſe pour ceux qui ont fauſſé la foi à leur Prince.

CXXXV.

Les avaricieux sont les fermiers de leurs heritiers.

MAis ce sont des fermiers tres fideles, puis qu'ils se ménagent le necessaire pour conserver le bien qu'ils laisseront à ceux qui seront leurs heritiers. En effet à voir la maniere respectueuse avec laquelle ils se comportent envers leurs richesses, n'osant s'en servir, ni presque pas y toucher, ne diroit-on pas qu'ils les regardent comme le bien d'autrui ? quelle folie, d'employer toute sa vie à acquerir, sans vouloir joüir ! L'avarice contraint d'acquerir & défend de joüir, excite l'appetit & en ôte le plaisir. Un avare s'abandonne aux incommoditez de la pauvreté pour joüir du seul plaisir de posseder des richesses.



CXXXVI.

Les Grands veulent bien être aidez dans ce qu'ils font ; mais non pas surpassez.

ON dit si souvent aux Grands, qu'ils sont au dessus des autres hommes, qu'il est de la prudence de ceux-ci de ne paroître jamais vouloir les surpasser en aucune perfection. Si vous êtes engagé à leur donner quelque conseil, agissez comme si vous les faisiez ressouvenir de ce qu'ils oublient, & non pas comme leur enseignant ce qu'ils ignorent.

CXXXVII.

Parlez le moins que vous pourrez en superlatif, si vous ne voulez pas qu'on parle de vous en diminutif, disoit un Grammairien.

POurquoi? c'est que les exagerations sont ordinairement des prostitutions de la reputation. Elles mettent celui qui les fait, en danger de passer pour un homme de petit entendement & de mauvais goût.

CXXXVIII.

Les Sçavans se font souvent d'un point de doctrine, ou d'un fait contesté une querelle personnelle.

LEs Sçavans cherchent d'abord la verité dans leurs disputes (du moins il le faut croire ainsi) mais il arrive souvent que dans les resistances que l'on trouve à faire recevoir son opinion, l'esprit s'échauffe & regarde comme une injure qui lui est faite, ce qui ne devroit passer que pour des moyens de rendre cette verité plus apparente, en détruisant par des réponses justes toutes les objections qu'on peut proposer. L'esprit s'étant échauffé ne reçoit plus ces objections que comme des discours d'ennemis contre lui, & qu'il croit devoir repousser avec des ressentimens de vengeance, plûtôt qu'avec les manieres qui sont, ou du moins qui doivent être en usage, quand il ne s'agit que d'un point de doctrine. Et ainsi on ne songe pas tant à défendre la verité qu'à se défendre soi-même; c'est avec raison qu'on a dit en parlant de ces sortes de disputes;

CXXXIX.

En devenant riche, ſouvent on ne finit pas ſes miſeres, on ne fait que les changer.

CElui qui a dit ce bon mot avoit des richeſſes immenſes & je ſuis perſuadé qu'il n'auroit pas voulu changer ſa miſere contre celle de la pauvreté, pourquoi? c'eſt qu'il y a des miſeres bien plus faciles à ſupporter les unes que les autres. Celles que cauſe l'abondance ſont de ce nombre.

CXL.

On n'a jamais bon marché de ce dont on n'a que faire.

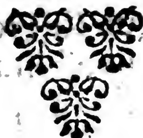
C'Eſt l'utilité qui doit regler le prix de ce que nous achetons, & ainſi quelque petit que ſoit le prix que nous coûte ce qui nous eſt inutile, il eſt toûjours trop grand. On pourroit devenir pauvre à force de prendre des bons marchez, dit un homme d'un tres bon ſens,

& qui (comme devroient faire tous ceux qui se piquent de sagesse & de prudence) pense plus d'une fois à ce qu'il veut dire & à ce qu'il veut faire.

CXLI.

Les grands Emplois sont avec justice appellez Charges, parce qu'ils chargent plus qu'ils n'honorent.

ONerant plus quam honorant, ils chargent plus qu'ils n'honorent. Les chaînes pour être d'or n'en sont pas moins pesantes. Dans les grandes Charges on se fait une habitude de recevoir mille honneurs qui y sont attachez; de sorte que dans la suite cette habitude faisant qu'on n'y trouve plus un si sensible plaisir, l'embarras, l'inquietude, les soins se font bien plus sentir à l'esprit que dans les commencemens.



CXLII.

Les moins loüables sont souvent ceux qui loüent le moins.

N'Est-ce point parce qu'ils n'ont pas assez de lumieres pour connoître le merite; ou assez de probité pour l'aimer?

CXLIII.

L'envie d'être plaint, ou d'être admiré fait souvent la plus grande partie de nôtre confiance.

SI l'on est affligé on trouve par la confiance un soulagement dans la compassion que témoignent ceux à qui l'on se confie. S'il s'agit de quelque affaire à entreprendre, à éviter, ou à deliberer, on cherche en se confiant quelque moyen de faire admirer son esprit par les raisonnemens dont on accompagne cette confiance.

CXLIV.

Les divertissemens sont aux actions serieuses, ce que le sel & le vinaigre sont aux viandes. On ne prend point le sel à pleines mains, on ne boit pas de pleins verres de vinaigre.

LEs divertissemens nous doivent être seulement comme une parentheze au travail; c'est-à-dire pas trop longs, si nous ne voulons pas nous mettre en danger de ne plus entendre les raisons qui nous doivent engager dans l'occupation. Une parentheze trop longue empêche de comprendre le fil du discours.

CXLV.

Le talent d'être habile est une certaine adresse & je ne sçai quel genie à part qui consiste à se bien servir de ce qu'on sçait & de ce qu'on peut.

LEs manieres donnent un particulier merite aux choses qu'on fait & qu'on dit; c'est des manieres que vient l'agrément & c'est par elles qu'on impose

poſe plus facilement aux hommes. Il y a une habileté pour ſoi-même & une habileté pour les autres; ſi vous ſçavez beaucoup & ſi vous pouvez beaucoup, en voila aſſez pour vous; mais ſi vous voulez être habile pour les autres, c'eſt-à-dire, trouver le moyen de leur plaire, dites agréablement ce que vous ſçavez, faites agréablement ce que vous pouvez. L'art de ſe faire valoir donne plus ſouvent la reputation que ce qu'on vaut.

CXLVI.

Les Ambaſſadeurs d'un Roy de Perſe voyant que Zenon ne diſoit mot dans un feſtin, ils commencerent à boire à ſa ſanté, & à lui dire, Seigneur, ſi vous ne nous dites mot, que voulez-vous que nous diſions de vous au Roy lorſque nous ſerons de retour? Il leur répondit, Dites-lui « que vous avez veu un vieillard qui ſçait « bien ſe taire à table.

CE bon mot fut dit un jour fort à propos à table par un jeune enfant à qui on faiſoit quelques reproches de ce qu'il ne parloit point.

Eſtre vieux & ſe taire à table ſont

deux circonſtances qui augmentoient beaucoup le merite du ſilence de Zenon.

Zenon nâquit à Citie Ville de Cypre, & fut le fondateur de la ſecte des Stoïciens. On pretend qu'un Oracle lui ayant recommandé la couleur des morts, il ſe mit à étudier, interpretant le conſeil de l'Oracle du teint pâle, que contractent ordinairement ceux qui s'appliquent à l'étude. Quelques-uns diſent qu'aprés une chûte il s'étrangla vers l'an 490. de Rome. Ceux qui voudront ſçavoir plus au long la vie & les opinions de ce Philoſophe, n'ont qu'à lire ce qu'en ont écrit Monſieur de la Motte le Vayer & le Pere Rapin. Voici deux de ſes bons mots.

Quelqu'un lui demandant ſi les Sages ne devoient point aimer? Il répondit, que ſi les Sages n'aimoient point, il n'y auroit rien de plus mal-heureux que les Belles.

Son Valet s'écriant pendant qu'il le „ battoit pour un larcin, J'étois pre„ deſtiné à dérober, & à être battu, „ ajoûta Zenon.

CXLVII.

Pour la tranquillité du mariage il faut que la femme soit soûmise à l'homme, & l'homme à la raison.

LA femme soumise à l'homme fait la tranquillité du mariage, & l'homme soumis à la raison fait la perfection du mariage.

Les hommes imposent avec justice bien des obligations aux femmes, mais la même justice qui prend aussi les interests des femmes en impose aux hommes plusieurs qu'ils doivent observer. La principale est d'être soumis à la raison, il semble que l'homme soit la raison de la femme, parce qu'elle doit se regler sur ses volontez. Mais, pour faire que la subordination soit parfaite & dans l'ordre, il faut que l'homme se régle à son tour sur la raison, qu'il montre par ses propres exemples à sa femme, ce qu'il souhaite qu'elle mette en pratique. Il exige d'elle tout son amour; il faut qu'il l'engage à lui donner ce qu'il demande, en lui accordant tout le sien. Il demande en sa femme des perfections qu'il doit au-

auparavant faire remarquer en lui-même. Une Dame qui a beaucoup d'esprit & de vertu, disoit un jour en ma presence, les hommes reprennent tous les jours les femmes de plusieurs imperfections, & nous ne voyons point qu'ils se corrigent eux-mêmes de leurs defauts. Les exemples sont plus efficaces pour perfectionner que les corrections & les preceptes ; quelque grande que soit la superiorité de l'homme sur son épouse, qu'il ne croye pas pour cela qu'il ne lui soit redevable d'aucune chose. L'homme est le superieur il est vray, mais il doit être superieur sans commander. L'homme est le maître, il est vrai, mais il doit être maître sans parler avec autorité; l'homme est le premier dans la maison, il est vrai; mais il doit être le premier sans traiter son épouse comme une creature beaucoup au dessous de lui. Enfin il faut, autant qu'il se peut faire, que l'usage de la superiorité de l'homme se remarque plûtôt en la femme qu'en lui-même, c'est-à-dire, qu'elle se tienne dans la dépendance, sans qu'il soit obligé de l'y contraindre.

Le

CXLVIII.

Le bon ſens n'eſt admiré quaſi de perſonne.

POurquoi? c'eſt parce qu'il ne peut être connu que par des Reflexions que peu de gens ſçachent faire. Le bon ſens n'eſt point ſans attention & ne peut être connu ſans attention.

CXLIX.

La verité ne ſe montre aux enfans des Grands que pendant leur jeuneſſe & leur minorité, elle diſparoît lors qu'ils ſont revêtus de leur puiſſance.

SI l'on n'employe bien ce jeune âge à leur inſtruction, il y a peu de remede dans le cours de leur vie; tout ſe paſſe dans le déguiſement, tout ce qu'on leur dit n'eſt que proportionné à leurs paſſions. Leur autorité fait trembler ceux qui pourroient leur donner des avis auſſi conformes à la raiſon, qu'oppoſez à leur conduite.

Ce

C L.

Ce sont des douceurs exquises que des loüanges éclairées.

C'Est un Maître à danser qui parle ainsi dans le Bourgeois Gentilhomme de Moliere; mais le Maître de Musique est d'un autre sentiment, & il n'est pas tout seul de son opinion; Voici comme il parle. La meilleure façon de loüer est de loüer avec les mains; c'est un homme à la verité dont les lumieres sont petites, qui parle à tort & à travers de toutes choses, & n'applaudit qu'à contre-sens; mais son argent redresse les jugemens de son esprit; il a du discernement dans sa bourse, ses loüanges sont monnoyées.

Tout le monde ne travaille pas pour la gloire; on a dit d'un pauvre Auteur, *fami non famæ laborat.* A-t-on tort d'agir ainsi? pas toûjours; il faut que chacun vive de son metier. Les loüanges ne donnent pas de quoi vivre. Et il faut qu'elles ne soient pas extrémement utiles, puisque nous voyons que l'on en est si prodigue.

L'ab-

C L I.

L'absence nous fait connoître le prix des choses que nous perdons.

LA possession donne un certain dégoût qui empêche de connoître le merite de ce que nous possedons. Les defauts de ceux qui nous sont presens nous blessent plus, que leurs perfections ne nous touchent; mais quand nous les avons perdus, leurs defauts ne nous étant plus si presens, nous faisons plus d'attention sur leur merite. La comparaison que nous faisons de ce que nous n'avons plus, avec ce que nous avons eû, est encore cause, que nous reconnoissons mieux le prix de celui-là. Il n'y a presque point d'homme qui étant marié pour la seconde fois, ne reproche de temps en temps à sa seconde femme quelques bonnes qualitez de sa premiere, qui n'avoient fait aucune impression sur lui lors qu'il vivoit avec elle.

Je n'aime point les veufs, fût-ce toutes merveilles,
Il nous viennent toûjours rebattre les oreilles,

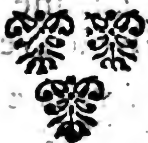
Feu

Feu ma femme par-ci, feu ma femme par-là,
Elle faisoit ceci, s'abstenoit de cela;
Et cependant on sçait que cent fois en allarmes,
Les voisins sont venus appaiser leurs vacarmes.

CLII

Ce qui est facile se doit entreprendre, comme s'il étoit difficile, & ce qui est difficile se doit entreprendre comme s'il étoit facile.

Il faut entreprendre ce qui est facile comme s'il étoit difficile, afin de ne se point relâcher par trop de confiance. Il faut entreprendre ce qui est difficile comme s'il étoit facile, afin de ne pas perdre courage en grossissant à son esprit les difficultez.



C'est

CLIII.

C'est se rendre volontairement esclave d'autrui que de lui declarer un secret important : en vain exigez-vous de la discretion dans un autre, si vous n'en avez pas vous-même. Gardez premierement vôtre secret, si vous voulez qu'un autre le garde.

JE ne me resoudrai jamais à confier mon secret à celui qui me confie le sien sans me connoître assez ; parce que je me persuade que puis qu'il me dit son secret sans me connoître assez, il pourra dire le mien à un autre sans le connoître du tout ; car mon secret lui étant d'une plus petite importance que le sien, il prendra encore bien moins de precaution pour celui-là, qu'il n'en a pris pour celui-ci. Je me défie toûjours des gens de trop grande confiance, je ne puis les payer de la mienne ; je les payerai si l'on veut de quelqu'autre reconnoissance. La confiance de ces gens-là n'est souvent qu'une indiscretion, ou une envie de parler, ou un desir de connoître les secrets des autres. Je ne veux plus rien dire

dire du secret, parce que je n'ai rien à ajoûter à ce qu'en a écrit le P. Bouhours dans ses Entretiens d'Ariste & d'Eugene.

CLIV.

Comme on demandoit ce que faisoit Antoine aprés la perte d'une bataille, Il fait „ comme les chiens d'Egypte, dit quel„ qu'un, il boit en courant.

C'Est qu'il se retiroit avec precipitation, & ne laissoit pas de faire débauche. Les chiens d'Egypte boivent en courant, parce qu'ils ont peur d'être surpris par les crocodiles.

Marc-Antoine fut un des Triumvirs qui firent tant de peines à plusieurs grands Hommes d'entre les Romains; les deux autres étoient Auguste & Lepidus. Aprés plusieurs actions de courage il aima si éperduëment Cleopatre Reine d'Egypte, qu'il abandonna sa femme & ses enfans pour s'attacher entierement à elle. Il eut même la temerité de lui promettre l'Empire Romain; mais Auguste s'étant mis à la tête de l'armée Romaine, le défit l'an de Rome 723. à la bataille navale d'Actium

ctium (c'eſt de cette bataille qu'il eſt parlé ci-deſſus) Cleopatre ayant pris la fuite, il la ſuivit à Alexandrie; mais enfin Auguſte le reduiſit par ſes victoires continuelles à une telle extrémité, que de deſeſpoir il ſe donna la mort lui-même.

Voici un trait d'eſprit d'Antoine que j'ai lû quelque part (je ne me ſouviens pas où) & qui m'a paru aſſez plaiſant. Aprés avoir été appellé le Dieu Bacchus par ſes flatteurs, un jour qu'il faiſoit ſon entrée dans la Ville d'Athenes, tous les gens de qualité allerent au devant de lui, lui donnerent le nom de Bacchus, & pour encherir par deſſus les autres peuples, ils ajoûterent qu'ils lui offroient de bon cœur leur Minerve en mariage, qui étoit la Deeſſe Patrone de leur Ville, & qui avoit refuſé tous les Dieux. Ce Prince ne fut point étourdi de ce compliment; car il repartit promptement qu'il acceptoit volontiers l'offre qu'ils lui faiſoient, mais il leur ajoûta que comme Minerve étoit une grande Deeſſe, il lui falloit une dotte ſelon ſa qualité; c'eſt pourquoi il leur ordonnoit de chercher ſix cens mille écus pour les lui donner en mariage. Il en falut paſſer par là.

Qui

CLV.

Qui donne trop à ses plaisirs, s'ôte le moyen de fournir à ses besoins.

A Force de faire des dépenses superfluës, on se met enfin hors d'état de pouvoir faire celles qui sont necessaires Vieillesse malheureuse fut ordinairement une jeunesse voluptueuse.

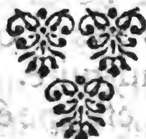
CLVI.

Qui loüe seulement pour plaire, fait de son jugement la dupe de sa complaisance.

J'Aimerois mieux dire, fait de son jugement l'esclave de sa complaisance; car il est constant que dans les loüanges flatteuses & injustes le jugement n'est point dupé. Il sçait fort bien qu'il agit contre la justice en attribuant à un objet des perfections qu'il n'a pas; il est seulement vrai que quelqu'interest se l'assujettit & le force à déguiser ses sentimens. On vous loüe, parce qu'il faut vous loüer, & non

non parce que vous êtes loüable. L'interest est le grand Maître des ceremonies du monde.

Il faut complaire en tout à ceux que
l'on frequente;
Forcer son naturel, captiver son desir,
Et prendre quelquefois une mine riante
Parmi son déplaisir.
Toûjours le compliment doit être en vôtre bouche,
Il vous faut loüer ceux qu'on devroit detester,
Autrement on vous juge un animal farouche
Qu'on ne peut accoster.
Certes c'est un conseil de sagesse profonde,
De dire en méditant sur un semblable point,
Que la plus belle humeur qu'on puisse avoir au monde,
C'est de n'en avoir point.



CLVII.

La gravité est un mystere du corps inventé pour cacher les defauts de l'esprit.

ELle est aussi tres souvent un mouvement reglé & tranquille du corps produit par l'attention de l'esprit; on voit peu de gens graves, parce qu'on en voit peu d'attentifs.

CLVIII.

Souvent le desir de paroître capable empêche de le devenir.

PArce que ceux qui ont cet orgueil ne veulent rien apprendre des autres. On demandoit à un Philosophe comment il avoit fait pour devenir si habile homme? Il répondit, Je n'ai „ pas eu honte de demander ce que „ je ne sçavois pas à ceux qui m'en „ pouvoient instruire. L'entretien des bons esprits est une école, où l'on peut apprendre avec plaisir, ce qu'ils ont appris avec peine.

CLIX.

Les femmes s'attachent aux hommes par les faveurs qu'elles leur accordent; les hommes se détachent par ces mêmes faveurs.

DOnnez enfin à un ingrat ce que vous avez de plus precieux, il vous fuira bien-tôt, parce qu'il n'aura plus rien à vous demander. Grand sujet de meditation pour les femmes!

CLX.

Voulez-vous ne plus aimer, ne songez plus à ce que vous aimez.

C'Est l'avis que donnoit un homme sage à un jeune homme qui aimoit éperduëment, & qui connoissoit parfaitement bien le tort que lui faisoit son amour. Le jeune homme lui dit „ ingenuëment, Helas, Monsieur, „ je me dis mille fois le jour que je „ veux oublier ce que j'aime, & plus „ je le dis, plus je m'en ressouviens. Vouloir oublier quelqu'un, c'est y

penſer, lui repartit le ſage, l'amour reſſemble en cela beaucoup aux ſcrupules; c'eſt que comme eux il s'augmente, ou du moins il s'entretient par les Reflexions & les retours que l'on fait pour s'en délivrer. Se dire à ſoi-même, je veux oublier ce que j'aime; c'eſt ſe dire, je ne veux plus ſonger à cet objet aimable, je ne veux plus penſer à ce qui merite que j'y penſe; en faut-il davantage pour continuer vôtre amour? Que faire donc, ajoûta le paſſionné? on lui répondit, occupez-vous d'autres objets, faites tout ce que vous faiſiez lorſque vous n'aimiez pas, & le contraire de tout ce que vous avez fait par rapport à vôtre amour. Il ſuivit cet avis, & enfin rétablit ſon eſprit dans la tranquillité & le repos que l'amour lui avoit fait perdre. Pour moi je ne vois aucun moyen plus ſûr pour ſe défaire de cette dangereuſe paſſion.



Ce

C L X I.

Ce que les hommes entendent le plus volontiers, ce sont les loüanges qu'on leur donne & ce qu'ils entendent le moins volontiers, ce sont les loüanges qu'un autre se donne.

C'Eſt un bon mot de Xenophon Hiſtorien, Philoſophe, & Capitaine Athenien: ce grand homme aprés avoir étudié la Philoſophie ſous Socrates, prit les armes, entra dans Biſancée à la téte des troupes & par ſon éloquence empêcha le pillage de cette Ville. Il nous a laiſſé entre pluſieurs Ouvrages, l'Hiſtoire de cette memorable retraite de dix mille Grecs des extremitez de la Perſe, où ils étoient allez donner du ſecours à Cirus le jeune. C'eſt de Xenophon qu'on dit que, comme on lui eût apporté la nouvelle de la mort de ſon fils pendant un Sacrifice qu'il faiſoit; il ôta ſon chapeau de fleurs qu'il avoit ſur la tête; mais qu'il le remit, quand il eût appris qu'il étoit mort en homme de courage.

CLXII.

C'est avoir fait un grand pas dans la finesse que de faire penser de soi que l'on n'est que mediocrement fin.

LA plus utile finesse, c'est d'être fin sans le paroître. Moins vous paroissez fin, moins on se défie de vous, & par consequent moins vous trouvez d'obstacles à vos desseins; mais si vous n'êtes aucunement fin, vôtre pis-aller, c'est de faire semblant de l'être; vous intimiderez par cette adresse ceux qui ne le seront pas plus que vous. Vous serez fin en croyant n'être pas fin.

CLXIII.

La nature fait le merite, & la fortune le met en œuvre.

J'Aime mieux dire, la nature commence le merite, l'éducation l'acheve, & la fortune le met en œuvre. Sans la nature le merite que forme l'éducation n'est pas stable; sans l'éducation le merite que donne la nature n'est

n'eſt point parfait, ſans la fortune le merite que donne la nature & que forme l'éducation, eſt fort ſterile.

CLXIV.

Quand on mange plus qu'on ne doit, on a plus de maladies qu'on n'en peut guerir.

LA gourmandiſe en tuë plus que l'épée, *plus occidit gula quàm gladius.* Vous ne vous étonnerez pas de voir tant de perſonnes malades, ſi vous comptez tous les Cuiſiniers qui ſont dans le monde, dit Seneque. *innumerabiles morbos non miraberis, coquos numera.* Je trouve cette penſée plus juſte que celle qui dit, il ne faut pas être ſurpris de voir que nous mourons ſitôt, puiſque nous ne vivons que de morts. C'eſt une pointe dont on doit dire la même choſe qu'un Philoſophe diſoit de celle des épics de bled. *Ut nihil acutius ariſtâ, ſic nihil eſt futilius.* Pour ſçavoir faire un juſte diſcernement des penſées qui ont une vraye beauté, & de celles qui n'en ont qu'une fauſſe, & une apparente, il faut lire le livre du P. B. intitulé, la ma-

niere de bien penser dans les ouvrages d'esprit.

CLXV.

Il n'y a que les ignorans qui méprisent les arts.

J'Ai dans ma Chambre un Claveffin de Rukers qui a cette inscription, *ars non habet inimicum, nisi ignorantem*. Je ne suis pas surpris de cette injustice. Comment voulez-vous qu'on estime & qu'on aime les choses dont on ne connoît pas le merite? *Ignoti nulla cupido.*

CLXVI.

Le repos des peuples ne peut subsister sans les armes, les armes sans la solde, & la solde sans les imposts.

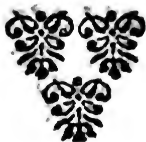
J'Ai trouvé que cette pensée (que je croyois d'abord appartenir à celui qui nous la donne en François) est de Tacite qui dit, *neque quies gentium sine armis, neque arma sine stipendiis, neque stipendia sine tributis haberi queunt.*

Un

CLXVII.

Un Ancien disoit que c'est bien souvent un tour d'adresse, que d'éviter de plaire aux Docteurs.

JE ne sçai pas qui est cet Ancien; je sçai seulement que cette pensée se trouve au commencement des Oeuvres de Voiture dans l'Avis au Lecteur. Elle est un peu hardie; puis qu'il semble qu'elle accuse les Docteurs de n'avoir pas le bon goût, & par consequent que ce n'est pas en leur plaisant que l'on plaira à tout le monde. Je ne veux point ici m'efforcer à faire voir la fausseté de cette proposition, je laisse ce soin à ceux qui y sont les plus interessez, & qui sçavent mieux que moi dire & soûtenir le *contra sic argumentor*.

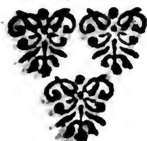


CLXVIII.

Quelqu'un disoit à un Vieillard dont les cheveux étoient gris, & qui les avoit fait peindre de la couleur de ceux des jeu-
„ nes gens, C'est en vain que tu veux
„ tromper les hommes, la mort sçait bien
„ qu'ils sont gris.

LE Latin dit, *scit te Proserpina Canum.* Ce déguisement est un reproche secret aux jeunes gens du peu de respect qu'ils portent aux Vieillards. Si l'on rendoit l'honneur que l'on doit à la vieillesse, elle ne seroit pas obligée de se cacher. Ce qui est ridicule, c'est qu'on méprise un âge auquel on souhaite parvenir.

Canitiem cuncti spernunt, cupiuntque videre.



Un

C L X I X.

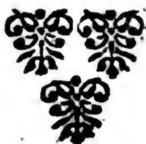
Un jeune homme se plaignant que son épée étoit trop courte, sa mere lui dit, Ajoûtes-y un de tes pas.

UN Soldat courageux ne trouve jamais d'armes trop petites ; parce qu'il s'approche volontiers de l'ennemi.

C L X X.

Il vaut mieux être juge entre ses Ennemis qu'entre ses Amis.

POurquoi ? c'est qu'étant juge entre ses Ennemis on pourra se faire un ami : mais étant juge entre ses Amis, on est en danger de se faire un ennemi.



CLXXI.

Une des choſes qui fait que l'on trouve ſi peu de gens qui paroiſſent raiſonnables dans la converſation ; c'eſt qu'il n'y a preſque perſonne qui ne penſe plutôt à ce qu'il veut dire qu'à répondre preciſement à ce qu'on lui dit.

IL n'y a perſonne (je croi) qui ne convienne de cette propoſition. Pour moi j'en ai veu tres ſouvent la pratique. J'ai remarqué mille fois dans les yeux de ceux à qui je parlois, que leur eſprit penſoit à toute autre choſe qu'à répondre ſur la matiere de mon entretien, de ſorte qu'il ſembloit qu'ils n'étoient plus preſens ; ce qui m'a engagé quelquefois à demeurer court ſans prononcer une ſeule parole ; & lorſque l'on me diſoit de continuer, je répondois franchement en ces termes : *J'attendois que vôtre eſprit fût de retour.*

De tout ce qui ſe dit il ne faut rien confondre,
Il faut être attentif ſans nul égarement,
La converſation n'eſt pas bonne autrement,

Quand

Quand on écoute mal, on ne peut bien répondre.

CLXXII.

Pourquoi parles tu mal de moi, dit un homme impatient; c'est parce que tu t'en foucies, lui répondit l'autre.

ON ne dit du mal de vous que pour vous fâcher; ne vous fâchez donc pas, & vous vous vengez innocemment de la médisance. Le mépris des injures leur ôte leur force, & le plaisir à ceux qui les font. Si vous y êtes trop sensible il dépend du plus miserable ennemi, du plus lâche envieux de troubler le repos de vôtre vie.

CLXXIII.

Un railleur voyant un fort grand buste de son frere qui étoit fort petit, dit que la moitié de son frere étoit plus grande que le tout.

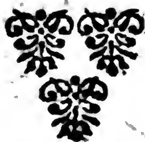
C'Est une raillerie de Ciceron; le même dit un jour à son gendre, qui étant fort petit portoit une grande

épée à ſon côté; qui eſt-ce qui a attaché mon Gendre à cette épée? *Quis huic gladio generum meum alligavit?*

CLXXIV.

Un vieux débauché voulant reprocher à un jeune homme qu'il étoit trop ajuſté lui dit en ſe moquant de lui: „ *Quand* „ *me viendras-tu voir, ma petite mignon-* „ *ne? je ne ſçaurois y aller, répondit le* „ *jeune homme; car ma mere m'a défen-* „ *du de voir les perſonnes de mauvaiſe* „ *vie.*

CEtte repartie me paroît une des plus fines railleries de toutes celles que nous trouvons dans l'antiquité. Il me ſemble qu'on ne peut pas railler plus ſpirituellement un railleur.



Un

CLXXV.

Un homme riche qui avoit traité trop magnifiquement un Philoſophe, s'excuſant de ſa profuſion ſur l'abondance de ſes biens : Excuſeriez-vous, lui dit-on, " vôtre cuiſinier d'avoir trop ſalé une " ſauce, à cauſe qu'il avoit beaucoup de " ſel ?

JE n'ai rien à dire ſur ce bon mot, ſinon que le ſuperflu ne juſtifie jamais l'excés. J'ajoûterai ſeulement, qu'on ne fait plus des feſtins avec tant de profuſion aux Philoſophes, quoi qu'ils ne ſoient pas de ſi mauvaiſe humeur qu'il ſemble qu'étoient les Anciens contre les choſes de ce monde ; car autrefois les uns fouloient aux pieds les riches ameublemens, ou jettoient tout ce qu'ils poſſedoient dans la mer. Les autres refuſoient avec indignation les richeſſes que les Grands leur vouloient donner, ou crachoient même au nez de ceux qui leur montroient leur magnificence : mais les Philoſophes ſont à preſent plus honnêtes, plus ſociables & plus humaniſez ; & cependant nous n'en-

n'entendons point dire qu'on fasse des dépenses excessives pour les regaler; d'où vient cela? n'est-ce point parce que les voyant plus traitables, on ne les craint pas tant, & qu'on juge bien que l'on n'a pas besoin de faire tant de frais pour les adoucir?

CLXXVI.

Quelqu'un se plaignant de ce que son bisayeul, son grand-pere, & son pere étoient tous morts sur la mer: Si cela est, répondit un autre, je n'y voudrois jamais aller: & où sont morts vos parens, dit le premier à celui-ci, dans leur lit, répondit-il, ah si cela est, lui repartit le premier, je ne vous conseille pas de vous mettre jamais au lit.

LA mort se trouve par tout, tout le monde le sçait, tout le monde en convient.

Le pauvre en sa Cabane où le chaume le couvre
Est sujet à ses loix;
Et la Garde qui veille aux barrieres du Louvre
N'en défend pas nos Rois.

Les

CLXXVII.

Les richesses peuvent bien hausser un homme, mais non pas le faire grand.

LEs richesses mettent celui qui les possede au dessus des pauvres, sans qu'il devienne plus grand qu'eux. Ils sont au dessous de lui, & non pas plus petits que lui. C'est le merite personnel qui fait la veritable grandeur, & ce ne sont pas les richesses qui donnent ce merite.

CLXXVIII.

Ne laissez jamais voir les choses que vous faites qu'elles ne soient achevées.

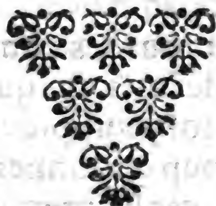
PArce que tous les commencemens ont des défauts & que l'imagination en reste toûjours prevenuë. Il importe beaucoup de donner d'abord une bonne idée, car les premieres idées demeurent long-temps. Cette maxime est d'une grande utilité pour reüssir dans le monde.

Plu-

CLXXIX.

Plusieurs méprisent la grandeur afin de s'élever dans leur imagination au dessus des Grands, & de se bâtir ainsi une grandeur imaginaire.

Puisque nous ne pouvons parvenir à la Grandeur, vengeons-nous à en médire, disoit agreablement Montagne. De même qu'en méprisant les richesses, c'est souvent pour se faire un petit thresor de vanité, aussi en méprisant les grandeurs, souvent c'est que l'orgueil se veut bâtir une élevation imaginaire pour consoler l'esprit qui n'en peut avoir de réelle & de veritable.



Nôtre

CLXXX.

Nôtre vie ressemble à une partie d'Echets pendant laquelle chacun tient son rang selon sa qualité, & aprés laquelle les Rois, les Dames, les Chevaliers, les foux & les pions sont tous mis sans distinction dans un même sac.

LA mort égale tout, elle trouve ou rend tous les hommes égaux.

Invenit aut facit quos rapit illa pares.

Alexandre le Grand rencontrant Diogenes dans un Cimetiere, & luy demandant à quoi il s'amusoit? Je " cherchois, lui dit-il, les os de ton " pere parmi ceux de mon valet; mais " je ne les trouve pas: car ils sont tous " égaux. Tout l'éclat de la grandeur du monde est obscurci dans les ombres du tombeau. Vous qui êtes devenu si orgueilleux depuis que vous êtes élevé à la Grandeur, qui méprisez si insolemment ceux qui sont au dessous de vous, qui ne pouvez souffrir d'égaux, & qui portez une envie ambitieuse à ceux qui malgré vôtre orgueil, vous voyent encore

core à leurs pieds ; allez, je vous prie, consulter les tombeaux sur l'estime que vous devez faire de vôtre grandeur ; Voyez si ceux qui étoient grands, honorez, & estimez dans le monde, le sont encore dans la terre, où leurs sepulchres sont enfermez. Considerez si ces superbes qui ne songeoient qu'à se distinguer des autres, ont encore dans leurs os demi pourris quelque distinction qui les fasse reconnoistre. Si vous voulez vous donner la peine d'aller consulter ces carcasses, vous serez obligez d'avoüer que la mort les a rendus égaux avec les plus pauvres & les plus miserables, qu'il n'y a aucune difference entre le cadavre d'un grand & d'un petit, d'un riche & d'un pauvre ; sinon que celui-là put peut-être davantage, parce que la nourriture delicate & abondante l'avoit rempli de plus de graisse.

Voici un Grand qui parle.

Je songeois cette nuit que d'un mal consommé,
Côte-à-côte d'un pauvre on m'avoit inhumé,
Moi qui ne pûs souffrir ce fâcheux voisinage,
En mort de qualité je lui tins ce langage ;

Retire-

Retire-toy, Coquin, va pourrir loin d'ici,
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
Coquin! ce me dit-il, d'une insolence extréme,
Va chrcher tes coquins, ailleurs, coquin toy même,
Ici tous sont égaux, je ne te dois plus rien,
Je suis sur mon fumier, comme toy sur le tien.

Voici les Reflexions d'un Courtisan qui viennent bien à ce sujet.

N'esperons plus, mon ame, aux promesses du monde,
Sa lumiere est un verre, & sa faveur une onde,
Que toûjours quelque vent empêche de calmer:
Quittons ces vanitez, lassons-nous de les suivre,
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons prés des Rois tout le temps de nos vies,

A souf-

A souffrir des mépris & plier les genoux,
Ce qu'ils peuvent n'est rien, ils sont comme nous sommes,
Veritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussiere,
Que cette Majesté si pompeuse & si fiere,
Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'Univers:
Et dans ces grands tombeaux, où leurs ames hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangez des vers.

Là se perdent ces noms de Maîtres de la terre
D'Arbitres de la paix, de foudres de la guerre;
Comme ils n'ont plus de Sceptre, ils n'ont plus de flatteurs,
Et tombent avec eux d'une chûte commune
Tous ceux que leur fortune
Faisoit leurs serviteurs.

Je ne dis rien des Echets, ceux qui en voudront sçavoir l'histoire n'ont qu'à

qu'à lire le Traité que nous en a laissé Monsieur Sarrazin. J'ajoûterai seulement ici que de tous les jeux, c'est celui qui selon mon sentiment convient le mieux à l'homme, parce que son exercice ne consiste que dans l'application d'esprit. C'est veritablement le jeu de l'homme.

CLXXXI.

Un Espagnol ne put souffrir qu'on donnât à son Roy le surnom de Grand dans le temps qu'il venoit de perdre une partie de ses Etats; Je ne sçai pas, di-« soit-il, comment ce mot de Grand lui « peut convenir, si ce n'est comme aux « fosses à qui plus on ôte de terre, plus « elles deviennent grandes.

LEs Rois d'Espagne prennent volontiers la qualité de Grands, à cause de l'étenduë de leurs Etats. Ils se vantent que le Soleil ne se couche jamais pour leurs terres, & qu'ils ont tout le Ciel pour chapeau.

Quand

CLXXXII.

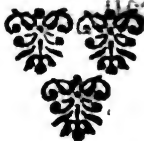
Quand un homme sçait remplir son emploi, il peut se vanter d'avoir fait toutes ses études.

GRande ſcience que celle de bien s'acquitter de ſon devoir. C'eſt ſouvent celle à laquelle on s'applique le moins. Un Medecin veut faire des Livres d'hiſtoire ; un Hiſtorien veut donner un Traité de Morale.

CLXXXIII.

La méchanceté abrege bien du chemin.

AVec elle on paſſe par deſſus les formalitez & les regles, & l'on execute bien vîte ce que l'on a entrepris ; mais le ſuccés n'eſt pas moins honteux que precipité.



Du

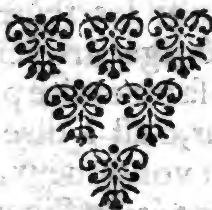
CLXXXIV.

Du temps de Tibere les Emplois éloignez étoient des exils myſterieux, les Charges, les Gouvernemens, ne ſe donnoient qu'à des gens qui devoient être perdus, ou à des gens qui devoient perdre les autres; enfin le bien du ſervice n'entroit plus en aucune conſideration; car dans la verité les armées avoient plûtôt des proſcrits que des Generaux; & les Provinces des bannis, que des Gouverneurs.

Tibere étoit fils de Tibere Neron & de Livie Druſille femme d'Auguſte. Il prit poſſeſſion de l'Empire l'an de grace 14. plûtôt par les artifices de ſa mere Livie que par le choix d'Auguſte, auquel il ſucceda. Tacite dit pourtant qu'Auguſte pour prendre des meſures afin de s'aſſurer les regrets du peuple Romain, ménagea artificieuſement les avantages de ſa memoire par le choix de ſon Succeſſeur, c'eſt-à-dire d'un homme extrémement voluptueux, cruel, & diſſimulé, comme étoit Tibere. Si cela eſt vrai, il ne ſe trompa pas; car les cruau-

tez

tez qu'exerça Tibere donnerent ſujet aux Romains de regretter ſon Predeceſſeur, & de dire que, comme il eut été à ſouhaiter qu'Auguſte n'eut jamais été Empereur, à cauſe du commencement de ſon regne qui fut cruel; auſſi avoient-ils ſujet de deſirer, qu'il n'eut jamais ceſſé de l'être, à cauſe de la fin de ſon regne, qui fut d'autant plus douce que le commencement de celuy de ſon Succeſſeur, étoit barbare & tyrannique. Comme celui qui offenſe eſt le premier à haïr, les Romains devinrent odieux à Tibere par le mal qu'il leur faiſoit. Il les traita comme ennemis, parce qu'il leur avoit donné ſujet de l'être. Il fit mourir entre pluſieurs ſa femme Agrippine, Germanicus, & fit miſerablement perir ſon Favori Séjan. On dit qu'étant preſt de mourir, il fut étranglé par Caligula fils de Germanicus, aprés l'avoir choiſi pour ſon Succeſſeur.



Platon

CLXXXIV.

Platon en chassant les Poëtes de sa Republique disoit, donnons-leur des couronnes; mais que ce soit pour les chasser honorablement de nôtre Etat.

LE même Philosophe disoit dans son Apologie pour Socrates, qu'il ne falloit pas prendre les Poëtes pour des hommes sages; mais seulement pour des gens remplis d'Enthousiasme & d'une espece de fureur. Selon Strabon il ne faut pas esperer trouver de l'instruction chez les Poëtes, ils cherchent plûtôt à plaire qu'à instruire, & c'est pour cela qu'ils n'ont que la Fable pour objet de leurs Ouvrages, au lieu de la verité. Le Comte d'Essex demandant un jour au Chancelier Bacon son sentiment sur les Poëtes & sur les Orateurs, pour sçavoir lesquels il estimoit le plus; celui-ci répondit; *Les Poëtes sont les meilleurs Auteurs que nous ayons aprés ceux qui ont écrit en Prose.* Mais il ne faut pas outrer cette invective si on ne veut pas donner une mauvaise idée de son goût; car

Carmen amat quisquis carmine digna facit.

Platon fils d'Ariston nâquit à Athenes vers l'an 325. de Rome en la 87. Olympiade. Il comptoit des Rois parmi ses Ancestres. On pretendoit que sa mere l'avoit conçû par un pur effort d'imagination en voyant la statuë d'Apollon, parce qu'il ressembloit à cette statuë. Laërce, Apulée, & S. Jerôme parlent de cette opinion. On ajoûtoit qu'un essein d'abeilles se reposa sur son Berceau, & fit du miel sur ses lévres, ce que l'on prit pour presage d'une grande éloquence. Dans ses premieres années il eut beaucoup de passion pour la Poësie, & composa des Tragedies & des Odes; ensuite il étudia la Philosophie sous Socrates, & mit toutes ses Poësies au feu, comme s'il eût jugé ces sortes d'ouvrages indignes de la sagesse qui faisoit pour lors l'objet de toutes ses études, & de toutes ses meditations. Il fit plusieurs voyages pour se perfectionner dans les Sciences.

* Saint Augustin nous apprend que quelques-uns croyoient que Platon avoit

*L. 8. de Civit. L. 2. de Doct. Chr.

avoit eu dans son voyage en Egypte des Conferences avec le Prophete Jeremie; mais ce S. Docteur a trouvé par la supputation des temps que ce Prophete étoit mort plus de soixante ans avant ce voyage.

On remarque qu'il vivoit tres-honnêtement avec les autres Philosophes, quoi que ce ne fût pas un usage dans ce temps-là ; car une ridicule envie qui regnoit parmi eux, les engageoit à se renfermer chacun dans son party. Il donnoit même quelquefois à manger à Diogenes le Cynique, que l'on a appellé un fanfaron de Philosophie, plûtôt qu'un vrai Philosophe ; parce qu'il se piquoit mal-à-propos de faire l'independant, censurant tout le monde, sans épargner ceux qui lui faisoient du bien comme Platon. Un jour que celui-ci l'avoit invité à souper avec plusieurs de ses amis, & qu'il avoit fait orner la Sale du Banquet assez proprement pour leur faire honneur ; Diogenes qui ne pouvoit souffrir la proprété de Platon, & qui triomphoit, quand il trouvoit quelque occasion pour censurer ses actions, se mit à fouler aux pieds le tapis & les autres meubles, disant avec brutalité, *Je foule aux pieds l'orgueil de Platon*; celui-

ci lui répondit avec autant de tranquillité que de patience; *Il est vrai, Diogene, mais vous le foulés par un plus grand orgueil.* Il y a bien encore des Diogenes.

Une autre fois Diogenes demeurant un jour volontairement exposé à un grand orage, & ceux qui le voyoient „ ayant pitié de lui & le plaignant; Si „ vous voulez lui montrer, que vous „ avez veritablement pitié de lui, leur dit Platon, vous n'avez qu'à vous retirer. Voulant dire par là, que Diogenes n'agissant que pour être admiré, il se retireroit bien-tôt aussi.

Apulée pretend que la Doctrine de Platon donna aux Dames qui se piquoient d'esprit l'envie de l'étudier. *Multi auditores utriusque sexus in ejus Philosophia floruerunt.* Et Themistius assure qu'une Etrangere se déguisa en homme & étudia long-temps sous ce déguisement, sans être reconnuë pour femme.

Il mourut âgé de 81. an au milieu d'un Banquet qu'il faisoit à ses amis le jour de sa naissance. L'estime que sa sagesse, sa science, & ses autres belles qualitez lui avoient acquises étoit si universelle, qu'un jour étant allé au

au lieu, où l'on celebroit les jeux Olympiques qui étoit l'aſſemblée generale de toute la Grece : dés qu'il parut, on quitta les jeux & les ſpectacles pour le voir.

Il fut appellé Chef des Academiſtes, à cauſe qu'il enſeigna ſa Philoſophie dans un Faux-bourg d'Athenes en une maiſon qu'on appella *Academie* du nom de celui à qui elle appartenoit, qui s'appelloit *Academus* ; c'eſt pourquoi on donne encore à preſent le nom d'Academie aux lieux où ſe font ordinairement des Aſſemblées de Sçavans.

CLXXXV.

Le Roy Antigone prioit les Dieux de le preſerver de ſes amis, & un Courtiſan lui ayant demandé pourquoi il ne faiſoit pas cette priere pour être preſervé de ſes enneimis, il répondit, c'eſt qu'il eſt facile de ſe garantir des embûches de ſes ennemis, parce qu'on s'y attend ; mais il n'eſt pas ſi facile de prevoir celles d'un ami, parce qu'on ne ſe défie pas de lui.

CEci ſe doit entendre des faux amis ; car un veritable ami n'eſt pas capable

ble de dresser des embûches à ce qu'il aime; mais comme il y a plus de faux amis que de veritables, ce que dit Antigone me paroît d'une grande utilité dans la vie civile, puis qu'il s'ensuit de son raisonnement que la défiance à l'égard des uns & des autres, fait une grande seureté. Je dis à l'égard des uns & des autres, parce qu'il est tres-difficile de distinguer un ami qui est de bonne foi d'avec celui qui ne l'est pas. Ils parlent tous deux le même langage & ont les mêmes apparences. Rien de plus commun qu'un faux ami; rien de plus rare qu'un vrai ami; je me souviens à ce propos d'un bon mot que dit un jour à son fils une personne de Consideration; & que j'ai l'honneur de connoître. Ce fils retournant fort tard de la Ville, son pere lui demanda d'où il venoit, il répondit, Mon „ pere, je viens de voir un de mes „ amis. De voir un de vos amis! „ repartit le pere avec étonnement, „ vous en avez donc beaucoup. He- „ las comment avez-vous donc fait „ étant si jeune? continua-t-il, puis „ qu'il y a plus de soixante ans que je „ suis au monde & que je n'ai pû trou- „ ver un ami?

An-

Antigone Capitaine d'Alexandre le Grand & un de ses Successeurs se fit Roy d'Asie. Son courage & sa conduite étoient autant dignes d'un grand Prince, que son ambition étoit insupportable. Aprés plusieurs entreprises & plusieurs actions considerables, il fût tué à l'âge de 80. ans dans une bataille qu'il donna en Phrygie contre Cassander, Seleucus & Lysimacus. Voici quelques-uns de ses bons mots.

Voyant un jour ses Soldats joüer à la paume tout armez, il manda les Officiers, pour s'en réjoüir avec eux, & ayant appris que ces derniers s'amusoient à boire; il les cassa & mit les Soldats en leur place. Je n'ai point appris ce qu'il dit en cette occasion; mais je croi qu'il pouvoit dire qu'il agissoit de cette maniere, parce que ceux-là meritent le mieux commander, qui sont toûjours en état d'attaquer & de se défendre.

Quand on s'étonnoit de le voir fort doux durant sa vieillesse; aprés avoir été fort rude étant jeune, il disoit, « C'est que j'ai besoin de conserver par « la douceur ce que j'ai acquis par la « violence. «

Les Soldats murmurant contre lui
» devant sa tente, Allez, leur dit-il,
» vous plaindre ailleurs, de peur que
» je ne sois obligé de vous punir.

Il assuroit que la Royauté étoit une honnête servitude, & que si on sçavoit ce que pese une Couronne, on ne daigneroit pas l'amasser, pour la mettre sur la tête.

Il disoit des maladies, que c'étoient des avertissemens que les Dieux envoyoient aux hommes pour leur montrer qu'ils étoient mortels.

Un Poëte flatteur l'ayant appellé Di-
» vin ; Mon Valet de Chambre sait
» bien le contraire, répondit-il.

CLXXXVI.

Avoir du merite sans Patron, c'est être un diamant sans Ouvrier pour le mettre en œuvre.

Quelque esprit que vous ayez, il vous faut un Mecenas pour vous faire connoître avec succés. * Pline l'a dit avant moi en ces termes : *Nulli tam clarum statim ingenium fuit, ut potue-*

rit,

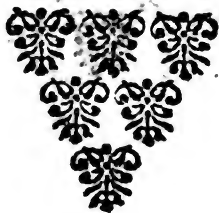
* Ep. 23.

rit emergere, nisi illi materiam occasio, fautor etiam, commendatorque contigerit.

CLXXXVII.

Rien n'est plus dangereux que d'exposer une jeune fille à connoître l'amour par la bouche de celui qui l'aime ; parce que bien loin de lui faire remarquer les chagrins qui suivent cette passion, il n'a pas de plus grand soin que de les lui cacher.

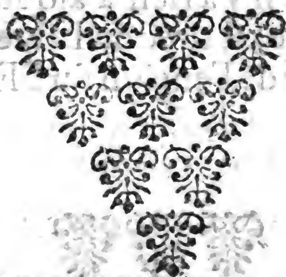
ON ne peut rien penser de plus judicieux ni de plus spirituel sur cette matiere, il n'y a rien à ajoûter à cette pensée. Elle est tirée du Livre de Monsieur l'Abbé de Fenelon sur l'Education des Filles.



CLXXXVIII.

Lorſque le ſieur Porpham étoit en Angleterre Orateur de la ſeconde Chambre de l'aſſemblée des Etats, & qu'il s'y fut fait pluſieurs ſéances ſans rien avancer, la Reyne Eliſabeth lui ayant demandé, hé bien, Monſieur l'Orateur, qu'eſt-ce qui s'eſt paſſé en vôtre Chambre? ſix ſemaines, Madame, lui répondit-il.

J'Ai déja parlé de l'Angleterre & de la Reyne Eliſabeth.



Ari-

CLXXXIX.

Aridices Philosophe ayant été invité à manger avec d'autres Sçavans par un affranchi du Roy ; il eut beaucoup de chagrin d'entendre que cet Affranchi qui étoit devenu riche & orgueilleux, se moquât des questions que les Philosophes agitent souvent entr'eux, & comme pour les pousser à bout, il les eût prié de lui dire, d'où vient que d'une féve noire & d'une blanche il sort une farine de même couleur, Aridices indigné de cette demande qu'il regardoit plûtôt comme une raillerie que comme une question serieuse, le pria de lui apprendre auparavant, d'où vient que deux foüets, l'un de lanieres blanches & l'autre de noires font les mêmes marques sur le corps de celui qu'on châtie.

C'Etoit un sanglant reproche d'esclavage que ce Philosophe faisoit à cet Affranchi ; parce que le foüet étoit l'ordinaire châtiment des Esclaves.

Il y avoit trois sortes d'Esclaves. Premierement les enfans des Esclaves. Secondement des Esclaves de droit civil,

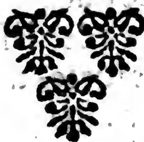
qui étoient ceux qui s'étoient vendus. Troisiémement les Esclaves de droit des gens, sçavoir ceux qu'on avoit pris à l'armée, ou qu'on avoit acheté à l'encan.

C X C.

Isocrates voyant un causeur qui vouloit entrer dans sa classe & s'y rendre son auditeur, lui demanda un double salaire, sçavoir l'un pour lui enseigner à parler, & l'autre pour lui apprendre à se taire.

J'Ai déja parlé du silence en une autre occasion.

Isocrates fils d'un faiseur d'Instrumens de Musique, nâquit à Athenes l'an 318. de Rome, & devint un des plus sçavans Orateurs de l'ancienne Grece. Voyant sa patrie ruinée par Philippe de Macedoine, il en eut tant de regret, qu'il se laissa mourir de faim à l'âge de 98. ans.



Un

CXCI.

Un Soldat tout éperdu ayant dit à Leonidas que les ennemis étoient proche, il répondit froidement, S'ils sont proche de nous, " nous sommes proche d'eux. "

IL répondit à un autre qui pour l'étonner disoit que le Soleil seroit obscurci des fléches des Perses, Tant " mieux, nous en combattrons à l'om- " bre. Ce Leonidas Roy des Lacedemoniens étoit illustre par sa prudence & par sa valeur. Il défendit avec trois cens hommes, selon quelques-uns, & six cens selon d'autres, le passage du détroit des Thermopyles contre environ six cens mille Perses conduits par Xerxes, & y fut tué.

CXCII.

Quelqu'un ayant dedié à Antigonus au plus fort de ses conquestes un Traité de la Justice; Cela est bien à propos, dit-il, " lorsque j'usurpe le bien d'autrui.

C'Est l'Antigonus successeur d'Alexandre, dont j'ai parlé ci-devant.

C X C I I I.

Sack-ford Maître des Requêtes d'Elisabeth Reine d'Angleterre, l'ayant plusieurs fois prié de lui donner audience sans qu'il l'eût jamais pû obtenir. A la fin il resolut un jour de l'aller trouver, lors qu'elle faisoit la visite ordinaire de ses Provinces. Mais à peine fut-il entré dans la Chambre que la Reine le regardant: fy, vilain, lui dit-elle, tu as là des bottes qui puent; pardonnez-moi, Madame, répondit Sack-ford, ce ne sont pas mes bottes neuves qui sentent mauvais, ce sont les vieilles Requêtes que je vous garde.

C'Est Monsieur Bacon sçavant Chancelier d'Angleterre, qui rapporte cette spirituelle repartie. Lisez ce que j'ai dit ailleurs d'Elisabeth.

C X C I V.

Il est plus glorieux de vaincre ses passions que de prendre des Villes.

POurquoi? c'est qu'il y a plus d'honneur à garder sa liberté, qu'à ôter celle des autres.

Quel-

CXCV.

Quelqu'un demandant à Marc Caton Censeur pourquoi on n'avoit point dressé de statuë à son honneur : il répondit ; J'aime mieux qu'on demande pourquoi " on n'a point dressé de statuë à Caton " que pourquoy on lui en a dressé ? "

ON recompensoit autrefois les grands hommes qui avoient rendu quelque service considerable à la Republique en élevant des Statuës à leur gloire, afin de faire connoître à ceux qui viendroient dans la suite, combien elle leur étoit obligée, dit Cassidore ; cet honneur, ajoûte le même Sçavant, qui avoit d'abord été seulement rendu à ceux qui s'étoient signalez dans les armes, fut aussi accordé dans les siecles suivans à ceux qui s'étoient rendus illustres dans les Sciences. *Bellica virtus prima & præcipua causa fuit dedicandarum statuarum : sequentibus verò sæculis idem honor eruditis exhibitus.*

Caton le Censeur meritoit cet honneur pour l'une & l'autre raison, parce

ce qu'il s'étoit rendu illuſtre dans les armes & dans les ſciences. Il fut Tribun, Queſteur, Preteur, Conſul & Cenſeur, & s'aquitta de toutes ces Charges avec beaucoup de courage & d'integrité. Il ſe repentoit ordinairement de trois choſes, d'avoir paſſé un jour ſans rien apprendre, d'avoir dit ſon ſecret à ſa femme, & d'être allé par eau, lors qu'il pouvoit aller par terre. Ciceron l'appelle excellent Orateur, bon Senateur, & digne Chef d'armée. Il mourut vers l'an de Rome 606. la 86. année de ſon âge, la 3906. du monde, & 148. avant la naiſſance de JESUS-CHRIST.

Il y a eu un autre Caton tres-renommé pour ſa ſeverité & ſa conſtance; c'eſt Caton d'Utique, qui voyant que tous les obſtacles qu'il oppoſoit aux ennemis de la Republique Romaine étoient inutiles, & qu'aprés la défaite de Pompée il étoit pourſuivi par Céſar, ſe donna un coup de poignard dans Utique Ville d'Afrique, & aprés avoir défait un appareil qu'on avoit mis ſur ſa playe, s'arracha la vie avec les entrailles. On a remarqué qu'il avoit un amour ſi naturel pour la Republique, que n'ayant que 14. ans, il demanda une épée pour tuer Sylla

Tyran

Tyran de sa Patrie. Voici le portrait le plus naturel qu'on puisse faire de ce grand homme; il est tiré de Lucain liv. 2.

Hi mores, hæc duri immota Catonis
Secta fuit, servare modum, finemque tenere,
Naturamque sequi, patriæque impendere vitam,
Nec sibi, sed toti genitum se credere mundo.
Huic epulæ vicisse famem: magnique penates,
Submovisse hyemem tecto, pretiosaque vestis,
Hirtam membra sub Romani more quiritis
Induxisse togam: venerisque huic maximus usus,
Progenies; urbi pater est, urbique maritus:
Justitiæ cultor, rigidi servator honesti.
In commune bonus: nullosque Catonis in actus
Subrepsit partemque tulit sibi nata voluptas.

Voici de quelle maniere Monsieur de Brebeuf a traduit ces Vers de Lucain.

ci lui répondit avec autant de tranquillité que de patience; *Il est vrai, Diogene, mais vous le foulés par un plus grand orgueil.* Il y a bien encore des Diogenes.

Une autre fois Diogenes demeurant un jour volontairement exposé à un grand orage, & ceux qui le voyoient „ ayant pitié de lui & le plaignant; Si „ vous voulez lui montrer, que vous „ avez veritablement pitié de lui, leur dit Platon, vous n'avez qu'à vous retirer. Voulant dire par là, que Diogenes n'agissant que pour être admiré, il se retireroit bien-tôt aussi.

Apulée pretend que la Doctrine de Platon donna aux Dames qui se piquoient d'esprit l'envie de l'étudier. *Multi auditores utriusque sexus in ejus Philosophia floruerunt.* Et Themistius assure qu'une Etrangere se déguisa en homme & étudia long-temps sous ce déguisement, sans être reconnuë pour femme.

Il mourut âgé de 81. an au milieu d'un Banquet qu'il faisoit à ses amis le jour de sa naissance. L'estime que sa sagesse, sa science, & ses autres belles qualitez lui avoient acquises étoit si universelle, qu'un jour étant allé au

au lieu, où l'on celebroit les jeux Olympiques qui étoit l'assemblée generale de toute la Grece : dés qu'il parut, on quitta les jeux & les spectacles pour le voir.

Il fut appellé Chef des Academistes, à cause qu'il enseigna sa Philosophie dans un Faux-bourg d'Athenes en une maison qu'on appella *Academie* du nom de celui à qui elle appartenoit, qui s'appelloit *Academus*; c'est pourquoi on donne encore à present le nom d'Academie aux lieux où se font ordinairement des Assemblées de Sçavans.

CLXXXV.

Le Roy Antigone prioit les Dieux de le preserver de ses amis, & un Courtisan lui ayant demandé pourquoi il ne faisoit pas cette priere pour être preservé de ses ennemis, il répondit, c'est qu'il est facile de se garantir des embûches de ses ennemis, parce qu'on s'y attend; mais il n'est pas si facile de prevoir celles d'un ami, parce qu'on ne se défie pas de lui.

CEci se doit entendre des faux amis; car un veritable ami n'est pas capa-

ble de dresser des embûches à ce qu'il aime; mais comme il y a plus de faux amis que de veritables, ce que dit Antigone me paroît d'une grande utilité dans la vie civile, puis qu'il s'ensuit de son raisonnement que la défiance à l'égard des uns & des autres, fait une grande seureté. Je dis à l'égard des uns & des autres, parce qu'il est tres-difficile de distinguer un ami qui est de bonne foi d'avec celui qui ne l'est pas. Ils parlent tous deux le même langage & ont les mêmes apparences. Rien de plus commun qu'un faux ami; rien de plus rare qu'un vrai ami; je me souviens à ce propos d'un bon mot que dit un jour à son fils une personne de Consideration; & que j'ai l'honneur de connoître. Ce fils retournant fort tard de la Ville, son pere lui demanda d'où il venoit, il répondit, Mon „ pere, je viens de voir un de mes „ amis. De voir un de vos amis! „ repartit le pere avec étonnement, „ vous en avez donc beaucoup. He- „ las comment avez-vous donc fait „ étant si jeune? continua-t-il, puis „ qu'il y a plus de soixante ans que je „ suis au monde & que je n'ai pû trou- „ ver un ami?

An-

Antigone Capitaine d'Alexandre le Grand & un de ses Successeurs se fit Roy d'Asie. Son courage & sa conduite étoient autant dignes d'un grand Prince, que son ambition étoit insupportable. Aprés plusieurs entreprises & plusieurs actions considerables, il fût tué à l'âge de 80. ans dans une bataille qu'il donna en Phrygie contre Cassander, Seleucus & Lysimacus. Voici quelques-uns de ses bons mots.

Voyant un jour ses Soldats joüer à la paûme tout armez, il manda les Officiers, pour s'en réjoüir avec eux, & ayant appris que ces derniers s'amusoient à boire ; il les cassa & mit les Soldats en leur place. Je n'ai point appris ce qu'il dit en cette occasion ; mais je croi qu'il pouvoit dire qu'il agissoit de cette maniere ; parce que ceux-là meritent le mieux commander, qui sont toûjours en état d'attaquer & de se défendre.

Quand on s'étonnoit de le voir fort doux durant sa vieillesse ; aprés avoir été fort rude étant jeune, il disoit, « C'est que j'ai besoin de conserver par « la douceur ce que j'ai acquis par la « violence. «

Les Soldats murmurant contre lui
» devant sa tente, Allez, leur dit-il,
» vous plaindre ailleurs, de peur que
» je ne sois obligé de vous punir.

Il assuroit que la Royauté étoit une honnête servitude, & que si on sçavoit ce que pese une Couronne, on ne daigneroit pas l'amasser, pour la mettre sur la tête.

Il disoit des maladies, que c'étoient des avertissemens que les Dieux envoyoient aux hommes pour leur montrer qu'ils étoient mortels.

Un Poëte flatteur l'ayant appellé Di-
» vin ; Mon Valet de Chambre sait
» bien le contraire, répondit-il.

CLXXXVI.

Avoir du merite sans Patron, c'est être un diamant sans Ouvrier pour le mettre en œuvre.

QUelque esprit que vous ayez, il vous faut un Mecenas pour vous faire connoître avec succés. * Pline l'a dit avant moi en ces termes : *Nulli tam clarum statim ingenium fuit, ut potue-*
» *rit*

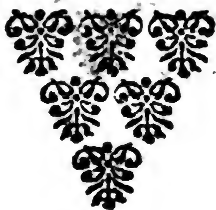
* Ep. 23.

rit emergere, niſi illi materiam occaſio, fautor etiam, commendatorque contigerit.

CLXXXVII.

Rien n'eſt plus dangereux que d'expoſer une jeune fille à connoître l'amour par la bouche de celui qui l'aime; parce que bien loin de lui faire remarquer les chagrins qui ſuivent cette paſſion, il n'a pas de plus grand ſoin que de les lui cacher.

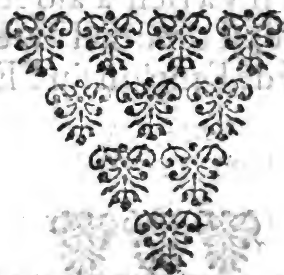
ON ne peut rien penſer de plus judicieux ni de plus ſpirituel ſur cette matiere, il n'y a rien à ajoûter à cette penſée. Elle eſt tirée du Livre de Monſieur l'Abbé de Fenelon ſur l'Education des Filles.



CLXXXVIII.

Lorsque le sieur Porpham étoit en Angleterre Orateur de la seconde Chambre de l'assemblée des Etats, & qu'il s'y fut fait plusieurs séances sans rien avancer, la Reyne Elisabeth lui ayant demandé, hé bien, Monsieur l'Orateur, qu'est-ce qui s'est passé en vôtre Chambre? six semaines, Madame, lui répondit-il.

J'Ai déja parlé de l'Angleterre & de la Reyne Elisabeth.



Ari-

CLXXXIX.

Aridices Philosophe ayant été invité à manger avec d'autres Sçavans par un affranchi du Roy ; il eut beaucoup de chagrin d'entendre que cet Affranchi qui étoit devenu riche & orgueilleux, se moquât des questions que les Philosophes agitent souvent entr'eux ; & comme pour les pousser à bout, il les eût prié de lui dire, d'où vient que d'une féve noire & d'une blanche il sort une farine de même couleur, Aridices indigné de cette demande qu'il regardoit plûtôt comme une raillerie que comme une question serieuse, le pria de lui apprendre auparavant, d'où vient que deux foüets, l'un de lanieres blanches & l'autre de noires font les mêmes marques sur le corps de celui qu'on châtie.

C'Etoit un sanglant reproche d'esclavage que ce Philosophe faisoit à cet Affranchi ; parce que le foüet étoit l'ordinaire châtiment des Esclaves.

Il y avoit trois sortes d'Esclaves. Premierement les enfans des Esclaves. Secondement des Esclaves de droit civil,

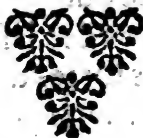
qui étoient ceux qui s'étoient vendus. Troisiémement les Esclaves de droit des gens, sçavoir ceux qu'on avoit pris à l'armée, ou qu'on avoit acheté à l'encan.

C X C.

Isocrates voyant un causeur qui vouloit entrer dans sa classe & s'y rendre son auditeur, lui demanda un double salaire, sçavoir l'un pour lui enseigner à parler, & l'autre pour lui apprendre à se taire.

J'Ai déja parlé du silence en une autre occasion.

Isocrates fils d'un faiseur d'Instrumens de Musique, nâquit à Athenes l'an 318. de Rome, & devint un des plus sçavans Orateurs de l'ancienne Grece. Voyant sa patrie ruinée par Philippe de Macedoine, il en eut tant de regret, qu'il se laissa mourir de faim à l'âge de 98. ans.



Un

CXCI.

Un Soldat tout éperdu ayant dit à Leonidas que les ennemis étoient proche, il répondit froidement, S'ils sont proche de nous, " nous sommes proche d'eux. "

IL répondit à un autre qui pour l'étonner disoit que le Soleil seroit obscurci des fléches des Perses, Tant " mieux, nous en combattrons à l'om- " bre. Ce Leonidas Roy des Lacedemoniens étoit illustre par sa prudence & par sa valeur. Il défendit avec trois cens hommes, selon quelques-uns, & six cens selon d'autres, le passage du détroit des Thermopyles contre environ six cens mille Perses conduits par Xerxes, & y fut tué.

CXCII.

Quelqu'un ayant dedié à Antigonus au plus fort de ses conquestes un Traité de la Justice; Cela est bien à propos, dit-il, " lorsque j'usurpe le bien d'autrui.

C'Est l'Antigonus successeur d'Alexandre, dont j'ai parlé ci-devant.

Sack-

C X C I I I.

Sack-ford Maître des Requêtes d'Elisabeth Reine d'Angleterre, l'ayant plusieurs fois prié de lui donner audience sans qu'il l'eût jamais pû obtenir. A la fin il resolut un jour de l'aller trouver, lors qu'elle faisoit la visite ordinaire de ses Provinces. Mais à peine fut-il entré dans la Chambre que la Reine le regardant: fy, vilain, lui dit-elle, tu as là des bottes qui puent; pardonnez-moi, Madame, répondit Sack-ford, ce ne sont pas mes bottes neuves qui sentent mauvais, ce sont les vieilles Requêtes que je vous garde.

C'Est Monsieur Bacon sçavant Chancelier d'Angleterre, qui rapporte cette spirituelle repartie. Lisez ce que j'ai dit ailleurs d'Elisabeth.

C X C I V.

Il est plus glorieux de vaincre ses passions que de prendre des Villes.

POurquoi? c'est qu'il y a plus d'honneur à garder sa liberté, qu'à ôter celle des autres.

Quel-

C X C V.

Quelqu'un demandant à Marc Caton Censeur pourquoi on n'avoit point dressé de statuë à son honneur: il répondit; J'aime mieux qu'on demande pourquoi " on n'a point dressé de statuë à Caton " que pourquoy on lui en a dressé? "

ON recompensoit autrefois les grands hommes qui avoient rendu quelque service considerable à la Republique en élevant des Statuës à leur gloire, afin de faire connoître à ceux qui viendroient dans la suite, combien elle leur étoit obligée, dit Cassidore; cet honneur, ajoûte le même Sçavant, qui avoit d'abord été seulement rendu à ceux qui s'étoient signalez dans les armes, fut aussi accordé dans les siecles suivans à ceux qui s'étoient rendus illustres dans les Sciences. *Bellica virtus prima & præcipua causa fuit dedicandarum statuarum: sequentibus verò sæculis idem honor eruditis exhibitus.*

Caton le Censeur meritoit cet honneur pour l'une & l'autre raison, parce

Tyran de sa Patrie. Voici le portrait le plus naturel qu'on puisse faire de ce grand homme; il est tiré de Lucain liv. 2.

Hi mores, hæc duri immota Catonis
Secta fuit, servare modum, finemque tenere,
Naturamque sequi, patriæque impendere vitam,
Nec sibi, sed toti genitum se credere mundo.
Huic epulæ vicisse famem: magnique penates,
Submovisse hyemem tecto, pretiosaque vestis,
Hirtam membra sub Romani more quiritis
Induxisse togam: venerisque huic maximus usus,
Progenies; urbi pater est, urbique maritus:
Justitiæ cultor, rigidi servator honesti.
In commune bonus: nullosque Catonis in actus
Subrepsit partemque tulit sibi nata voluptas.

Voici de quelle maniere Monsieur de Brebeuf a traduit ces Vers de Lucain.

Voilà

Voilà de ce Heros la secte rigoureuse,
La vertu la plus dure est la plus glorieuse,
Ce qui flatte les sens ne va point jusqu'à lui,
Et leur plus douce amorce est son plus grand ennui;
Exempt des mouvemens d'un courage vulgaire;
Il est de sa Patrie & l'Epoux & le Pere;
D'un rigoureux devoir sectateur rigoureux;
Et du solide honneur seulement amoureux;
Loin de trouver du charme aux festins magnifiques;
Aux habits somptueux, aux superbes portiques;
Son luxe est d'adoucir, sa gloire est de braver
Les rigueurs de la faim & celles de l'hiver;
Sur les chastes desirs d'une sainte lignée,
Il se regle l'usage & les droits d'Hymenée,
Et lorsque les plaisirs sont joints à son devoir,
Pour lui c'est les souffrir, & non les recevoir.

Le

CXCVI.

Le Poëte Manile considerant le grand nombre des Dieux des Payens, disoit que tout le Ciel n'étoit qu'une fable.

IL l'a dit ainsi en sa langue *fit totum fabula cœlum.* Manile étoit un Poëte Latin qui vivoit du temps d'Auguste, selon quelques-uns, il est Autheur d'un Traité d'Astronomie en vers.

Je parle tres au long de l'Idolatrie sur la fin de ce Livre. J'ajoûterai seulement ici une liste alphabetique des fausses Divinitez tant celestes que terrestres, infernales, &c. que les Payens ont adorées.

A.

Abadir Dieu Terme. C'est la pierre que Saturne devora en la place de Jupiter.

Abeonne Divinité des voyageurs.

Acamas Dieu de la pudeur.

Acesius Dieu de la santé.

Adrastie Deesse vengeresse des crimes.

Æthye

Æthye Deesse des Mariniers.

Æole Dieu des vents.

Æsculape Dieu de la Medecine, fils d'Apollon & de Coronis.

Agenoria Deesse de l'industrie.

Alecto Furie.

Anatharie Deesse de la Poüille.

Anubis Dieu d'Egypte, sous la forme d'un chien. On le faisoit fils d'Osiris Prêtre d'Isis.

Anaïte Deesse d'Armenie.

Antevorte Deesse pour les choses passées.

Angeronne Deesse du silence.

Apis Dieu d'Egypte sous la forme d'un bœuf.

Apollon Dieu des sciences. Fils de Jupiter & de Latone, & frere de Diane. Il fut renommé pour les Oracles qu'on pretend qu'il rendoit à Delphes sur un Trepied. Il aida à bâtir Troye. Il aima Daphné, Hyacinthe, Leucothée, Cyparisse, & Fustaime de Clytie. On l'a pris pour le Soleil. Ce fut lui qui tua le serpent Python.

Astrée Deesse de la Justice.

Atropos Parque. Celle qui coupe le fil de la vie des hommes.

Atergatis Deesse des Assyriens sous la forme d'un poisson.

Auro-

Aurore Deesse qui devance le Soleil. Elle aima Cephale, mari de Procris.

B.

Bacchus Dieu du vin, & fils de Jupiter & de Semelé.

Bellone Deesse de la guerre.

C.

Castor & Pollux Dieux des Mariniers. C'estoient deux freres, fils de Jupiter & de Leda.

Carna Deesse des gonds & des portes.

Caron Dieu nautonnier des fleuves d'Enfer, & fils de l'Erebe & de la nuit.

Calliope Muse qui presidoit aux écrits graves.

Celeuthée Deesse des bons Courriers.

Cerés Deesse des bleds, & fille de Saturne & d'Ops. Elle étoit la mere de Proserpine.

Clio Muse pour les grandes actions.

Clotho Une des Parques. Celle qui tire le fil.

Comus Dieu des festins.

Consus Dieu du Conseil.

Cotys Deesse chez les Atheniens.

Cotytle Deeſſe de l'impudicité chez les Thraces.

Cupidon Dieu de l'amour, & fils de Venus.

D.

Diane Deeſſe des Foreſts, & fille de Jupiter & de Latone.

Diſcorde Deeſſe des diviſions, ce fut elle qui jetta la pomme aux nôces de Pelée & de Thetys.

Dryades Nymphes des bois.

E.

Eduſa Deeſſe des enfans qui commencent à manger.

Egerie Nymphe qui inſtruiſoit Numa.

Epone Deeſſe des Cochers.

Erato Muſe qui preſidoit aux chants amoureux.

Euterpe Muſe qui preſidoit aux flûtes & autres inſtrumens de Muſique.

F.

Fabulinus Dieu des enfans qui commençoient à parler.

Faune Dieu des paiſans.

Fe-

Febraus Dieu qui purifioit les choses souillées.

Feronia Deesse des vergers & des Esclaves affranchis.

Flore Deesse des fleurs.

Fortune Deesse distributrice des biens & des maux.

Furies Deesses vengeresses des Dieux. Leurs noms sont, Tysiphone, Alecton, & Megere.

G.

Glauque Dieu marin.

Graces Deesses des bien-faits.

H.

Hamadryades Nymphes gardiennes de chaque arbre.

Hebé Deesse de la Jeunesse.

Hecate Deesse des Sorciers & gardienne du seüil des maisons.

Hora Deesse de la Jeunesse.

Hydriades Nymphes des eaux.

Hymenée Dieu des nopces.

I.

Janus Dieu de l'hospitalité.

Ino Divinité marine.

Iris

Iris Deesse ambassadrice de Junon.
Junon Deesse des richesses, fille de Saturne & de Cybelle, femme & sœur de Jupiter.
Jupiter Dieu des Cieux.

L.

Lachesis Parque, celle qui tourne le fuseau.
Lares Dieux Domestiques.
Larva Deesse mere des Dieux domestiques.
Larunda idem.
Latone Mere de Diane & d'Apollon.
Laverne Deesse des larrons & du secret.
Lenes Nymphes qui presidoient aux pressoirs.
Libitine Deesse des funerailles.
Limniades Nymphes des étangs.
Limoniades Nymphes des prez.
Lune Deesse des Magiciens.
Lucine Deesse des accouchemens.

M.

Mania Mere des Dieux domestiques.
Mars Dieu de la guerre.
Megere Furie.
Melies Nymphes des chênes.

Mercure Dieu des ſciences, des Marchands & des Larrons, & fils de Jupiter & de la Nymphe Maïa fille d'Atlas.

Melpomene Muſe pour la Tragedie.

Minerve Deeſſe des arts & de la ſageſſe.

Momus Dieu des bouffons.

Morphée Dieu des ſonges.

Murcie Deeſſe de la chaſteté.

N.

Napées Nymphes des jardins.

Nayades Nymphes des rivieres.

Nenia Deeſſe pour les plaintes aux enterremens.

Nemeſis Deeſſe vengereſſe des crimes.

Nerée Dieu marin.

Nereïdes Nymphes de la mer.

Neptune Dieu des eaux.

Nortie Deeſſe à Volſcine dans la Toſcane.

Nymphes étoient d'une nature entre la divine & de l'humaine.

O.

Ocean Pere de l'Univers.

Ops Mere des Dieux.

Oreades Nymphes des montagnes.

Oſiris Dieu des Egyptiens.



P.

Pallas Deſſe de la guerre.
Pales Deeſſe des Paſteurs.
Palemon Dieu des Mariniers.
Pan Dieu des Bergers.
Parques Deeſſes de la durée de la vie des hommes.
Penates Dieux domeſtiques.
Penie Deeſſe de la pauvreté.
Phorcys Dieu marin.
Phœbus Dieu de la lumiere.
Plute Dieu des richeſſes.
Pluton Dieu des Enfers.
Polymnie Muſe pour la declamation.
Pollux Dieu des Mariniers.
Pomone Deeſſe des fruits.
Pore Dieu du conſeil.
Poſtevorte Deeſſe pour les choſes à venir.
Potina Deeſſe des enfans qui commençoient à boire.
Praxidice Deeſſe des larrons chez les Grecs.
Priape Dieu des jardins.
Proſerpine Deeſſe des Enfers, & fille de Ceres.
Protée Gardien des troupeaux de Neptune.

R.

Robigus Dieu contre la niéle.

S.

Salus Deeſſe de la ſanté.
Saturne Pere des Dieux.
Satyres Dieux des forets.
Seja Deeſſe des champs.
Segeſta Deeſſe des champs.
Silene Nourricier de Bacchus.
Sterculie Dieu des champs fumez.
Strenua Deeſſe de l'induſtrie.
Suadele Deeſſe de la perſuaſion.
Sylvains Dieux des forets.

T.

Terpſicore Muſe qui preſide à la danſe.
Tellus Deeſſe de la terre.
Terme Dieu des champs.
Thalie Muſe de la Comedie.
Themis Mere d'Aſtrée, Deeſſe de la Juſtice.
Thetis Deeſſe de la mer.
Tiſiphone Furie.
Titan Frere de Saturne.

V.

Vacune Deesse du loisir.
Venus Deesse des amours.
Vertumne Dieu des jardins.
Vesta Deesse de la terre ou du feu.
Uranie Muse pour les sciences celestes.
Vulcain Dieu du feu.

CXCVII.

Ciceron dînant un jour en compagnie, une vieille Dame vint à parler de son âge, & soûtint qu'elle n'avoit que quarante ans, sur quoy un des Amis de Ciceron lui ayant dit à l'oreille qu'elle etoit beaucoup plus âgée qu'elle ne disoit. Qu'y feriez-vous, lui répondit Ciceron, j'aurois tort de ne le croire pas, puis qu'il y a plus de dix ans qu'elle me dit toûjours la même chose.

CIceron surnommé Marcus Tullius étoit fils d'un Chevalier Romain. Il voyagea en Grece & en Asie, & y frequenta les plus habiles Orateurs de son temps. Apollonius Molon un de ses Maîtres, ayant entendu une de ses Haran-

Harangues, ne pût s'empêcher de s'écrier qu'il déploroit le mal-heur de la Grece, de ce qu'ayant été vaincuë par les armes des Romains, elle alloit encore perdre par l'éloquence de ſon Diſciple ce ſeul avantage qui lui reſtoit ſur ſes ennemis victorieux. Ciceron fut Queſteur, Edile, Preteur, Conſul, & merita par ſes Harangues & ſes autres Ouvrages d'éloquence d'être appellé le Prince de l'Eloquence Romaine. Voici ce qu'en ont dit trois Sçavans.

Romani maximus auctor
Tullius eloquii *

Diſertiſſime Romuli nepotum,
Quot ſunt, quotque fuere, Marce Tulli,
Quotque poſt aliis erunt in annis. *

Tullium habemus in omnibus dicendi generibus eminentiſſimum. *

Il merita encore par l'adreſſe qu'il eut de découvrir la Conjuration de Catilina le nom de Conſervateur de la Republique, & de pere de la Patrie.

* Lucain. * Catulle. * Quintilien.

Sed Roma parentem
Roma patrem patriæ Ciceronem libera dixit. *

Primus omnium parens patriæ appellatus. *

Il ſuivit le parti de Pompée pendant les guerres civiles, parce qu'il le crut le plus juſte, & aprés ſa mort il ſe reconcilia avec Ceſar; cet Empereur ayant été tué, ſans qu'il eût aucune part à ce parricide quoi qu'il fût ami de Brutus, il favoriſa le parti d'Auguſte. Antoine étant devenu puiſſant par l'union qu'il fit avec Auguſte & Lepidus, & haïſſant extrémement Ciceron à cauſe qu'il avoit écrit contre lui les Oraiſons appellées Philippiques, il lui fit couper la tête par un nommé Popilius, que le même Ciceron avoit autrefois défendu contre ceux qui l'accuſoient d'avoir tué ſon pere. Martial a fait contre Antoine au ſujet du parricide de Ciceron une Epigramme qui finit par ces deux vers.

Quid proſunt ſacræ pretioſa ſilentia linguæ?
Incipient omnes pro Cicerone loqui.

Pline

* Juvenal. * Plin. hiſt.

Pline & Isidore disent que peu de temps aprés la mort de Ciceron on vid sortir à Puteole lieu de son Academie, où il avoit composé ses Ouvrages, une fontaine contre le mal des yeux, & qui s'appella la fontaine de Ciceron ; ce qui donna lieu à un de ses Affranchis de faire cette jolie Piece qui se lit chez Pline, dont la pointe est que Ciceron ayant fait des Ouvrages qui meritent d'être lûs de tout le monde, la providence avoit donné en même-temps un colyre pour guerir & éclaircir les yeux.

Ut quoniam totum legitur sine fine per orbem,
Sint plures oculis quæ medeantur aquæ.

Voici quelques-uns de ses bons mots. Il appelloit un Roy, une Loy parlante, parce qu'il doit être obéï ; & une Loy, un Prince muet ; parce qu'elle doit avoir autant d'autorité que les Princes.

Cesar s'étant demis du Consulat en faveur de Fabius & de Trebonius, & le premier étant mort le dernier jour de l'année, Caninius fut mis en sa place pour quelques heures qui restoient ; ce qui donna lieu à Ciceron

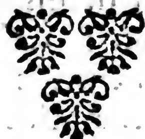
de dire agreablement, que ce Consul avoit été si vigilant, qu'il n'avoit pas fermé l'œil pendant tout le temps de sa Charge.

Comme un ignorant Jurisconsulte, à qui on demandoit le témoignage, eut répondu qu'il n'en sçavoit rien ; tu penses peut-être, dit Ciceron, qu'on te parle de la Jurisprudence.

Metellus lui réprochant qu'il en avoit plus perdu par son témoignage, qu'il n'en avoit sauvé par son éloquence : c'est, lui dit Ciceron, que je suis encore plus veritable qu'éloquent.

Quelqu'un se faisant plus jeune qu'il n'étoit ; quand nous étudiions ensemble, lui dit-il, tu n'étois donc pas encore au monde.

Un homme qu'on soupçonnoit être d'Afrique lui ayant dit, je ne t'entends point, il lui repartit, je ne m'en étonne pas, puisque tu as les oreilles percées.



CXCVIII.

On a dit de Pompée (qui ayant défait Tigranes Roy d'Armenie lui remit la Couronne sur la tête) qu'il le rétablit en sa premiere fortune, jugeant qu'il étoit aussi beau de faire des Rois que d'en vaincre.

CEtte pensée est de Valere-Maxime. Il l'exprime en ces termes : *In pristinum fortunæ habitum restituit : æque pulchrum esse judicans & vincere reges & facere.*

Pompée surnommé le Grand, étoit fils de S. Pompée & de Lucilia. Il rétablit la puissance des Tribuns du peuple, vainquit Lepidus, Sertorius, les Pirates, Tigranes, Mithridate, les Medes, les Albanois, les Iberiens, les Colques, les Heniоques, les Achéens, les Parthes, les Juifs, &c. Pompée a vaincu toutes les nations ausquelles il a fait " la guerre ; & la fortune l'a tellement " elevé qu'il triompha encore de l'Afri- " que, aprés de l'Europe, & puis de " l'Asie : comme s'il eût dû y avoir au- " tant de monumens de ses victoires "

qu'il y avoit de parties du monde, dit « Velleïus Paterculus. *Et quot partes terrarum orbis sunt, totidem faceret monumenta victoriæ suæ.*

Il fut enfin vaincu par Jules Cesar dans la plaine de Pharsale; ensuite Ptolomée Roy d'Egypte, chez qui il s'étoit refugié, lui fit couper la tête par un Esclave nommé Photin, qui la porta à Cesar. Lucain parle ainsi de sa mort.

Ut vidit, comminus enses,
Involvit vultus: atque indignatus apertum
Fortunæ præbere caput, tunc lumina pressit,
Continuitque animam, ne quas effundere voces
Posset, & æternam fletu corrumpere famam.

„ Telle fut la fin de Pompée, dit en„ core Velleïus Paterculus, aprés trois „ Consulats & autant de Triomphes, „ ou plûtôt aprés avoir dompté l'U„ nivers; la fortune s'accordant si peu „ avec elle-même à l'égard de ce grand „ homme, que la terre qui venoit de „ lui manquer pour ses victoires, lui „ manqua pour sa sepulture. *Ut cui modò ad victoriam terra defuerat, deesset*

ad

ad sepulturam. La terre que vous avez
„ vaincuë, étoit un tombeau indigne
„ de vous, dit un Poëte Moderne,
„ vôtre corps ne devoit être couvert
„ que du Ciel.

Indignum tellus fuerat tibi victa, sepulcrum:
Non decuit cœlo te nisi, magne, tegi.

Juvenal parlant de la mort de Cesar & de Pompée dit:

Ad generum Cereris sine cæde & vulnere pauci
Descendunt reges, & sicca morte Tyranni.

Et Lucain faisant le parallele de l'un & de l'autre, dit que Cesar ne pouvoit souffrir personne au dessus de lui, & que Pompée ne pouvoit souffrir d'égal.

Nec quemquam jam ferre potest Cæsar-ve priorem,
Pompeius-ve parem.



CXCIX.

Jules Cesar étant Consul, son Collegue avoit si peu d'autorité, qu'on disoit agreablement que tout s'étoit fait cette année sous le Consulat de Jules & de Cesar.

JUles Cesar étoit fils de Lucius Cesar & d'Aurelie fille de Cotta. Il fut grand Prêtre de Jupiter, Tribun militaire, Questeur, Edile, Souverain Pontife, Consul, Dictateur perpetuel, & le premier Empereur des Romains. Il vainquit les Gaulois, les peuples de la grande Bretagne inconnus jusques alors, les Allemands, Ptolomée en Egypte, Scipion & Juba en Afrique, Pompée dans la plaine de Pharsale, les enfans de Pompée en Egypte, &c. Aprés toutes ces guerres & toutes ces victoires, il triompha cinq fois. Il joignit à l'art de faire la guerre l'éloquence, & une grande habileté dans les sciences les plus belles & les plus curieuses. Brutus, qu'il avoit comblé de bien-

bien-faits, & qu'il avoit même adopté pour son fils, étant assisté d'un grand nombre de Conjurez, l'assassina en plein Senat. Il reçût 23. coups de poignard.

Brutus in cædem ducis
A quo salutem tulerat, armavit manus;
Invictus acie, gentium domitor, Jovi
Æquatus alios sæpè per honorum gradus,
Cæsar nefando civium scelere occidit. *

L'ingratitude de Brutus l'a rendu odieux, quelque juste pretexte qu'il ait pretendu donner à son assassinat. Dans la fameuse Galerie du Palais du grand Duc de Florence, il y a une tête de Brutus que Michel-Ange commença; mais qu'il ne pût achever. On en a donné la raison dans un distique gravé sur de la bronze sous cette tête en ces termes,

Dum Bruti effigiem sculptor de marmore ducit.

In

* Seneq. Trag. Octav.

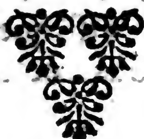
In mentem sceleris venit, & abstinuit.

On disoit de Cesar qu'il avoit soumis les Gaulois par le fer des Romains, & les Romains par l'or des Gaulois.

C C.

Quelqu'un demandant un jour au Poëte Simonide, s'il valoit mieux être riche „ que sage, Il n'y auroit point de diffi„ culté, dit-il, si l'on ne voyoit souvent les sages à la porte des riches.

SImonide étoit un Poëte Lyrique de Ceos Isle de la mer Egée. Il mourut en la 78. Olympiade âgé de 89. ans.



Un

C C I.

Un pauvre Egyptien nommé Biance ayant demandé l'aumone à Alexandre, il lui fit present d'une belle Ville & bien peuplée, ce pauvre homme tout étonné crut qu'il se moquoit de lui; Non, non, « *dit Alexandre, je ne me moque pas,* « *prens seulement ce que je te donne, tu* « *es Biance qui demande: mais sçache* « *que c'est Alexandre qui te donne.* «

ALexandre surnommé le Grand à cause de ses belles actions, étoit fils de Philippe de Macedoine & d'Olympias. La nuit que sa mere le mit au monde, le Temple de Diane d'Ephese le plus celebre de toute l'Asie, fut reduit en cendres par un nommé Erostrate, qui vouloit faire parler de lui. Quelqu'un a dit sur cet embrasement, que Diane étoit si occupée aux couches d'Olympias, qu'elle n'eut pas le temps d'aller défendre son Temple contre les flammes; mais un autre a assuré que cette pensée est si froide, qu'elle étoit capable d'éteindre cette incendie.

Alexandre nâquit l'an 3698. du monde,

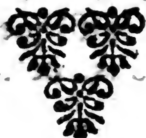
In mentem sceleris venit, & abstinuit.

On disoit de Cesar qu'il avoit soumis les Gaulois par le fer des Romains, & les Romains par l'or des Gaulois.

C C.

Quelqu'un demandant un jour au Poëte Simonide, s'il valoit mieux être riche „ que sage, Il n'y auroit point de diffi- „ culté, dit-il, si l'on ne voyoit souvent les sages à la porte des riches.

SImonide étoit un Poëte Lyrique de Ceos Isle de la mer Egée. Il mourut en la 78. Olympiade âgé de 89. ans.



Un

C C I.

Un pauvre Egyptien nommé Biance ayant demandé l'aumone à Alexandre, il lui fit present d'une belle Ville & bien peuplée, ce pauvre homme tout étonné crut qu'il se moquoit de lui; Non, non, " dit Alexandre, je ne me moque pas, " prens seulement ce que je te donne, tu " es Biance qui demande: mais sçache " que c'est Alexandre qui te donne. "

ALexandre surnommé le Grand à cause de ses belles actions, étoit fils de Philippe de Macedoine & d'Olympias. La nuit que sa mere le mit au monde, le Temple de Diane d'Ephese le plus celebre de toute l'Asie, fut reduit en cendres par un nommé Erostrate, qui vouloit faire parler de lui. Quelqu'un a dit sur cet embrasement, que Diane étoit si occupée aux couches d'Olympias, qu'elle n'eut pas le temps d'aller défendre son Temple contre les flammes; mais un autre a assuré que cette pensée est si froide, qu'elle étoit capable d'éteindre cette incendie.

Alexandre nâquit l'an 3698. du monde,

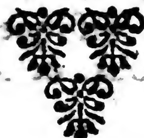
In mentem sceleris venit, & abstinuit.

On disoit de Cesar qu'il avoit soumis les Gaulois par le fer des Romains, & les Romains par l'or des Gaulois.

C C.

Quelqu'un demandant un jour au Poëte Simonide, s'il valoit mieux être riche „ que sage, Il n'y auroit point de diffi- „ culté, dit-il, si l'on ne voyoit souvent les sages à la porte des riches.

Simonide étoit un Poëte Lyrique de Ceos Isle de la mer Egée. Il mourut en la 78. Olympiade âgé de 89. ans.



Un

C C I.

Un pauvre Egyptien nommé Biance ayant demandé l'aumone à Alexandre, il lui fit present d'une belle Ville & bien peuplée, ce pauvre homme tout étonné crut qu'il se moquoit de lui; Non, non, « dit Alexandre, je ne me moque pas, « prens seulement ce que je te donne, tu « es Biance qui demande : mais sçache « que c'est Alexandre qui te donne. «

ALexandre surnommé le Grand à cause de ses belles actions, étoit fils de Philippe de Macedoine & d'Olympias. La nuit que sa mere le mit au monde, le Temple de Diane d'Ephese le plus celebre de toute l'Asie, fut reduit en cendres par un nommé Erostrate, qui vouloit faire parler de lui. Quelqu'un a dit sur cet embrasement, que Diane étoit si occupée aux couches d'Olympias, qu'elle n'eut pas le temps d'aller défendre son Temple contre les flammes; mais un autre a assuré que cette pensée est si froide, qu'elle étoit capable d'éteindre cette incendie.

Alexandre nâquit l'an 3698. du monde,

de, 398. de Rome, & 356. avant la naiſſance de JESUS-CHRIST. Eſtant jeune il dompta Bucephale cheval qu'aucun Ecuyer ne pouvoit dompter, ſauva la vie à ſon pere dans une bataille, conquit la Thrace, l'Illyrie, prit Thébes, remporta pluſieurs victoires contre Darius Roy des Perſes & le défit entierement. Il ſe rendit maître de la Lidie, de l'Ionie, de la Pamphilie, de la Cappadoce, de la Phenicie, des Medes, de l'Hyrcanie, prit Sidon, Damas, Tyr, Gaza, Babylone, &c. Enfin pouſſa ſes conquêtes juſques aux Indes, où il défit le Roy Porus. Eſtant de retour il mourut de poiſon à Babylone par la conjuration d'Antipater. Sa mort arriva la 32. année de ſon âge.

Alexandre étoit beau Prince, prompt, vigilant, courageux, inſatiable de la gloire, hardi, religieux, fidele dans ſes promeſſes, prodigue dans ſes liberalitez, & ami des Sçavans. On a dit de lui, que tous ſes Capitaines ont été de grands Rois aprés ſa mort, qui n'étoient que des hommes mediocres comparez à lui durant ſa vie; qu'il avoit de la nature ſes vertus, & de la fortune ſes vices; qu'il devoit ſe contenter d'avoir vaincu, où

l'Aſtre

l'Astre du jour se contente de luire; qu'il étoit temps qu'Alexandre cessât de vaincre, où le monde cesse d'être & le Soleil d'éclairer; que la fortune a mis à ses victoires les mêmes limites que la nature a mis au monde; qu'il est grand pour le monde, & que le monde est petit pour lui.

Victorieux du monde, il en demande un autre;
Il en veut un plus riche, & plus grand que le nôtre;
Et n'ayant plus à vaincre en ce vaste horison,
Il sent que l'Univers n'est plus que sa prison.

Ou bien,

Maître du monde entier, s'y trouve trop serré.

Quand il passa le fleuve de l'Hydaspe avec tant de danger, malgré les foudres, les éclairs, les Elephans, & tout ce qui pouvoit intimider les plus hardis; les Macedoniens dirent qu'enfin il avoit trouvé un peril digne de lui.

Voici quelques-uns de ses bons mots, dans lesquels on reconnoît plus par-

particulierement ſon eſprit & ſon humeur.

Ayant oüy dire qu'il y avoit un nombre infini de mondes, il en verſa des lar-
„ mes, en diſant, Helas! il y a une infi-
„ nité de mondes, & je ne ſuis pas en-
„ core maître d'un ſeul.

„ Eſtant un jour auprés de la ſtatuë
„ d'Achilles, il s'écria; O, Achilles, que
„ je te trouve heureux d'avoir eu un
„ ami fidele pendant ta vie, & un Poëte
„ comme Homere aprés ta mort!

Les Macedoniens le voulant quitter, à cauſe des fatigues qu'ils étoient obligez de ſouffrir à le ſuivre, il leur dit;
„ Allez, lâches, allez, ingrats, dire
„ en vôtre païs, que vous avez laiſſé
„ Alexandre avec ſes amis, travaillant
„ pour la gloire de la Grece parmi des
„ peuples qui lui obeïront mieux que
„ vous.

Faiſant des largeſſes continuelles à ſes Capitaines, Parmenion étonné de
„ ſes liberalitez, lui dit; Quoi, Sire,
„ ne vous reſervez-vous rien pour
„ vous? Je me reſerve l'eſperance, lui répondit-il.

Ses Capitaines s'étant plaints à la journée d'Arbelles que ſes Soldats avoient l'inſolence de vouloir qu'on
„ leur promît tout le butin. Courage,
„ leur

leur dit-il, c'eſt un preſage de la "
victoire. Quand on parle avec cet- "
te aſſurance, on n'a pas envie de "
fuir. "

La veille du jour qu'il devoit combattre contre Darius, il dormoit d'un ſi profond ſommeil, que ſes gens effrayez de l'armée ennemie qui s'approchoit, l'éveillerent; & comme ils s'étonnoient de ſa tranquillité : Ne "
ſoyez pas ſurpris, leur dit-il, ſi je "
dors ſi paiſiblement; Darius m'a dé- "
livré de beaucoup de ſoucis, puis "
qu'en ramaſſant aujourd'hui toutes "
ſes forces en un corps, il a donné à "
la valeur le moyen de decider en un "
combat de toute nôtre fortune. "

Voyant un jour un Meſſager qui accouroit à lui avec des marques de joye ſur ſon viſage, il lui dit; Quelle bon- "
ne nouvelle me ſçaurois-tu apporter, "
ſi tu ne me viens dire qu'Homere eſt "
reſſuſcité? "

Philippe ſon pere voulant l'exciter à courir aux jeux Olympiques pour gagner le prix, il répondit, tout jeune qu'il étoit; Je le voudrois bien, pour- "
veu que ce fuſſent des Rois qui cou- "
ruſſent avec moi.

Un nommé Perillus lui ayant demandé quelque argent pour marier ſes filles,

filles, il lui donna 50. talens, & comme il vit que Perillus faisoit difficulté de les recevoir à cause que c'estoit une trop grande somme, & qu'il n'en demandoit que dix, il lui dit; Si c'est „ assez à recevoir pour toi, ce n'est pas „ assez à donner pour moi.

Un jour que l'on faisoit un Sacrifice lors qu'il étoit encore jeune, il jetta dans le feu une si grande quantité d'encens, que Leonidas son gouverneur ne pouvant souffrir sa profusion, s'écria & lui dit; Vous pourrez brû„ ler tant d'encens, quand vous au„ rez conquis les lieux, d'où l'on vous „ l'apporte. Depuis ce temps-là, Alexandre ayant pacifié l'Arabie qui produit l'encens, & se souvenant des paroles de Leonidas, il lui envoya de cette contrée une infinité de parfums, lui mandant en même-temps, qu'il ne fut pas une autre fois si retenu, quand il s'agiroit de faire de l'honneur aux Dieux, puis qu'il voyoit par experience qu'ils rendoient avec usure les offrandes qu'on leur faisoit.

Parlant de son pere Philippe, & d'Aristote son Precepteur, il disoit, que l'un lui avoit donné la vie, & l'autre la maniere de l'employer dignement.

Son

Son pere se fâchant quelquefois de ce qu'il étoit devenu boiteux d'une playe receuë dans un combat, il lui dit ; Mon pere, vous ne devez pas vous fâcher d'une blessure, qui vous fait ressouvenir de vôtre courage à chaque pas que vous faites.

Parmenion lui conseillant de combattre de nuit contre Darius, afin que par ce moyen la grandeur du danger fût cachée à ses Soldats, il lui répondit qu'il ne pretendoit point dérober la victoire.

Le même Parmenion lui faisant des propositions interessées & peu honnêtes, il dit que s'il étoit Parmenion, il prefereroit l'argent à la gloire ; mais qu'étant Alexandre, il ne craignoit point de devenir pauvre, si je ne me trompe, ajoûta-t'il, Je suis Roy, & non pas Marchand.



CCII.

Ce que les anciens Philoſophes pouvoient le mieux connoître, eſt ce qu'ils ont le moins connu.

CE que les anciens Philoſophes pouvoient le mieux connoître, & ce qu'ils ont le moins connu, c'eſt en quoi conſiſte le ſouverain bien. Ils n'ont pû tous s'accorder là-deſſus. Anacharſis l'a fait conſiſter dans la vengeance d'une injure receuë à tort; Crates, dans une heureuſe navigation; Simonide, dans l'amitié d'un chacun; Architas, dans le gain d'une Bataille; Gorgias, à oüir des choſes qui plaiſent; Chryſippe, à faire bâtir de ſuperbes Edifices; Epicure, dans la volupté; Antiſthenes, dans une celebre renommée aprés ſa mort; Sophocles, à avoir des enfans pour heritiers; Euripide, à avoir une belle femme; Palemon, à parler avec éloquence; Themiſtocles, à deſcendre de parens illuſtres; Ariſtides, dans les biens temporels; Heraclite, dans les grands treſors; les Elpiſtiques, dans

dans l'esperance. Enfin au rapport de S. Augustin, Marc Varron a compté jusques à deux cens quatre-vingt huit opinions differentes sur le souverain bien.

Il y a assurement sujet de s'étonner, de ce que tant de Sçavans se sont si fort trompez dans la decision d'une chose si essentielle à l'homme, & qui devoit faire le fondement de toute leur Philosophie Moracle; car, comme Ciceron l'a fort bien remarqué, lors qu'on est une fois tombé d'accord dans la Philosophie de ce qui constituë le souverain bien, toutes choses sont établies. *Summo bono constituto in Philosophia, constituta sunt omnia.* Les Anacharsis, les Chrysippes, les Crates & tous les autres ont eu des sentimens si justes sur d'autres matieres, & passent dans l'histoire pour de si grands hommes, que j'aurois de la peine à me laisser persuader qu'ils ont eu sur le souverain bien les sentimens que je viens de rapporter, si nous n'en étions assurez par des Historiens, pour lesquels j'ai toûjours eu autant de veneration que d'estime.

En effet comment se peut-il faire que tant de grands hommes étant convaincus, comme il n'en faut point douter,

de

de l'existence de quelque Divinité, & par consequent de ses infinies perfections, ils n'en ayent pas fait le souverain bien de tous les hommes, puis qu'en concevant un Dieu, on conçoit ce qu'il y a de plus parfait, & en même-temps ce qui seul peut remplir la capacité du cœur humain? l'étude de la nature, & de tout ce qu'elle contient, qui avoit été leur ordinaire occupation, ne devoit-elle pas leur avoir appris la fragilité de cette même nature, & par consequent, que ni les amitiez, ni les navigations heureuses, ni les belles femmes, &c. ne pouvoient faire le veritable bien de l'homme? N'avoient-ils pas experimenté eux-mêmes, ou veu experimenter par d'autres, que tout ce que ce monde promet, n'est que tromperie, ou vanité? que là où il promet la liberté, comme dans les grandeurs, on n'y trouve qu'embarras & esclavage; que là où il promet la paix, comme dans les solitudes les plus retirées, on n'y trouve que des inquietudes; que là où il promet la joye, comme dans les voluptez, on n'y trouve enfin que des amertumes? Ne sçavoient-ils pas que les plus tendres amitiez finissent? que les honneurs sont des titres apparens

rens que le temps efface, que les plaisirs ne sont que des amusemens accompagnez de chagrins, que les richesses sont enlevées par la violence des hommes, ou échapent par leur propre fragilité, que les grandeurs tombent d'elles-mêmes, que la gloire & la reputation, qui dépendent de l'opinion des hommes, qu'ils connoissent pour être ordinairement flateurs, peu sinceres, sans équité, pleins d'envie, de caprices & de préventions, que cette gloire, dis-je, & cette reputation se perdent enfin dans les abîmes de l'oubli? Ne sentoient-ils pas eux-mêmes, ou ne voyoient-ils pas sentir par les autres qu'il n'y a rien dans toutes les creatures, qui puisse rendre l'homme heureux, parce qu'il n'y a rien qui puisse remplir la capacité de son cœur, qu'elles sont trop petites en elles-mêmes, & trop foibles en leur pouvoir, qu'il est vrai (comme dit un bel esprit de nos jours) que d'abord leur beauté donne dans les yeux, leurs loüanges flattent l'oreille, leur douceur contente le goût, leurs richesses accommodent le corps; mais que pas une ne satisfait pleinement l'esprit; qu'elles peuvent bien occuper & embarasser le cœur hu-

main, mais qu'elles ne peuvent pas le satisfaire, parce que ce ne sont que des faux biens, des illusions & des ombres, ou plûtôt des maux veritables, qui rendent l'homme plus méchant & ne l'empêchent pas d'être mal-heureux ? Enfin les refus que quelques-uns faisoient de la faveur des Princes, ne devoient-ils pas venir du mépris de leurs grandeurs, comme d'un effet de leurs reflexions, qui leur devoient avoir appris que la fortune la plus éclatante est non seulement vaine & fragile, mais onereuse, mais pleine d'amertumes & de chagrins, & que l'on soupire sur le Thrône aussi-bien que dans les fers ? Voilà les pensées qu'ils pouvoient avoir sur les choses du monde, puisqu'ils étoient capables d'en avoir de bien plus élevées.

Avoüons que ces grands hommes étant capables de ces sentimens sur les choses humaines, & les ayant en effet, comme leurs sentences judicieuses le témoignent, il y a lieu de s'étonner qu'ils ayent mis le souverain bien de l'homme dans les choses d'ici-bas, sans songer à la possession & à l'amour du moins de quelque être plus parfait, comme de leurs fausses divinitez,

nitez, s'ils ne connoissoient pas la veritable; puis qu'il est constant qu'ils reconnoissoient quelque divinité: car s'il est vrai que nous avons une impression naturelle d'un être divin, selon Ciceron, *omnes duce naturâ eo vehimur, ut deos esse dicamus*; ou selon Aristote, *omnes homines de diis existimationem habent*. Et qu'il n'y a aucune nation si barbare qu'elle soit qui ne croye quelques Dieux selon Seneque, *nulla quippe gens usquam est adeo extra leges, morésque projecta, ut non aliquos deos credat*; nous ne devons pas refuser cette impression à tous ces grands hommes, qui en étoient fort capables, & qui l'avoient renduë plus profonde par leurs études & par leurs meditations.

Je sçai bien qu'il semble que cette impression naturelle de la Divinité qu'Aristote, Ciceron, & Seneque attribuënt à tous les hommes, ne soit pas en effet, si nous voulons nous en rapporter à quelques Auteurs qui nous apprennent le contraire. Strabon dit que quelques peuples de la Zone-torride ne reconnoissent aucuns Dieux. *Ex iis qui Torridam habitant, nonnulli sunt qui Deos esse non credunt*. Jean Leon nous en dit autant des peuples

qui habitent le Royaume de Borno en Afrique. Acoſta parle de quelques Indiens Occidentaux qui n'avoient pas même le nom appellatif de Dieu. Champlain le confirme de quelques peuples de la nouvelle France. Non ſeulement des peuples barbares ont été dans cette groſſiere erreur; mais encore des hommes éclairez dans toute autre matiere; comme un Petrone qui s'imagine que les merveilles de la nature, les éclipſes des Aſtres, les tremblemens de terre, le bruit des tonnerres, & choſes ſemblables, ſont des cauſes qui intimidant le vulgaire, l'ont perſuadé de l'exiſtence de quelque divinité.

Primus in orbe Deos fecit timor, ardua Cœlo
Fulmina dum caderent.

Comme un Sextus, qui rapporte cette impreſſion aux viſions prodigieuſes que nous repreſente nôtre imagination pendant le ſommeil. D'autres ſe ſont perſuadez que l'opinion de l'éxiſtence d'un Dieu étoit un effet de la politique des Legiſlateurs pour retenir les peuples & les mener à leur fantaiſie. C'eſt ce que Joſeph Acoſta ſem-

femble confirmer, quand il nous represente les * Mandarins qui gouvernent la Chine, & qui retiennent le peuple dans la Religion du Païs, quoi qu'eux-mêmes ne croyent point d'autre Dieu que la nature, point d'autre vie que celle-ci, point d'autre enfer que la prison, ni d'autre Paradis que d'avoir un Office de Mandarin.

Cette Impression de la divinité dont j'ai parlé, demande pour paroître au dehors une raison parfaite dans celui qui l'a reçuë, & c'est cette perfection qui manquoit à ces peuples barbares, dont parlent Strabon, Jean Leon, Acosta & Champlain, s'il est vrai qu'ils ayent été dans une ignorance si grossiere, ce que j'ai de la peine à croire. L'Ecriture Sainte me fournit ce raisonnement, quand elle nous apprend que c'est le fol, l'homme sans raison qui dit qu'il n'y a point de Dieu. *Dixit insipiens in corde suo, non est Deus.* C'est encore la perfection de cette raison qui manquoit à ces habiles hommes qui ne croyoient point de Dieu; je veux dire que c'est à cause que cette raison étoit corrompuë par les voluptez, ou par la présomption, autre espece de folie. Ce sont des es-

* M. le V.

prits ſuperbes qui ne veulent pas croire ce qu'ils ne connoiſſent pas. Choſe étonnante ! que l'homme qui eſt ſi foible de ſa nature, ſi ſterile en ſon pouvoir, ſi limité dans ſes connoiſſances, ſoit cependant aſſez préſomptueux pour ſe perſuader qu'il eſt capable de penetrer l'eſſence de toutes choſes, & que pouſſé par cette préſomption il pretende tout ſçavoir ! L'experience a beau lui apprendre tous les jours par l'ignorance de tant de choſes qui ſont dans la nature, & auſquelles ſes connoiſſances ne peuvent arriver, combien ſes lumieres ſont foibles ; l'orgueil qui le domine ne laiſſe pas de lui faire croire qu'il n'a qu'à vouloir, pour connoître ce qu'il deſire, & que ſi d'un côté ſon corps lui eſt un grand obſtacle à cette avidité qu'il a de tout ſçavoir ; d'un autre côté il a un eſprit, qui par ſa promptitude & ſa ſubtilité peut s'élever au deſſus de tous les obſtacles que ſa priſon lui peut oppoſer. C'eſt à cauſe de ce raiſonnement de l'orgueil que l'homme dans nôtre Religion a tant de peine à captiver ſon eſprit ſous la foi, & que les Sçavans Athées tâchent de ne point croire une divinité. Leur préſomption ne leur permet pas de

de faire reflexion, que ce Dieu sur l'existence duquel ils voudroient bien s'aveugler, est un abîme, où se perd la raison humaine, un ocean, où toute la sagesse du monde est submergée; *sapientia eorum devorata est.* En effet quelle temerité de pretendre connoître l'Essence d'un Dieu! ces grands hommes raisonnent-ils dans cette occasion? ne doivent-ils pas être persuadez, que s'il est un Dieu, il faut que ce Dieu soit un être incomprehensible en même temps qu'il comprend tout, invisible en même-temps qu'il voit tout, inaccessible en même-temps qu'il est dans tout, & par consequent impenetrable aux raisonnemens humains? quiconque s'imagine connoître la grandeur de Dieu, la diminuë, & quiconque ne la diminuë point, ne la peut connoître. Dieu n'a fait aucune créature qui puisse comprendre ce qu'il est; c'est une proprieté & un droit qui n'appartient qu'à sa propre nature. Quand il veut apprendre à Moyse ce qu'il est; il lui dit seulement, je suis ce que je suis; paroles capables de confondre l'esprit de ceux qui auroient la hardiesse de demander ce qu'il est. Cependant il s'est trouvé dans le quatriéme siecle de l'Eglise

un Herefiarque nommé Eunomius de Galatie, & non pas de Capadoce, comme l'a écrit Sozomene, qui fe vantoit avec fes Sectateurs de connoître Dieu auffi-bien que Dieu fe connoiffoit lui-même; tant il eft vrai que la préfomption de l'homme ne fe donne aucunes limites.

Mais fi la préfomption produit des Athées, il faut avoüer que la corruption que les voluptez engendrent dans l'efprit n'eft pas une des moindres caufes de l'Atheïfme. Un efprit voluptueux ne croit pas volontiers l'exiftence d'un Dieu qu'on ne peut connoître fans être obligé de l'aimer, & qu'on ne peut veritablement aimer, fans renoncer aux voluptez criminelles. Pour croire volontiers un Dieu, il faut fouhaiter qu'il foit, & pour fouhaiter qu'il foit, il faut n'en attendre que des faveurs & des liberalitez, & c'eft ce que les hommes charnels fçavent bien qu'ils n'ont pas fujet d'efperer.

Ce font les mêmes caufes, je veux dire, l'ignorance, ou la prefomption, ou la corruption qui ont introduit l'Idolatrie dans le monde. L'ignorance a introduit l'idolatrie, parce que l'imagination des hommes ne pou-

pouvant facilement concevoir tant de vertus répanduës dans la nature, pour les attribuer à un même sujet, s'est avisée pour sa commodité de les donner à plusieurs divinitez particulieres.

La presomption a introduit l'idolatrie, parce que l'orgueil des hommes leur a fait souhaiter d'être placez au nombre des Dieux aprés leur mort, & même pendant leur vie.

La corruption a introduit l'idolatrie, parce que les voluptueux voulant consacrer toutes leurs foiblesses, ils ont fait autant de Dieux, qu'ils avoient d'affections dereglées. Il n'y a aucune chose sur laquelle les hommes devoient être plus raisonnables, que sur l'obligation indispensable de reconnoître une seule Divinité; & cependant il n'y a aucun sujet sur lequel ils ayent fait voir plus d'extravagances que sur celui-là. On ne le pourroit croire; si nous n'en avions des témoignages qu'on ne peut démentir. Puisque l'occasion se presente si naturellement de parler de toutes ces extravagances; je vais faire, à la confusion de l'esprit humain, un recit de tous les êtres créez (sans parler de tous les hommes) qui ont été les ob-

jets de son adoration, & dont j'ai eu connoissance; mais comme il y a beaucoup de bizarrerie dans ce que je vais écrire, je ne garderai point d'autre ordre que celui que ma memoire me fournira.

Ceux de la Province de Cardandan adorent le plus vieux de la maison. * Ceux qui portoient la qualité de Grand Cham du Cathay prenoient garde le premier jour de l'an au sortir du lit à ce qui leur venoit premierement à la rencontre, afin de le tenir pour leur Dieu toute l'année; de sorte que si c'étoit un rat ou un chien, ils dattoient leurs Expeditions de l'an du rat, ou du chien. * Les Lithuaniens adorent les plus grands arbres de leurs forets. * Le Roy de Bellegat avoit pour son Dieu une dent de Guenon. Ce Dieu de ce Roy me fait ressouvenir des Rois de Thrace qui pretendoient avoir des Dieux particuliers que leurs Sujets n'osoient adorer. Dans une Region d'Afrique, on adore les Singes. * Les Calicutois adorent le Diable, se persuadant qu'aprés la creation du monde, Dieu l'a laissé sous sa conduite; & ceux d'Angella ne re-

* Marc Paul. Bouldeselle. * Gaguin.
* Pigatessa. * Diodore.

reverent que les Dieux infernaux. L'hiſtoire des Incas aſſure que dans une vallée du Perou on adoroit une Emeraude preſqu'auſſi groſſe qu'un œuf d'Autruche. Les Tunquinois rendent leurs adorations aux ames de ceux qui ſont morts faute de nourriture, & leur offrent du ris au premier jour de chaque Lune. Une Secte de Perſans n'admettoit point d'autre Dièu que les quatre élemens. Olearius dit que les Tartares Ceremiſſes adorent tout ce qu'ils ſe ſont repreſentez la nuit en ſonge. Y a-t-il rien de pareil à la folie des Egyptiens qui adoroient des chats, des oignons, & les plus abjectes creatures ? C'eſt en ſe moquant d'eux que Juvenal dit agreablement,

O fortunati, quibus hæc naſcuntur in hortis
Numina! *

« O qu'ils ſont heureux, puiſque
« les Dieux naiſſent dans leurs jar-
« dins!

Les Lacedemoniens ont élevé des Autels à la mort quelqu'implacable qu'elle ſoit; les Romains à la crain-

* Sat. 15.

te, à la pâleur, à la fiévre, & les Atheniens à l'impudence. * Les Phrygiens adoroient des rats. Quelqu'un pretend que les Troyens rendoient un culte tres-religieux à ces insectes, parce qu'ils avoient rongé les cordes des arcs de leurs ennemis. Empedocles regardoit les Cieux comme autant de Divinitez, & les Pythagoriciens les Astres. Il y a des Tartares qui adorent la Lune. * Des Africains de Lybie, & de Numidie font des Sacrifices aux Planetes. Nous apprenons de Jean Leon que les habitans des Isles fortunées, les Massagetes; & les Gentils de la Coste des Malabares adorent le Soleil, comme si ces paroles, *Soli Deo honor & gloria*, se devoient interpreter en faveur de cet Astre; ce qui me fait ressouvenir de ce que j'ai encore lû dans les Ouvrages de Monsieur de la Motte le Vayer, qu'un Portugais s'étant rendu agreable par ses services au Roy Henry III. lui demanda dans Lyon par grace singuliere de ne contraindre personne dans tous ses Etats d'adorer d'autre Divinité que celle du Soleil.

Chez Diogenes Platon reconnoît le feu pour une Divinité. Les Perses chez He-

* Clem. Alex. * M. l. V.

Herodote adorent les fleuves avec tant de devotion qu'ils n'osent seulement se servir de leurs eaux pour en laver leurs mains. Parmi les Juifs, il y avoit une secte de certains superstitieux qui portoient honneur aux puits & aux fontaines; on les appelloit Puteorites. * *Puteoritæ qui puteos colunt, deque eis haurientes quasi aquam salutis, & in eâ sperantes.* Les Syriens alloient chercher dans la mer les poissons pour en faire leurs Dieux, s'abstenoient d'en manger, & pretendoient que ceux qui en mangeoient devenoient enflez. * *Dii inflantes corpora.*

Les Americains Septentrionaux de Cevola rendoient leurs adorations à l'eau; les Thessaliens aux cigognes; les habitans du Mont Cassin aux oyseaux Seleucides; les Assyriens aux Colombes; les habitans de l'Empire du grand Mogol aux vaches; ceux de Calicut & de Memphis aux Bœufs; les Tartares que Joseph Barbaro appelle Moxii, à un cheval de paille; ceux de la Guinée à des anneaux de même matiere; les Gentils de Bengala & autres Indiens à un élephant blanc; les Samogiciens aux Serpens. J'ai oublié de dire en parlant des peuples de la Guinée,

* Philastrius. * Pers.

Guinée, qu'ils adorent la terre avec une telle veneration, qu'ils font conscience de cracher dessus. De bonne foi si tous ces peuples avoient voulu faire quelque attention, & quelque usage de leur raison sur ces adorations, ne se feroient-ils pas moquez d'eux-mêmes, & n'auroient-ils pas eu sujet de dire, comme chez Seneque le Tragique,

Stulte verebor ipse cum faciam Deos.

O foux que nous sommes d'adorer des Dieux qui ne le sont que parce que nous le voulons! ou avec Seneque le Philosophe à propos des statuës des faux-Dieux qu'on adoroit, *res omnino ridicula est genu posito simulacra adorare & suspicere, fabros verò, qui illa fecerunt, contemnere.* N'est-il pas ridicule d'adorer des ouvrages dont on méprise les Ouvriers? N'est-il pas ridicule d'adorer des serpens, des élephans, de la terre & toutes les autres creatures, sans faire aucune attention sur celui qui en est l'Auteur?

Enfin pour derniere preuve de l'extravagance de l'esprit humain sur ce sujet, il ne faut que se ressouvenir des prostitutions des femmes Babylonien-

nes

nes en l'honneur de Venus, & de quelques Matrones des Indes Orientales dans des Pagodes au profit des Idoles qu'on y adore ; il ne faut que se ressouvenir des adorations qu'on rendoit à l'infame Priape, plûtôt digne du feu dont il est agreablement menacé par * Martial, que d'aucune veneration.

Comme on ne peut pas pousser la folie plus loin, je ne pousserai pas aussi plus loin cette remarque. Je me contenterai d'ajoûter qu'on n'a pas montré moins d'extravagance dans le nombre des Dieux, que dans la qualité, puisqu'il y a sur les côtes des Indes Orientales des peuples qui font monter le nombre de leurs Dieux jusques à trente-trois millions, & que Thales assuroit que tout cet Univers étoit rempli d'une infinité de Dieux, ce qui a fait dire, comme j'ai déja remarqué par le Poëte Manile, que tout le Ciel n'étoit qu'une fable.

Fit totum fabula Cœlum.

Et par un autre sur les Apotheoses trop frequentes des Payens, qu'Atlas commençoit à gemir sous le poids de tant

* L. 8. Ep. 39.

tant de Divinitez, dont on chargeoit le Ciel.

A propos d'Apotheoses; on ne sera peut-être pas fâché de lire ici de quelle maniere ils se faisoient chez les Romains; c'est-à-dire, de quelle maniere ils mettoient leurs Empereurs au nombre des Dieux. En voici l'usage tiré de Polydore Virgile. Le corps de l'Empereur étant enterré, on faisoit sa figure au naturel le representant malade, & on la mettoit sur un lit d'yvoire à l'entrée de son Palais; ensuite les Medecins, les Senateurs, & les plus nobles Dames l'alloient visiter pendant six jours. Le septiéme on disoit qu'il étoit mort, & on cessoit ces visites; puis la plus noble jeunesse portoit ce lit & cette effigie au Vieux Marché, & de là au Champ de Mars, où l'on dressoit un Pavillon en forme d'une Forteresse; on l'emplissoit de matieres séches & combustibles mêlées avec plusieurs sortes d'odeurs; & aprés toutes les ceremonies le Successeur à l'Empire mettoit le feu à ce Pavillon qui étoit bien-tôt reduit en cendres. Pendant cet incendie quelqu'un laissoit aller d'un lieu élevé une aigle que l'on disoit être celle qui portoit l'ame du Prince au Ciel, & en la

com-

compagnie des Dieux. On a fait ſur cette ceremonie une deviſe pour montrer la vanité des grandeurs du monde. On repreſente un bucher d'Apotheoſe, où les Romains brûloient les corps de leurs Empereurs, avec des meubles precieux, des dorures & des parfums; ces mots font l'ame de la deviſe.

In cineres hic ſplendor abit.

Et tout cela bien-tôt n'eſt plus qu'un peu de cendres.

Ne pourroit-on pas dire à ces peuples ce qu'Ageſilaüs dit aux Lacedemoniens qui le vouloient mettre au nombre des Dieux? Si vous avez le « pouvoir de faire des Dieux, pour- « quoi ne commencez-vous pas par « vous-mêmes? «

Ces erreurs de tant de peuples dont je viens de parler, m'étonnent, je l'avouë; mais je ſuis encore plus ſurpris de ce qu'il y en a eu qui ont oſé vouloir rendre leurs Dieux favorables à leurs crimes, & pretendu les honorer par des infamies; ils vouloient, donner aux Dieux les imperfections des hommes, au lieu de tâcher d'attirer ſur les hommes les perfections que devoient

voient avoir leurs Dieux. *Humana ad Deos transferebat, Divina mallem ad nos*, dit Ciceron en parlant d'Homere. Pline nous fait voir un Pompée qui bâtit un Temple à Minerve, & qui fait graver ſur le portail de ce Temple une inſcription, pour apprendre à tous ceux qui la liroient, qu'il avoit pillé ou ſubmergé huit cens quarante-ſix Navires, deſolé mille cinq cens trente-huit Villages ou Bourgades, & pris ou tué deux millions cent quatre-vingt trois mille hommes; comme s'il eût voulu honorer cette Deeſſe par le recit de toutes ces cruautez.

Nous aprenons de Plutarque que chez les Romains le jour de la feſte des Lupercales, les plus nobles de la Ville, & beaucoup de Magiſtrats couroient tout nuds par les ruës comme des extravagans, frappant avec des courroyes les perſonnes qu'ils trouvoient en leur chemin, avec cette ſotte ſuperſtition, que quantité de femmes de qualité venoient au devant d'eux, leur preſentant les mains (comme les enfans font ici à leurs Maîtres dans les Colleges,) afin de recevoir des coups de verges, étant perſuadées que cela avoit une grande vertu pour faire accoucher plus aiſément celles qui étoient en-

enceintes, & pour faire concevoir celles qui étoient steriles. * Quelles ceremonies!

Les Paphlagoniens en Asie disoient que Dieu étoit détenu prisonnier en hyver; mais qu'au printemps on le délioit, si bien qu'il commençoit à se mouvoir. Quelle impertinence!

Nous lisons que dans la Ville de Lynde en l'Isle de Rhodes on celebroit les Festes d'Hercule en maudissant & en detestant. Quelle pieté!

Des peuples donnoient leurs vieilles savattes en sacrifice à leurs Dieux. Quelles offrandes!

Les Japonois ont trois cens soixante & cinq Idoles destinées à veiller sur la personne de l'Empereur. On les met en sentinelle tour-à-tour pendant une journée, * & s'il arrive quelque mal au Prince, on foüette ou on batonne l'Idole qui étoit de garde, & on la bannit du Palais pour cent jours. Quel respect!

Y a-t-il rien encore de plus effronté que de prier une Divinité de donner moyen de joindre la tromperie avec l'apparence de la justice & de la sainteté, comme on lit dans l'Epître dix-sep-

* Daviti. * Ambass. de la Compag. des Prov. Unies aux Indes.

ſeptiéme du Livre premier d'Horace,

Pulchra Laverna,
Da mihi fallere, da juſtum, ſanctumque videri.

Mais ces prieres n'ont rien qui me ſurprennent aprés les Reflexions que j'ai faites ſouvent ſur les faux-Dieux du Paganiſme. Il ſemble qu'on croyoit leur faire honneur en les reconnoiſſant pour larrons, pour adulteres, & pour abandonnez aux voluptez les plus abominables. Et ainſi il ne faut pas s'imaginer qu'on fiſt aucune difficulté de leur adreſſer des vœux pour reüſſir dans les crimes.

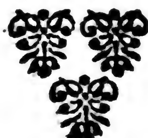
Mais c'eſt aſſez donner de confuſion à l'eſprit humain par le recit que je viens de faire des extravagances, & des folies dont il a été capable dans le ſujet qui lui eſt de la plus grande importance.

Avoüons que ce qui eſt le plus conforme à ſa foibleſſe, & en même temps au reſpect qu'il doit au Souverain de tous les êtres, c'eſt de croire l'exiſtence d'un Dieu, sans en vouloir penetrer la nature. * *Sanctiùs ac reverentiùs videtur de exiſtentiâ Dei credere, quam ſcire.* C'eſt

* Tacite.

C'eſt ce reſpect que nous devons à Dieu qui a fait dire à Sixte un ancien Auteur, que quand on parle de Dieu même avec verité, il faut ſe comporter avec prudence, car *de Deo etiam vera loqui periculum eſt.* Et à S. Jean Chryſoſtome, qu'il vaut mieux bien ignorer Dieu, que de le mal connoître; c'eſt-à-dire qu'il vaut mieux ne vouloir pas penetrer dans ſes perfections infinies, que de lui attribuer des qualitez indignes de ſa nature. Enfin n'oublions jamais cette verité par laquelle je finis ces Remarques. *Scrutator Majeſtatis opprimetur à gloria.*

FIN.





TABLE

Des principales Matieres contenuës en ce Livre.

A.

Ambi-

Aſtro-

B.

Caba-

C.

Dacti-

D.

E.

F.

G.

H.

I.

L.

M.

P.

Q.

R.

S.

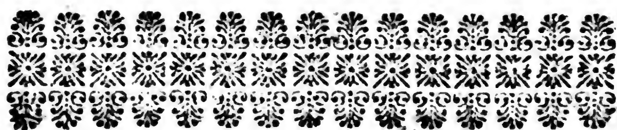
T.

V.

X.

Z.

Fin de la Table des Matieres.



CATALOGUE.

NOuveau Cours de Philoſophie, ſuivant le Syſtême & les principes de Deſcartes, par Mr. Regis. 4. 3. Vol. avec fig. à Amſterdam, 1691.

Bibliotheque des Auteurs Eccleſiaſtiques, contenant l'Hiſtoire de leur vie, le Catalogue, la Critique & la Chronologie de leurs ouvrages, 4. 6. Vol. à Mons, 1691. complet.

Les Comedies de Terence traduites en François avec des Remarques, par Me Dacier. 12. 3. Vol. enrichies de figures à chaque Comedie à Amſterdam, 1691.

Les Oeuvres d'Horace Latin & François, avec des Remarques, par M. Dacier. 12. 10. Vol. enrichies

chies de figures, à Amſterdam, 1691.

Dictionaire Mathematique, ou Idée Generale de toutes les Mathematiques par Ozanam. 4. avec figures à Amſterdam, 1691.

Nouvelle Chirurgie de Ettmuller. 12. à Amſterdam, 1691.

Traité de l'Ame, & de la Connoiſſance des Bêtes, ſuivant les principes de Deſcartes. 12. à Amſterdam, 1691.

Architecture generale de Vitruve en Abregé par Perrault de l'Academie Françoiſe. 12. avec fig. à Amſterdam, 1691.

Anacreon Oeuvres en Vers Grecs & François par M. de Longepierre, 12.

Comedies de Plaute, Latin & François, avec les Remarques de Mlle. le Févre, 12. 3. vol.

Dictionaire nouveau François & Latin à l'Uſage du Duc de Bourgogne recüeilli par les P. Tachard, Bouhours, Commire & Gaudin, ſur les Memoires de Danet, Pomey, Richelet & autres, 4.

Inſtruction pour les gens de guerre ou Traitté de l'Artillerie, des Bombes & des Armes à feu, 12. fig.

Les

CATALOGUE.

Les Oeuvres de Lucrece, Latin & François, avec les Remarques par le Baron de Coutures, 12. 2. vol. fig.

Mauriceau de l'accouchement des Femmes, 4. fig.

Nouvelle Geographie de Sanſon, 12.

Penſées Ingenieuſes des Anciens & des Modernes du P. Bouhours, 12.

Q. Curce de Vaugelas Latin & François. 12.

La Poëtique d'Ariſtote traduite en François avec des Remarques par Mr. Dacier. 12.

Nouveaux Elemens de Geometrie du Pere Lamy 8.

Recüeil des Poëtes tant anciens que modernes, 12. 5. Vol.

Abregé de la nouvelle methode Grecque de Port Royal, 12.

Ame des Bêtes ſelon les Principes de Deſcartes, 12.

Bentivoglio lettres diverſes en Italien, & en François. 12.

Cabinet des beaux Arts, ou Recueil Curieux de diverſes figures gravées ſur de tres-Rares Tableaux, où les beaux Arts ſont repreſentés, avec leur Explication, & des figures en Tailledouce, 4.

Cartes

Cartes Geographiques de Samson, à l'usage de Monseigneur le Dauphin, chacune sur deux grandes feuilles. 1692.

Q. Curce, Latin & François traduit par M. de Vaugelas, 12. 2. vol. figur.

Dupin Bibliotheca Auctorum Ecclesiasticorum, 4. 1694.

De Disciplina Antiqua Ecclesiæ, 4. 1691.

Elemens de Geometrie du P. Lamy 12. figures.

Geographie nouvelle par Samson, 12. 1691.

Histoire de Guillaume III. Roy d'Angleterre, fol. avec figur. & toutes les Medailles.

De Louis XIV. Roy de France, par le P. Menestrier, fol. figur. Paris.

Histoire des Conciles Generaux, 4.

Horatius, 24.

Imitation de Jesus Christ par Kempis, ou Consolation Interieure de l'Ame, nouvelle Traduction, 12. avec figures.

L'art de se conserver la santé 12.

Geometrie practique de le Clerc 12. fig.

La Bataille de Darius & d'Alexandre en estampes par le fameux M. le Brun premier Peintre du Roy de France,

en

en plusieurs grandes feuilles excellemment gravées.

La Bataille d'Alexandre, & de Porus en Estampes par le dit M. le Brun en diverses feuilles, excellemment gravées.

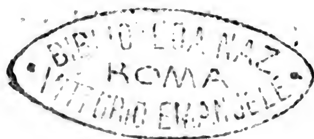
Lettres du Cardinal Bentivoglio en Italien & en François traduites par Veneroni Professeur de la langue Italienne à Paris, 12.

Nouvelles Operations de Chirurgie par la Charriere, 12.

Nova Geometria practica de le Clerc 8. Figures.

Oeuvres diverses de Mr. Patru, Contenant ses Playdoyers, harangues, lettres, & autres Oeuvres, 12. 2. vol. Complet.

Quintus Curt., 24. Amsterdam.



K.5.


LEGATORIA A. PANDIMIGLI - ROMA -
1971